MATHILDE ALANIC

Le Mariage de Hoche

OU

LE ROMAN DE L'AMOUR CONJUGAL

Ouvrage orné de huit phototypies

Librairie Académique Perrin

McGILL
UNIVER-
SITY
LIBRARY

LE

MARIAGE DE HOCHE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

CHEZ FLAMMARION, ÉDITEUR

ROMANS

Norbert Dys.
Le Maître du Moulin-Blanc.
Ma Cousine Nicole (*Prix Montyon*).
Nicole, mariée.
Nicole, maman.
Nicole, jeune grand-mère.
Mie Jacqueline.
L'Essor des Colombes.
Rayonne !
Derrière le Voile.
La Gloire de Fonteclaire (*Prix Pasteur*).
Les Espérances.
L'Aube du Cœur.
Francine chez les Gens de Rien.
Le Devoir d'un Fils.

NOUVELLES

Au Soleil Couchant.
Le Sachet de Lavande.
Quand le Cœur Parle.

CHEZ PLON ET NOURRIT, ÉDITEURS

ROMANS

La Romance de Joconde.
La Fille de la Sirène.
La Petite Miette (*Prix Jules Favre*).
Les Roses refleurissent (*Prix Sobrier-Arnoult*).
Aime et tu Renaîtras.

La Petite Miette, album in-8°, Illustrations de Madeleine Franc-Nohain. — Flammarion, éditeur.



Appiani pinxit (1798).

ANNE ADÉLAIDE DECHAUX
et sa fille JENNY HOCHE (plus tard comtesse des Roys 1796-1867).

MATHILDE ALANIC

LE MARIAGE DE HOCHE

OU

LE ROMAN DE L'AMOUR CONJUGAL

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1928

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

IL A ÉTÉ TIRÉ
CINQUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS
SUR PAPIER VERGÉ DE HOLLANDE
VAN GELDER

INTRODUCTION

La martiale figure de Lazare Hoche se dresse au premier plan de nos gloires, nimbée de l'auréole qui entoure les héros légendaires, aimés du peuple.

Mais, dans cet éblouissement, sa belle physionomie demeure indécise, difficile à pénétrer.

« Tant de gens, écrivait-il au peintre Boze, dont le dessin l'avait satisfait, tant de gens parlent de moi sans me connaître ! »

Et ceci peut s'entendre du moral comme du physique.

Ses diverses effigies ne se ressemblent pas entre elles. Le fusain de Boze, conservé à la Bibliothèque de Versailles, montre évidemment le Hoche des batailles, surpris dans le feu de l'action, la tête rejetée en arrière pour lancer un ordre rapide qui frémit encore sur les lèvres. Ce portrait diffère

complètement de la miniature, faite par Châteaubourg, où le jeune général apparaît au repos, la bouche prête au sourire, les yeux veloutés de douceur — et davantage encore des estampes populaires, répandues après sa mort.

Laquelle de ces images nous restitue le vrai visage de Hoche ? Toutes peut-être en fixèrent un aspect fugitif. Sous le masque de réserve, imposé par l'exercice prématuré de l'autorité, ce visage dut être mobile extrêmement, changeant selon les fluctuations de l'âme ardente.

Si cette iconographie abondante ne réussit pas à suggérer une nette représentation de l'homme extérieur, les rapports que font de Hoche ses contemporains, divisés par l'esprit de parti ou les intérêts opposés, ne donnent également de son caractère qu'une idée diffuse, incertaine et complexe.

Jeté au milieu de factions exaspérées, obligé d'agir avec vigueur, maîtrisant sa fougue naturelle afin de marcher avec calme et sûreté vers le but, Hoche fut, plus que quiconque, exposé aux attaques passionnées, aux critiques acrimonieuses, exécré des uns jusqu'à la rage homicide, adoré des autres jusqu'au dévouement fanatique.

Rouget de Lisle [1] fut conquis de prime-abord :

« Je ne me lassais pas d'admirer son imposante stature, son air guerrier, quoique gracieux et sans

1. Rouget de Lisle, *Historique et souvenirs de Quiberon*.

forfanterie, ses traits doux et fiers, embellis par une superbe cicatrice qui, sans les altérer, lui traversait le front. J'admirais son héroïque simplicité, l'heureux accord de ses paroles et de ses manières, du son de sa voix avec ses expressions. Tout en lui me révélait un homme supérieur. En l'écoutant, je sentais le besoin d'en faire un ami. »

L'auteur de *la Marseillaise* a relaté ainsi, en termes vivants, l'impression directe, l'effet produit sur un témoin. Parmi les juges impartiaux de la postérité, en est-il un de mieux qualifié pour établir une opinion équitable que l'illustre historien de la Révolution et de l'Empire, M. Albert Sorel ? En quelle page magnifique, il évoquera la vision du héros qui le séduit !

« On ne discerne bien Hoche que de profil, passant avec sa grande taille élégante, sa démarche imposante, hâtive et agitée... Il reste de ce beau jeune homme, svelte et robuste en apparence, mais miné sourdement par le mal qui le tuera avant sa trentième année, comme l'ébauche brisée de la statue d'un jeune dieu[2]. »

« Hoche, dit encore Albert Sorel, attire à lui par je ne sais quel charme de sympathie secrète et d'*inconnu*... »

Cet « inconnu » les lettres intimes aideront à le définir et décèleront aussi la cause profonde du

2. Albert Sorel. *Bonaparte et Hoche*.

« charme de sympathie secrète », qui agissait, non seulement sur ses amis, mais encore sur ses adversaires.

Sans doute déjà la personnalité intime de Hoche se révélait-elle avec les contrastes d'une nature puissante, fière et sensible, dans les lettres officielles et amicales, publiées par les nombreux historiographes du héros.

Mais rien de définitif ne peut être dit sur cet homme prodigieux qui, mort à vingt-neuf ans, sans cesse en marche du Rhin à l'Océan, à travers les marais vendéens, les bocages des Mauges, les landes bretonnes, l'Alsace, les Ardennes et la Rhénanie, a laissé derrière lui une multitude incroyable de documents.

Ordres aux armées, rapports au gouvernement, proclamations aux habitants des pays occupés, lettres autographes, ne fournissent pas moins de trente volumes aux archives de la famille, sans parler des nombreuses pièces, conservées au ministère de la Guerre et dans divers autres dépôts administratifs ou privés.

Deux cents cartes témoignent de l'attention minutieuse avec laquelle il étudiait le terrain et préparait ses opérations. Harcelé de mille affaires urgentes et épineuses, exposé aux plus périlleux hasards, Hoche, guidé par une merveilleuse intuition, médita des plans à longue portée, conceptions grandioses dont la réalisation eut changé la face

du monde et que Bonaparte songea à reprendre.

Immense labeur bien fait pour stupéfier ! Cependant, celui qui déployait cette activité fabuleuse n'avait pas encore atteint l'âge de la maturité. Et les rêves de la jeunesse alanguissaient son cœur de leurs tendres nostalgies, tandis qu'il chevauchait, à la tête de ses hommes, parmi les traîtres halliers de la Vendée ou de la Bretagne.

Quelle vision illuminait alors sa vie tourmentée, surchargée d'austères devoirs ?

Lui-même nous l'apprendra avec une sincérité émue :

« Au milieu du cliquetis des armes et du tourbillon des affaires, l'être le plus malheureux serait celui qui, le cœur vide, serait susceptible de ne point aimer, de ne sentir aucune de ces délicieuses sensations qui dédommagent le corps des travaux de la tête. Celui-là, ô mon amie, qui ne sait où reposer sa pensée, est bien le plus à plaindre des mortels. Tu le possèdes, mon amie, ce cœur si rempli de son amour. Il est à toi, à toi seule. »

Cette amie, qui resta presque mystérieuse dans la pénombre, tant qu'il vécut, c'était la très jeune épouse que Hoche s'était choisie en un vif appel d'amour, et qui attendait tristement, dans une petite ville de Lorraine, le retour de l'aimé.

Peu de gens, en dehors de l'entourage immédiat, connurent ce pur secret. La preuve nous en est donnée par le regret naïf d'une dame du

monde angevin, décrivant, dans une lettre à une amie, l'enthousiasme qu'excite le jeune général, de si noble prestance : « Il nous tourne la tête, à nous autres femmes, *mais il ne se marie point !* »

Hoche, fier et réservé, ne laissait pas s'évaporer ses sentiments profonds. Rigoureux en matière de discipline, réprouvant la présence des femmes dans les camps, il ne permit d'apercevoir la sienne à ses côtés qu'en de rares occasions. Il préféra souffrir de l'absence plutôt que d'encourir le reproche de se laisser distraire de sa tâche sévère, sachant bien, au surplus, que toute faute militaire du chef serait imputée à l'époux amoureux.

Ce long éloignement, une correspondance assidue essaya d'en combler le vide. Quelles que fussent les circonstances — souvent dramatiques — tous les deux jours, les lettres du grand soldat s'envolèrent des points les plus variés, emportées au galop des courriers par des routes parfois infestées de rebelles, en risque d'être surprises et confisquées.

Au début, maladroit encore à s'exprimer, le lion amoureux emprunte inconsciemment les formules, usitées dans les romans de l'époque, d'une phraséologie alambiquée, emphatique, exclamative. Mais bientôt le style s'affermit, devient sobre, juste, incisif parfois pour traduire la pensée prompte et les sentiments vrais.

La même plume, rapide et nette, qui venait de

rédiger avec roideur des ordres péremptoires, des plans stratégiques ou de brèves mercuriales, s'assouplit, caressante, douce et enjouée, pour consoler, exhorter, apaiser la mélancolique petite absente.

Nulle part, on ne saurait mieux surprendre les palpitations de ce grand cœur qu'en ces épanchements intimes. Hoche s'y raconte, au jour le jour, avec ses tristesses, ses émois, ses espérances, ses colères, vite apaisées dans un retour généreux. Nulle part, il ne laissera si bien comprendre les puissances magnanimes de son âme, la supériorité de son intelligence intuitive et surtout la sagesse suprême qui le rend dédaigneux des ambitions vulgaires.

Général victorieux, Hoche ne conçoit pas, en effet, de plus cher désir que celui de « tuer la guerre » et ensuite de déposer les armes pour rentrer dans la tranquille obscurité du simple citoyen.

Quelques passages de ces lettres inestimables avaient été communiqués aux premiers biographes — Rousselin de Saint-Alban, Bonnechose, Claude Duprez, — par Mme Hoche elle-même, attentive, durant sa longue survivance, à mettre en relief ce qui devait rehausser l'éclat de la chère mémoire. Son petit-fils, M. le marquis des Roys, continuateur de la tâche pieuse, fournit également à MM. Ernest Daudet et Cunéo d'Ornano, entre

autres, quelques données discrètes sur la vie sentimentale et familiale du héros.

Mais le temps a passé. Mme Hoche, de même que son mari, appartient à l'histoire. La compagne que s'était choisie Lazare méritait d'être amenée dans sa lumière.

La confiante bonne grâce de M. le marquis des Roys nous a permis de dégager, de la correspondance de son glorieux aïeul, ce roman d'amour, vibrant et vécu, dont les péripéties paraissent étrangement pathétiques dès qu'on les place en parallèle des événements considérables qui, aux mêmes dates, entraînaient Hoche dans leur remous, et mettaient en jeu sa carrière et sa sécurité.

Les lettres de Mme Hoche ont disparu — consumées, sans doute, au feu des bivouacs, à la veille des batailles, par le chef prudent qui, dans l'incertitude du lendemain, préférait anéantir ces chastes expansions plutôt que de les exposer à tomber entre des mains sacrilèges. Et la jeune veuve elle-même, dans son extrême modestie, put détruire ce qui restait de ses propres missives, pour laisser seulement subsister les lettres hâtivement tracées par le héros, qui l'aidaient à revivre la phase heureuse de sa destinée.

Ainsi a-t-il été conservé environ deux cents messages du général Hoche à sa jeune femme. Feuillets jaunis, si pieusement gardés, que de larmes durent glisser entre vos lignes pâlis-

santes, après la cruelle et prématurée séparation !

Déflorer ces pages sacrées serait profanation inexcusable, si cette indiscrétion n'était motivée par le double désir d'honorer notre héros populaire en faisant connaître la délicatesse et la grâce de sa tendresse juvénile, et de rendre hommage à l'exquise et noble femme qui vécut de son amour et de son souvenir.

LE MARIAGE DE HOCHE

OU

LE ROMAN DE L'AMOUR CONJUGAL

I

LA GRANDE COLÈRE DES DAMES DE THIONVILLE

Thionville, à la fin du XVIIIe siècle, était une fière et vivante petite cité à l'étroit dans une ceinture de remparts, bouclée par Vauban, dont la base était battue par les flots de la Moselle. Au bout d'un pont de bois couvert, tel qu'il en existe encore à Lucerne et à Zurich, le campanile d'un haut beffroi et des tours d'église se profilaient sur le ciel, au-dessus des toitures pressées qui dépassaient les murailles de l'enceinte.

En 1792, l'armée des émigrés, aidée d'une division autrichienne sous les ordres du Prince

de Hohenlohe-Kirchberg, vint cerner la ville.

La situation était critique. Longwy et Verdun ayant capitulé, la reddition de Thionville devait ouvrir aux envahisseurs un libre passage dans la vallée de la Moselle. Les coalisés pensaient s'emparer, presque sans coup férir, de la place que le gouverneur, le général de Wimpffen, était disposé à leur rendre, assura-t-on plus tard, après un simulacre de résistance[1].

Tout le pays attendait, anxieux. Le désastre s'annonçait imminent. L'émigration avait enlevé 12 000 officiers expérimentés à l'armée française, qui, ainsi décapitée, se trouvait surtout composée maintenant de jeunes recrues dont la fougue tumultueuse était plutôt une cause de désordre qu'un facteur de succès.

Les assaillants se croyaient assurés de la victoire. L'Anglais Burke déclarait, avec une froide insolence, qu' « on pouvait désormais considérer la France comme effacée de la carte de l'Europe ». Et Brunswick, certain d'arriver, dans un bref délai, à Paris, par la trouée de Châlons, faisait déjà retenir sa loge à l'Opéra.

Mais de tels défis eurent toujours pour effet de stimuler l'âme française à de magnifiques efforts.

1. *Félix de Wimpffen et le siège de Thionville en 1792*, par Paul Heckmann, librairie Perrin.

Thionville démentit les pronostics des alliés par une opiniâtre résistance, et maintes sorties téméraires prouvèrent sa résolution de vaincre, en dépit des projectiles qui la criblaient et dont le beffroi garde les traces.

Et la victoire, remportée à Valmy par les courtauds de boutique parisiens, achevant de déconcerter l'adversaire, celui-ci se résigna, au début d'octobre, à lever le blocus qui avait duré plus de deux mois.

Ce succès valut à la petite cité les démonstrations les plus flatteuses. Des couronnes lui furent décernées. Et l'Opéra de Paris même, dans un drame lyrique en deux actes, célébra l'héroïsme des Thionvillois.

Puis d'autres angoisses, d'autres dangers, d'autres alternatives de revers et de victoire, agitèrent le sentiment public.

* * *

Cependant, un nom surgissait, qui brusquait l'attention à la façon d'un météore fulgurant : celui d'un jeune officier qui s'était fait apprécier tout d'abord, précisément au siège de Thionville : Lazare Hoche.

Passé ensuite du 58e à l'armée des Ardennes

sous les ordres immédiats du général Le Veneur dont il devint l'aide de camp, Hoche y avait exercé les fonctions de « commissaire des guerres » avec une maîtrise qui assura le ravitaillement prompt et régulier des troupes en vivres et en fourrages, et leur permit de faire retraite, à la levée du siège de Maestricht, sans rien perdre du matériel, sous la poursuite harcelante de l'ennemi.

Après avoir réussi avec honneur cette mission scabreuse, Hoche montrait, au siège de Dunkerque, des qualités d'initiative et de perspicacité qui le rendirent vite l'âme de la défense. De l'aveu de tous, ce furent les mesures sages et hardies, préconisées par lui, qui obligèrent l'armée du duc d'York à déguerpir, un beau matin, sous le feu de la flottille qui la prit à revers, au moment décisif de l'assaut. Hoche, comme récompense, fut nommé adjudant-général chef de brigade[1].

Engagé à seize ans aux gardes-françaises, sergent en 1789, lieutenant, puis capitaine en 1792, Lazare Hoche, dans l'espace de quelques mois, vient de manifester avec éclat sont génie, à la fois intuitif et réalisateur, comme tacticien,

1. Grade équivalent à général de brigade.

organisateur et stratégiste, et s'élève au rang supérieur.

Cette ascension vertigineuse n'étonnait personne en ce temps épique.

En novembre 93, Lazare Hoche se voit appelé à prendre le commandement de l'armée de la Moselle, armée jusque-là négligée et qui n'est plus qu'un troupeau d'hommes démoralisés, dénués de vivres et de vêtements, dispersés sur une ligne de défense trop étendue, en face de forces ennemies, supérieures et coordonnées.

Mais la seule apparition du jeune chef enflamma l'espérance des siens. Un de ses officiers insère aussitôt, dans le journal qui s'imprime à l'armée, ces lignes qui traduisent vivement l'impression produite : « Courage, confiance, défenseurs de la Patrie ! Nous allons sortir de notre engourdissement ! Notre nouveau général m'a paru jeune comme la Révolution, robuste comme le peuple... Son regard est fier et étendu comme celui de l'aigle. Espérons, mes amis, qu'il nous conduira comme des Français doivent l'être. »

Le général pressa dans ses bras Grigny, l'auteur de cet article : « Je t'embrasse parce que tu m'as deviné. Tu verras que tu ne t'es pas trompé. »

En effet, par son active vigilance, Hoche rétablit rapidement la discipline négligée et relève les énergies abattues. Sévère, mais toujours équitable, il comprend si bien les besoins, les souffrances des soldats qu'il s'en fait adorer. C'est que lui-même a vécu de leur vie.

S'il a appris les rudesses du métier dans ce coudoiement fraternel, Hoche sait aussi ce qu'on peut attendre des hommes quand on prêche d'exemple. Aussi ne se ménage-t-il pas plus qu'eux-mêmes. Sans cesse en mouvement, couchant botté et habillé sur la dure, supprimant les tentes malgré la saison glaciale, il s'élance toujours le premier à l'attaque, invulnérable, semble-t-il.

Cependant, quelque temps, la fortune hésite. Il lui faut reculer. Le Comité de Salut public néanmoins lui garde sa confiance : « Un revers, veut-il bien accorder, n'est pas un crime quand on a tout fait pour préparer la victoire. » Cette confiance, le jeune général ne tarde pas à la justifier. A travers frimas et neiges, brusquant la mollesse de Pichegru, coupant court aux instructions imposées pour écouter seulement les inspirations de son génie, Hoche remporte les victoires de Wœrth, de Frœschviller, et nommé généralissime des armées de la Moselle

et du Rhin, se couvre de gloire, à la décisive bataille de Wissembourg qui délivre Landau, préparant ainsi le dégagement de la frontière débordée.

Barrère peut dire à la tribune de la Convention que « l'armée s'est constituée en victoire permanente. »

Il est vrai que Pichegru s'est attribué officiellement l'honneur de ces succès. Mais le peuple ne se laisse pas tromper ; son amour, sa reconnaissance vont à ce jeune héros, sorti de lui, et dont la beauté mâle, la noble prestance, la voix chaude fanatisent ceux qui l'approchent. Et c'est lui qu'on acclame avec transport partout où il conduit ses troupes, victorieuses et harassées.

L'hiver est rigoureux. Un ordre du Comité de Salut public a interrompu la marche en avant. L'armée de la Moselle échelonne ses cantonnements de Bitche à Longwy.

Thionville qui, à portée du théâtre de la campagne, en écoute, frémissante, les rumeurs, s'exalte d'émotion joyeuse quand la prochaine arrivée du vainqueur lui est annoncée. La prompte et singulière fortune de Hoche n'a-t-elle pas débuté entre ses murs ? C'est là, au siège de 1792, qu'il a reçu le baptême du feu et

que lui fut conféré le grade de capitaine. Thionville le revendique en quelque sorte pour sien.

On se souvient de l'avoir vu infatigable à la crête des murailles, nuit et jour, excitant les défenseurs, subissant ainsi qu'eux, avec gaieté, intempéries et mitraille, insoucieux de ses propres souffrances, mais attentif à alléger celles d'autrui.

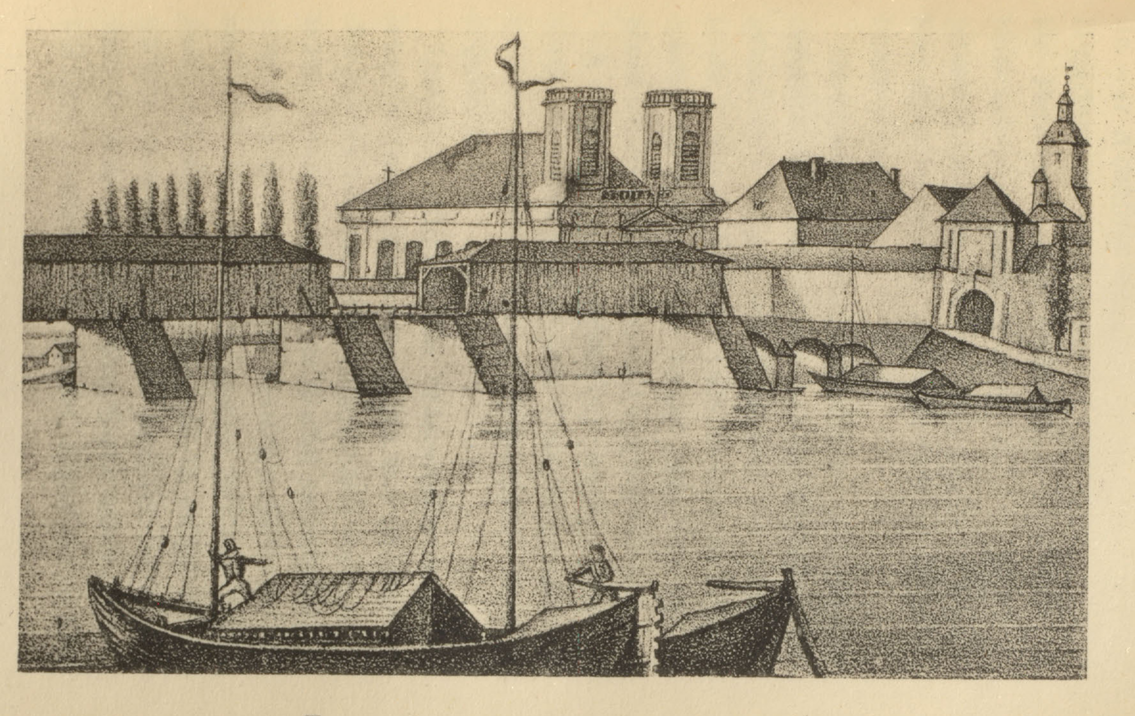
Et l'on rappelle comment, dans l'une des dernières sorties, les jeunes volontaires de la ville s'étant laissé emporter par leur élan au milieu des ennemis, le capitaine Hoche accourut à leur secours et parvint à les dégager.

Rien n'est oublié de ces services notoires, et on le lui témoignera bien quand il réapparaîtra dans Thionville.

Mais comment rendre la réception agréable et chaleureuse au triomphateur qui revient auréolé de gloire ? De jeunes voix chuchotent alors : « Un bal ! Il faut donner un bal dans la maison même où il descendra. Rien ne sera plus délicat, plus cordial, plus charmant ! »

Et comme le triomphateur n'a que vingt-cinq ans, le conseil paraît judicieux et est adopté.

L'hiver de 1794 se montrait particulièrement dur. Hoche arrive sans doute à Thionville par



THIONVILLE. — L'Ancien pont couvert. 1824.

un soir d'ombres épaisses et de brume givrée. Il parlemente seulement avec de graves autorités. Personne ne lui a dévoilé la brillante surprise qui se prépare en sourdine. La fleur de la jeunesse thionvilloise ne tarde pas à se rassembler dans les salons, avide de voir et de saluer l'hôte réputé.

On babille derrière les éventails : « Es-tu bien certaine de le connaître ? — Oui. C'était ce très grand, très mince, qui dépassait les rangs de toute la tête et dont les yeux bruns semblaient lancer du feu. Je l'ai croisé cent fois sur la place du Marché ou dans la Cour du Château... »

A travers ces confidences légères, que de rêves restaient très secrets chez celles dont les tendres visages s'étaient empourprés sous le regard de feu !

Quelques officiers de l'État-Major mêlaient leurs galons et leurs épaulettes aux frais atours des jeunes beautés. Sûrs d'intéresser leurs auditrices, les compagnons de Hoche racontaient les prouesses du chef qu'ils s'enorgueillissaient de seconder. Nul ne savait comme lui trouver des mots qui allument le courage du soldat mieux qu'une rasade aiguisée de poudre. Alors que tout le désavantageait lors d'une attaque, n'a-t-il pas proféré cette parole, digne de ce Plu-

tarque qu'il ne cesse de lire : « Quand l'épée est courte, on fait un pas de plus ! »

Un autre l'a vu, à la bataille de Wœrth, continuant de donner ses ordres alors qu'un boulet venait de couper un arbre au-dessus de sa tête. Un second boulet abattit son cheval. En voyant le général rouler à terre, tous se précipitèrent éperdus, le croyant tué. Il se releva, souriant : « Ces messieurs voulaient me faire servir dans l'infanterie ! » Ce disant, il sautait sur le cheval d'un dragon.

Et comme ses jeunes soldats fléchissaient, décimés par l'artillerie, Hoche, s'élançant à leur tête, leur désigna de l'épée la batterie meurtrière : « Camarades, à six cents livres la pièce !... » Aussitôt l'enthousiasme flambe : « Adjugé ! » vocifèrent les hommes, se ruant la baïonnette au poing avec un emportement qui les rend maîtres de la position et des canons ennemis.

« Dans l'action, ajoute un lettré, on croirait voir le dieu Mars. Mais, dans le conseil, c'est Caton en personne ; il s'est dépeint lui-même par le principe de guerre qu'il a adopté : « La « réflexion doit préparer, la foudre exécuter. »

Les jeunes cœurs palpitent à ces récits sous le linon des fichus.

Cependant le héros de la fête se laisse désirer. Mais la musique va l'attirer certainement. L'orchestre prélude. Les petits pieds frétillants cèdent à l'invitation. La cadence des pas ébranle les planchers.

La porte s'ouvre. On s'apprête aux ovations. Mais au lieu du dieu Mars, paraît seulement un aide de camp, dans une contenance gourmée. Grandement embarrassé, Chasseloup énonce l'ordre qu'il vient de recevoir : Le général enjoint de cesser immédiatement les danses !

Stupeur. Puis réclamations véhémentes. Il y a là un malentendu qu'il importe d'éclaircir. L'aide de camp, assailli de reproches, s'éclipse pour revenir aussitôt, la mine plus rogue, avec une consigne plus expresse encore : la salle doit s'évacuer sur-le-champ pour qu'il en apporte la clé au général.

Cette fois, pas d'équivoque. Il faut obéir, la rage au cœur. La retraite s'effectue dans un grondement d'émeute. Que de paroles indignées s'échappent des capuchons de soie !... « C'est inconcevable ! payer un empressement flatteur d'un congé si brutal !... Ce Hoche possède un cœur de pierre !... On eut dû se méfier... Pendant le siège, ne se montrait-il pas inexorable dès que les questions de discipline étaient en

jeu ? C'est un despote, enivré de sa grandeur récente, gonflé d'un orgueil inhumain ! Qu'il dorme tout à son aise ! Il ne sera plus importuné par une recherche trop servile. »

Ainsi l'ont décrété les jeunes Thionvilloises, animées d'une juste vindicte. Parmi les juges les plus sévères de cet aréopage en cotillons rayés et en bonnets de dentelles, se signalent deux charmantes sœurs, Justine et Adélaïde Dechaux, filles du garde-magasin des vivres [1]. Debelle, camarade de Hoche, fiancé à l'aimable Justine, fréquente assidûment chez Dechaux que ses fonctions mettent en rapport constant avec le général. Celui-ci ne peut donc ignorer longtemps le ressentiment qu'il s'est attiré. Quel homme de vingt-cinq ans, fût-il couvert de lauriers et de galons, resterait insensible à de pareilles inimitiés ?

Hoche, contristé, cherche le moyen et l'occasion de désarmer ses fières ennemies.

L'opportunité d'une explication publique ne tarde pas à se présenter. Une fête patriotique a rassemblé le peuple dans l'église cathédrale désaffectée. Le général en chef prend la parole. Il veut exposer les mobiles d'une conduite qui

1. Fonction équivalente à celle de l'intendant militaire.

parut barbare, certain que personne ne songera plus à le blâmer quand ils seront connus. Le soir mémorable, il venait d'entrer à Thionville, parmi de lugubres convois de blessés et de mourants. Chagriné par un tel spectacle, obsédé par la pensée de ses pauvres soldats que menaçait l'ennemi et qui, manquant de tout, souffraient de la faim et du froid, le chef n'avait pu accepter de se divertir...

Mais, en peu de temps, la situation s'était avantageusement modifiée. La frontière défendue, les approvisionnements des troupes assurés, le général s'estimerait heureux de reprendre les divertissements suspendus et d'en donner lui-même le signal.

Hoche déploie une grâce infinie dans cette sorte d'amende honorable. Les rancœurs s'apaisent. Toutes les sympathies lui sont restituées. L'allocution s'achève dans un murmure approbateur. Le général alors se dirige vers les demoiselles Dechaux qui, placées au premier rang par les soins de Debelle, assistaient à la cérémonie. Il est tout naturel qu'on essaye avant tout d'adoucir ses censeurs les plus pointilleux. Et Hoche s'adresse aux jeunes filles d'un ton affable et conciliant :

« Je tenais trop à votre estime, citoyennes,

pour ne pas chercher à la mériter. Convenez que si Hoche avait tort, le général en chef avait raison. Au reste, j'ai toujours compté sur l'amitié de Debelle. Il vous fera revenir, j'espère, de vos préventions fâcheuses, lui qui, du moins, n'a pas forfait à la galanterie.

Comment résister à une offensive si bien conduite ? Et le moyen de rester boudeuses et guindées quand le coupable annonce l'intention de réparer ses torts en rouvrant lui-même l'ère des plaisirs par un bal qu'il veut rendre aussi magnifique que possible ?

II

IDYLLE

A la sombre tour carrée du beffroi qui domine Thionville, s'accole une étroite façade, percée d'une large porte à imposte rayonnante. Au premier étage de ce petit bâtiment, une seule et vaste pièce un peu oblongue s'éclaire de douze hautes fenêtres cintrées, de belles proportions. Une simple corniche à encorbellement, autour du plafond où pendent des lustres de vieux cristal, compose la sobre décoration, dans le goût du XVIII° siècle.

Il est vraisemblable de supposer que ce fut dans cette salle, consacrée par une longue cou-

tume aux grandes fêtes locales et aux galas, et dans ce même décor, que se tint le bal, offert par le général Hoche aux dames de Thionville.

Le chroniqueur de l'Académie de Metz nous aide à reconstituer la scène, telle qu'elle dut se présenter sous les feux des lustres, au milieu de la foule joyeuse et pimpante, un soir de l'hiver 1794.

« Hoche fit les honneurs avec une grâce admirable. Mais quoiqu'il se montrât d'une galanterie recherchée avec toutes les femmes, on reconnut sans peine celle qu'il préférait. Et Adélaïde Dechaux reçut les hommages du général avec une réserve dont il sut apprécier le mérite chez une si jeune personne. »

Très jeune en effet, ainsi que le témoigne son acte de baptême. Mais en cet âge d'or de la liberté comme en un printemps précoce, tout se hâte d'éclore — l'Amour et la Gloire !

Il est curieux de consulter cet extrait du registre de Thionville :

« L'an mil sept cent soixante-dix-huit, le quatorze février, à une heure après minuit, est née et a été baptisée le même jour, Anne-Adélaïde Dechaux, fille du sieur François-Hubert Dechaux, garde-magasin des vivres en cette ville et de Catherine Jaunez, son épouse ; elle a

eu pour parrain Pierre de Reghat, secrétaire de l'ordre de Malte, son oncle, résidant à Paris, représenté par François Trotyane, fils de M. Jean-François Trotyane, receveur des Consignations, avocat au Parlement, exerçant au bailliage de cette ville, et pour marraine dame Dufay de Brancourt, fille de feu Mr Nicolas-Sébastien-Étienne Dechaux, en son vivant conseiller du Roi, lieutenant particulier de la maîtrise des Eaux et Forêts et avocat au bailliage de cette ville qui ont signé avec nous. »

Mettons en parallèle de cette pièce officielle, émaillée de titres et de particules, l'acte de naissance tout plébéien de Lazare Hoche, fils de Louis Hoche, palefrenier à la vénerie du Roy, et dont le « parein » Lazare Moulin, marchand épicier, déclare « ne savoir signer », et nous comprendrons comment les attraits personnels de la blonde et fine Adélaïde se trouvaient rehaussés, aux yeux de l'homme épris, par les grâces modestes que donne une éducation distinguée, dans un milieu de tradition.

Les Dechaux eussent pu se vanter — si la prudence n'eut commandé alors de taire ces avantages — d'avoir été qualifiés sur certains actes de « seigneurs de Beau-Bécal et d'Ancy-sur-Moselle. » Mme Dechaux était issue elle-même

d'une famille messine extrêmement considérée. Sa mère, la bonne maman Jaunez, donna le jour à vingt-deux enfants qui furent presque tous appelés à des alliances illustres — ou pour le moins notoires. Si deux de ses petites-filles devinrent les épouses des généraux Hoche et Debelle, sa postérité devait compter encore d'autres noms fameux — tels que ceux de Masséna, d'Albuféra, de Montesquiou, sans parler du maréchal Reille, de l'amiral Maigret et du général Peaucelier.

Tout laisse pressentir que les Dechaux gardaient, au milieu des perturbations du temps et malgré les concessions inévitables, dans ce bouleversement des habitudes qui créait un nouvel ordre de choses, la pratique de ces belles et saines vertus domestiques qui sont le charme et l'honneur de la vie bourgeoise française. La miniature de Mme Dechaux nous présente le spirituel visage d'une femme jeune encore, coquettement attifée, dont les traits serrés, le regard pénétrant, indiquent une volonté réfléchie et sagace. La physionomie ouverte de François Dechaux, respirant l'honnêteté et la bonhomie, explique la confiance et l'estime que Hoche accorda spontanément à celui qui devint son beau-père et qui ne se démentirent jamais.

Le logis de la famille Dechaux, rue de Paris[1], a disparu dans les démolitions successives qui modernisèrent la principale artère commerciale de Thionville. On l'imagine semblable à l'une de ces quiètes maisons lorraines qui subsistent encore dans les ruelles aux noms désuets, et dans l'archaïque et paisible Cour du Château. Demeures sans apparat — mais offrant un aspect de placidité, de réserve et de force, ainsi que les habitants de la province.

La porte massive, aux losanges biseautés en plein bois, s'ouvre au heurt d'un marteau de fer forgé sur un couloir, revêtu à mi-hauteur de vieilles boiseries aux tons chauds. Dans le salon, autour du piano-forte, la compagnie s'est rassemblée ; on chante, on rit, on joue, tandis qu'au jardin, où les branches montent éperdûment pour dépasser les murailles, un couple rôde à l'écart, dans ce crépuscule d'hiver, propice aux tendres aveux et aux furtifs serrements de mains.

Justine et Debelle sont ces deux amants favorisés. Il semble qu'autour d'eux l'air s'imprègne d'effluves de joie et d'amour.

Hoche ne les respirera pas impunément.

1. Le contrat de mariage précise ce point, longtemps ignoré des chercheurs.

Introduit dans ce foyer cordial, en présence d'une famille unie, lui, privé si jeune des affections naturelles — sa mère est morte avant qu'il eut cinq ans et son père lui cause mille chagrins — Lazare sent soudain tout ce qui manqua à son enfance cahotée, à sa vie rude de soldat. Sous l'ascendant du général Le Veneur, son éducation, purement livresque jusque-là, s'est complétée. Plus rien de soldatesque dans son langage ni dans ses manières. Sa personnalité véritable s'harmonise aux plaisirs simples et purs dont il est le témoin attendri. L'aménité hospitalière des parents le toucha autant que le séduisaient la beauté et la modestie de la jeune fille. Un désir de partager cette vie unie, ce bonheur, le saisit impérieusement.

Sa destinée le presse. Il demande en mariage Adélaïde Dechaux.

Sans s'arrêter à l'ébahissement du bon père, Hoche sollicite une réponse immédiate. Il harcèle son négociateur, son dévoué aide de camp. « Ne l'oublie pas, mon cher Privat, j'ai besoin de tenir à quelqu'un ! »

Toute sa solitude morale s'exhale dans ce cri.

Son expérience prématurée des hommes a déposé en lui un fonds de misanthropie et de méfiance. Jeune garçon de seize ans, ne fut-il

pas trompé par le sergent recruteur qui l'enrôlait à son insu dans les gardes françaises, alors que l'innocent Lazare croyait s'inscrire pour l'émigration en Amérique, dont les lointains mirages séduisaient son imagination aventureuse ? Dès les débuts de sa vie militaire, il a su ce qu'il en coûte de se montrer franc et généreux. La balafre qui entaille son front et accentue le caractère martial de sa belle physionomie provient d'un duel où il vengea ses camarades, trahis par un vil délateur. Il n'a pu supporter jamais la bassesse, la lâcheté, le mensonge, ni taire ce qu'il en pensait. Sa fidélité au chef qu'il affectionne et vénère a failli lui coûter la vie. En retrouvant le général Le Veneur entouré de gendarmes, sous le coup d'un ordre d'arrestation, le jeune aide de camp, incapable de retenir sa douleur et son indignation, s'était écrié : « Est-ce Pitt et Cobourg qui gouvernent maintenant la France ! » Il dut rendre compte de cette exclamation ironique et amère au tribunal révolutionnaire qu'il parvint à convaincre par l'éloquence chaleureuse de sa défense.

Mais les mécomptes s'accumulent, à mesure que s'accroît sa réputation. A peine nommé général, Hoche va se débattre contre les dénonciations de Hudry, le désignant comme royaliste-né,

parce que son père appartenait à la maison du roi... Récemment, ne lui a-t-on pas volé l'honneur de sa victoire pour en gratifier Pichegru, celui-là même qui l'avait compromise ? Point de jour où il ne doive réfuter quelque imputation fielleuse. A l'instant même où il écrit à Privat, l'encre n'est pas séchée sur des lettres hâtives qu'il adresse aux représentants du peuple pour démentir des propos calomnieux, et à un frère d'armes spolié, disgracié, dont l'infortune, demain, peut devenir sienne.

Cet état d'angoisse avive l'ardent désir de la félicité entrevue. Et s'exaltant à cette vision, Lazare réitère ses instructions à son confident : « Je demande le cœur et point la richesse. Cela doit te servir de base pour la conduite à tenir. La femme que j'aurai peut être assurée qu'il ne lui manquera que ce qu'elle ne demandera point ! »

Il ajoute, avec une crudité toute militaire, qui dit en même temps son mépris des faciles conquêtes et sa convoitise des sûres tendresses dont il fut sevré : « Le général Hoche ne manquait pas de femmes, tu le crois sans peine. Mais le républicain Hoche tient trop aux principes de la nature pour forcer jamais les inclinations d'une personne destinée à faire son bonheur. »

Ce dernier scrupule poursuit Hoche, même après avoir obtenu le consentement officiel. Adélaïde Dechaux, en l'acceptant pour époux, ne cède-t-elle point aux conseils de ses parents ? Cette soumission peut lui coûter des larmes cachées. Un rêve silencieusement conçu s'étouffe peut-être en son cœur...

A cette supposition, Hoche s'enfièvre. Peu habitué aux jeunes filles, il se demande ce que cache l'extrême réserve d'Adélaïde. La surprise d'une si brusque décision, la modestie virginale, le trouble de la pudeur inquiète, suffiraient à expliquer cette retenue qui redouble d'ailleurs le respect, l'estime, l'attachement du fiancé. Mais s'il y avait autre chose ? Un regret insoupçonné ?... Une ombre de chagrin ?...

Qu'il arpente solitaire les vieux quais de Metz ou qu'il chevauche à travers les forêts dénudées, environné de son état-major, la même crainte rongeuse le tenaille. Un nom s'est-il glissé avant le sien dans le petit cœur hermétique ?

Il lui devient impossible de soutenir plus longtemps cette incertitude. Et pour être bien certain que la promesse fut donnée en pleine liberté, Lazare écrit directement à Adélaïde :

« Au quartier général de l'Armée de la Mo-

selle, à Metz, le 2ᵉ Ventôse, l'an 2ᵉ de la République française une et indivisible.

« Le citoyen L. Hoche, Commandant l'Armée de la Moselle à la citoyenne Adélayde Dechaux.

« Ma chère Adélayde, prêt à devenir votre époux, permettez que je vous présente encore quelques réflexions. Mon amitié pour vous, mon estime, mon amour même m'en font devoir.

« Adélayde, le nœud qui va vous unir à moi est Saint et Sacré. Ce n'est pas pour un moment que nous serons attachés l'un à l'autre, c'est pour toujours. Pour toujours, songez-y bien. Peut-être n'avez-vous point assez réfléchi à cet engagement ? Ne voyez en moi qu'un simple citoyen. Qu'un nom trop prôné dans les gazettes ne vous fasse point désirer de devenir l'épouse d'un homme dont l'unique ambition est de vous rendre heureuse. Il est encore temps. Si quelque objet avait pu vous frapper, un mot, je retire ma parole et me borne à devenir votre ami, ne désirant plus que votre estime.

« Faites librement cette confession à un homme assez généreux et juste pour ne se plaindre que du sort qui l'aurait rendu malheureux. Si, au contraire, belle et chère Adélayde, votre cœur innocent et pur n'a encore été touché, accordez-le à mon amour. En devenant mon épouse,

devenez mon amie, mon amante, promettant à la face de l'Être Créateur de ne jamais nous séparer. Nous tiendrons parole. Je ne mentis jamais. Votre candeur me répondra de votre sincérité. »

Et après avoir terminé cette lettre admirable, où son amour si vrai et si délicat se contient afin de donner plus de confiance au cœur craintif, Hoche en prévient aussitôt François Dechaux : « Mon cher ami, prêt à entrer dans ton estimable famille, je viens d'écrire à ton aimable enfant... Je lui parle le langage de la raison. Je serais au désespoir de contrarier son goût et mon unique espoir est de la rendre heureuse. Je ne suis point amoureux de sa beauté, de ses talents, mais bien des vertus que tu as fait naître dans son jeune cœur. J'aime ta fille, bon père, et bientôt tu compteras un second fils... »

Trois jours se passent sans que soit résolue l'irritante question. Cette anxiété obsède Hoche au milieu des préparatifs de la prochaine rentrée en campagne : « Je n'ai point encore reçu rien qui me dise que vous avez pensé à moi, écrit-il, presque plaintivement, du cantonnement des Deux-Ponts. J'attends un courrier ce soir, il m'apportera sans doute quelque chose de vous.

« L'absence ne peut être une chose fort gaie. Lorsqu'un lien sacré et doux nous unira, vous sentirez, Adélayde, si vous m'aimez, les inquiétudes inséparables de l'absence.

« Rappelez-vous bien ce que je vous ai dit. Songez que je dois être votre époux par votre propre choix et non par contrainte et par obéissance. Nous serions malheureux... »

Le lendemain s'ajoute à ce billet une seule ligne, mais vibrante de joie : « Je viens de recevoir ta lettre, chère Adélayde. Dans huit jours, je t'embrasserai. Songe bien à ton ami. »

Il ne tarde pas à être complètement, heureusement convaincu. Après quelques heures très douces à Thionville, Lazare doit regagner son quartier général de Metz. Et voici qu'au moment des adieux, le petit cœur pudique sombre et trahit sa détresse. Le teint rose s'altère, des larmes perlent dans les jolis yeux bleus. L'émouvant orgueil pour l'aimé ! Avec quel empressement il s'efforce à calmer ce chagrin si flatteur !

« L'état où tu t'es trouvée hier, chère Adélayde, me persuade plus que toutes les paroles de ton sincère attachement pour moi. Crois à ma reconnaissance et à mon amour éternel. Je m'éloigne de toi pour la patrie, je suspendrai

mes travaux pour voler près de toi et repartirai ensuite. Les femmes romaines, mon Adélayde, provoquèrent leurs époux de marcher à la gloire. Les Français n'ont pas besoin d'être excités, mais leurs femmes doivent montrer la fierté, la grandeur du caractère républicain.

« Songe à moi. Ecris souvent à celui qui t'aime. Peut-être ne te verrai-je plus que le jour de notre bonheur. Tranquillise-toi. Ce moment si beau ne tardera pas. Nous y touchons. »

« Nous y touchons! » La lettre est datée du 15 ventôse. C'était le 2 de ce même mois que Hoche écrivait à Adélaïde, un soir de solitude et de tristesse, cette mise en demeure de se confier à lui franchement, si pleine de tact et de dignité qu'elle eût suffi à lui valoir l'amour de la jeune fille. Et le 21, leur union sera célébrée.

Trois semaines ont suffi au héros, conquis à son tour, pour aborder et résoudre la grave affaire du mariage!

La fougue de son espérance et aussi l'inconnu de demain ne permettent pas à Hoche de temporiser. Le soldat qui va au-devant de la mort cueille une fleur, sans attendre de repasser par le chemin.

Le loisir ne lui est pas laissé de s'abandonner aux délices de la période qui précède l'hymen — trêve enchantée pour le commun des mortels. Continuellement par monts et par vaux, vigilant à sa tâche considérable, il lui faut encore sentir, autour de lui, de troubles menées qui le découragent ou l'encolèrent. Alors qu'il écrit tendrement à sa fiancée pour l'engager à se faire peindre, « que ton image chérie soit sans cesse avec moi. Si je ne puis te posséder à chaque instant de ma vie, elle adoucira au moins les chagrins que j'éprouve, lorsque je ne te vois pas », Hoche s'épanchant ensuite avec un ami, révèle la vie qui lui est faite et l'état où elle le réduit :

« J'attends avec impatience, mon cher Dulac, les cartes que tes obligeantes lettres m'annoncent.

« Me serviront-elles, ces cartes ? Je l'ignore, mon cher ami. Abreuvé de dégoûts, noyé dans la douleur la plus amère, tourmenté chaque jour d'une manière nouvelle, il semble que l'on ait pris à tâche de me faire finir comme Léchelle ! Ce n'est plus, Dulac, l'homme que tu as connu qui t'écrit, c'est un malheureux qui ne peut manger, boire, ni reposer nulle part.

« ... Je désire qu'une démission, que je vais

présenter incessamment, soit acceptée sans aigreur, ainsi qu'elle sera donnée....

« Ardent ami de la Révolution, j'ai cru qu'elle changerait les mœurs. Hélas! l'intrigue est toujours l'intrigue, et malheur à celui qui n'a pas de protecteurs! Tiré des rangs par je ne sais qui et pourquoi, j'y rentrerai comme j'en suis sorti, sans plaisir ni peine, me contentant de faire des vœux pour la prospérité des armes de la patrie. »

Il ne suffit pas à ceux qui le haïssent de l'inquiéter dans sa carrière. On parvient à troubler même ses espérances de bonheur. Debelle, son futur beau-frère, dont le mariage avec Justine se fêtera le même jour que le sien, lui est dénoncé comme suspect à plusieurs titres. Et le pauvre père des deux charmantes sœurs, à six jours de la double noce, reçoit cette déclaration foudroyante, qui jette un désarroi affreux dans la famille : « Plusieurs amis me préviennent seulement de la mauvaise conduite de Debelle. Tu sens que je ne puis m'allier avec un homme dont les mœurs et le républicanisme ne sont pas purs. Les bras m'en tombent. Je suis furieux. J'aime Adélayde. Justine, toi et ton épouse m'êtes chers. Je mourrais de douleur de vous rendre malheureux.

Prends des précautions surtout et fais-moi réponse sur-le-champ. »

L'effervescence apaisée, le lion qui vient de rugir si violemment, s'excuse, un peu confus, mais d'un ton de maître : « Le malheur n'est pas fait pour toi, mon cher Dechaux, mon père. J'attends des renseignements définitifs sur Debelle et saurai s'il doit entrer dans *notre* famille. Sois tranquille. Justine m'estime. Elle sera heureuse. Je suis au désespoir d'avoir pu te causer la moindre peine. »

La bourrasque fut passagère. Elle laisse néanmoins des traces. Hoche s'était fait craindre de ceux qu'il adoptait avec transport pour siens, alors qu'il eût souhaité seulement s'en faire aimer.

Quoi qu'il en soit, le 21 ventôse, « par devant Pierre Marchal, officier public en la commune de Thionville se présentèrent le citoyen Lazare Hoche, général en chef des armées de la Moselle et du Rhin, demeurant en son quartier général à Bouzonville, fils âgé de vingt-cinq ans du citoyen Louis Hoche, demeurant à Paris, celui-ci né à Versailles et de la citoyenne Anne Merlière, ses père et mère, d'une sorte :

« Et la citoyenne Anne-Adélaïde Dechaux, fille âgée de seize ans du citoyen François-Hubert

Dechaux, directeur des vivres en cette ville, y demeurant et de la citoyenne Catherine Jaunez, ses père et mère, chez lesquels elle demeure, icellenée en cette commune, d'autre sorte.

« Sur quoi, et après avoir lu les pièces produites et trouvées conformes, et qu'il a été assuré, tant par les époux que par les témoins, que la publication et affiche du présent mariage avaient eu lieu à Versailles, dernier domicile, mais que renvoy en avait été adressé par erreur à Bouzonville ou ailleurs, après encore leur avoir fait prononcer les paroles d'engagement réciproque et de notre part, celles d'union voulues par la loi, nous leur avons donné acte de mariage, en présence des citoyens Auguste Mermet, général de la même armée, Guillaume Leduchelle, officier général en cette place, Antoine Collas, commandant temporaire en cette place, Jean François Privat, adjoint aux adjudants généraux, aussi en la place, le père de l'épouse, tous majeurs, actuellement en cette ville, qui ont signé... »

Hoche, peu de temps auparavant, recommandait à son futur beau-père : « Quant au cérémonial, mande-moi comment il faut s'y prendre. Je désire qu'il n'y ait point d'éclat dans mon mariage. Il est bon qu'il se fasse dans le plus

bref délai. Je voudrais bien que six cents personnes ne viennent pas nous rire au nez... »

En dépit de cette boutade, il est permis de présumer que ce double hymen, rassemblant autour du général en chef et du colonel Debelle une cohorte de brillants officiers, et, à la suite des deux gracieuses épousées, une fraîche théorie d'élégantes jeunes filles, ne put rester inaperçu du public et qu'au contraire, la population entière de la cité se pressa sur le passage du joyeux défilé.

III

PREMIÈRES ÉPREUVES

Les stades ordinaires avaient été franchis au pas de charge, suivant le rythme habituel au soldat vainqueur. Et ce choix amoureux, qui paraît si précipité, se trouva tel que la raison la plus prudente eût pu le décider. L'épousée printanière, que Hoche enveloppa de ses tendres embrassements, possédait des dons supérieurs aux séductions de son visage en fleur et de sa gracile personne : une âme aussi blanche que sa parure, un cœur loyal et aimant qui s'abandonna pour jamais.

Bien brefs et non sans tourments furent

les jours qui suivirent l'apothéose d'amour.

Le 26 ventôse, cinq jours après le mariage, Hoche invitait le réprésentant du peuple Lacoste à venir dîner à Thionville : « Tu y verras celle qui doit faire mon bonheur. Point riche, mais patriote et d'une vertueuse famille. » Dès le 28, il lui fallut dénouer la douce étreinte pour rejoindre son quartier-général, l'esprit empoisonné de mensonges et de diffamations venimeuses :

« Et quoi ! écrit-il douloureusement à un ami, la noire envie me poursuivra-t-elle jusque dans l'intérieur de ma maison ? Si j'étais charpentier ou couvreur, je serais heureux : parvenu à l'une des grandes places de la République, je ne puis trouver le bonheur. Malheureux intrigants, l'honnête homme sera-t-il toujours votre jouet ? Que veulent de mon union des êtres sans mœurs dont l'impureté s'oppose à ce qu'ils en forment une pareille ? Ne m'alliai-je pas à la vertu ? Je ne parle pas de la beauté. Les parents de mon épouse ne sont-ils pas patriotes ? Grand Dieu, s'il faut toujours souffrir ainsi, faites que je rentre dans la poussière ! »

Mais ces méchancetés ne sont qu'un prélude. La haine veille. Haine redoutable entre toutes ! La haine de Saint-Just, l'illuminé, l'implacable qui se fait un devoir de l'inclémence !

Il ne saurait oublier que Hoche a vaincu, dans sa dernière campagne, en passant outre aux ordres reçus de l'omnipotent Comité. Et puis, ce général, brave et ardent, a le tort de se faire adorer partout où il passe. Robespierre a déjà qualifié Hoche « d'individu extrêmement dangereux » après avoir pris connaissance du lumineux rapport, adressé de Dunkerque aux gouvernants, et dans lequel le jeune officier exposait des vues personnelles, d'une hardiesse et d'une lucidité prophétiques, sur la conduite de la guerre.

Cet homme, que son caractère et ses talents rendent trop populaire, reçoit inopinément l'ordre de quitter les troupes qu'il conduisit à la victoire pour rejoindre l'armée d'Italie.

Hoche adresse alors à son beau-père ce billet éperdu : « Je t'envoie, mon cher Dechaux, le papier que j'ai reçu de Versailles. Nous avons très bien fait d'anticiper... Prépare lentement ma petite femme à mon départ. La voix de la patrie en danger m'appelle ailleurs. J'en ai reçu cette nuit la confirmation. Demain ou après, je serai à la maison. Ne répands pas le bruit de mon départ, mais fais envers Adélayde comme s'il n'était que projeté. Je m'en rapporte à ta sensibilité. Bon père et bon ami, tu sauras

consoler celle qui m'est plus chère que la vie. »

Et pendant que, obéissant toujours à sa haute conscience, le chef encourage l'armée qui l'idolâtre et que son départ consterne par cet ordre du jour, concis et énergique : « Le service de la République, notre mère commune, m'appelle ailleurs. Continuez à bien mériter d'elle, comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour... », Hoche comprime les révoltes douloureuses de son cœur d'homme, torturé.

Partir si loin d'*elle*, et sitôt!... Depuis six jours à peine, il a acquis le droit de presser contre son cœur l'enfant délicieuse et chérie ! Comment supportera-t-elle ce coup brutal ?

Adieux déchirants, au milieu des apprêts hâtifs, et dont Lazare essaie d'endormir le chagrin. La séparation, certainement, sera brève ! Le temps de faire amples et rapides moissons dans les champs de gloire, et ils seront de nouveau réunis !... Hoche y compte si fortement qu'il écrit à son père, en route alors vers Thionville pour faire connaissance avec la famille Dechaux :

« Je pars sans avoir le plaisir de te voir, mon cher papa, et crois que cette privation n'est pas la moindre de mes peines. Embrasse mon épouse. Je ne doute pas que ta conduite dans

cette maison n'annonce que tu es mon père. J'aurai soin qu'il ne te manque rien. Donne-moi de tes nouvelles à Port-la-Montagne (ci-devant Toulon).

« Adieu. J'irai te voir l'hiver prochain avec ma petite femme. »

L'instant cruel du départ a sonné... Hoche a besoin, en ce moment pathétique, de se remémorer les exemples stoïciens dont il s'inspire d'ordinaire.

Voici la chaise de poste devant la maison... Les aides de camp... Grand et svelte sous le long habit sombre, et réprimant l'émotion qui lui trouble la voix, le général s'élance dans la voiture, tandis qu'Adélaïde, dans la pénombre de l'appartement, tombe défaillante dans les bras de sa mère et de sa sœur. L'homme qui s'éloigne n'est pas moins malheureux, sous ses airs de fierté. Sans doute, ses ambitions militaires s'exaltent. N'a-t-il pas entrevu déjà au-delà des Alpes, l'horizon resplendissant, illimité, baigné de beauté antique, où l'attend la Victoire — l'horizon où montera, hélas ! l'étoile de Bonaparte au lieu de la sienne !

Mais trop de souvenirs enivrent le jeune époux, durant l'interminable trajet, pour laisser dominer les spéculations du stratège.

Et aux principales haltes, Dijon, Avignon, un hymne d'amour, passionné et reconnaissant, monte vers ce Thionville qui devient de plus en plus lointain.

« D'immenses espaces nous séparent déjà, chère Adélayde. Il ne nous reste plus, des moments si doux passés ensemble, que le souvenir. Il est bien cher à mon cœur. Qu'ils furent courts, les beaux moments ! Plus ton époux te fuit et plus ton image est présente à ses yeux...

« O ma bien-aimée, que fais-tu maintenant ? Chère épouse, il est minuit. Tu dors et ton amant veille pour songer à toi !... »

L'inexpérience, l'extrême jeunesse de l'enfant alliée à son sort ne laissent pas que de l'inquiéter. Mais la vision de la vie familiale le rassérène. Sa femme est trop sagement entourée pour subir de néfastes influences ou s'abandonner au découragement. Qu'elle se garde avant tout du désœuvrement. « Songe à ta musique. Travaille. »

Et ne pouvant, sans s'émouvoir, évoquer le cercle intime où il a goûté de douces joies, Lazare ajoute : « Ton papa et ta maman nous seront chers à jamais. Je suis leur fils et j'ai besoin d'être aimé d'eux ! »



Catherine Jaunez. 1740-1817.



François-Hubert Dechaux.
1738-1810.

Hoche, cependant, se croyant appelé à l'action, à l'honneur de servir son pays sur de nouveaux champs de bataille, s'est préparé à l'effort demandé, avec toute sa foi patriotique. Doublant les étapes, voyageant nuit et jour, il arrive à Nice. « N'ayant encore pris aucun repos et n'ayant pas même retiré ses bottes, raconte Mermet, son fidèle aide de camp, Hoche avait fait déployer la carte de la haute Italie et l'étudiait depuis une heure. Une table où était servi un frugal repas : des olives, du pain et de l'eau, était devant lui, et ses aides de camp le pressaient de s'y mettre quand un vieux général, nommé Dumerbion, se présenta. Hoche, qui ne le connaissait pas, l'invitait à prendre part au repas, quand celui-ci lui remit cet ordre du Comité de Salut public : « Les représentants « du peuple près de l'armée d'Italie, feront « mettre sans délai le général Hoche en état « d'arrestation et l'enverront à Paris sous bonne « et sûre garde.

« 3o ventôse, deuxième année de la République une et indivisible.

« COLLOT-D'HERBOIS, CARNOT. »

— Demain matin, je serai à vos ordres! répond Hoche tranquillement. J'allais me

mettre au lit. J'ai besoin de repos et ma conscience me permet de dormir.

Ses officiers accourent autour de lui, bouleversés de voir leur cher général rendre son épée tandis que des gendarmes sont apostés aux issues. Ils crient leur indignation devant l'acte inique, comme il le fit lui-même, à l'arrestation de Le Veneur ; ils engagent inutilement Hoche à la résistance. Celui-ci, très calme, modère cette fureur. « Innocent, il se doit à lui-même de paraître devant ses accusateurs, et ne donnera pas un exemple qui puisse servir d'excuse aux traîtres, dans l'avenir ou dans le passé. »

Hoche reste ainsi tête haute sous le choc imprévu, alors qu'une souffrance, lancinante à l'égal d'un remords, s'est éveillée en lui. Il n'est plus *seul* à subir les funestes hasards et la méchanceté des hommes ! Et, amèrement, il se reproche d'avoir entraîné une jeune vie innocente dans son sillage tourmenté.

Le soir même de ce revirement tragique, le général consigne des instructions — qui pourraient être celles de l'heure suprême — et que Debelle sera chargé de transmettre à Adélaïde, s'il y a lieu. Mais la prochaine lettre que recevra la jeune femme ne lui apprendra rien de ces

sombres préoccupations, toute pleine, au contraire de riantes promesses et d'assurances réconfortantes :

« Aix, le 14 Germinal,

« Tu auras su par Bonvallet, ma chère amie, que je venais d'être appelé à Paris. J'en ignore encore les motifs. Quels qu'ils soient, je ne puis y être longtemps, et dans très peu de temps, j'aurai le bonheur de me retrouver dans tes bras.

« ... Je n'ai point encore reçu de tes lettres. Je dois te dire que depuis mon départ, j'ai voyagé tous les jours et souvent toutes les nuits...

« Prends patience, ma bonne amie. Je ne sortirai de Paris que pour t'aller voir. Aie bien soin de ta santé. Reste toujours à côté de ta bonne sœur. Travaille avec elle. Sois bien sage et surtout *aie du courage*. Lorsque j'arriverai, je te récompenserai. »

La grave épître, d'un ton bien différent, adressée le lendemain à Debelle, nous dénote la véritable pensée de Hoche :

« Tu as appris, par ma lettre d'hier à Adélayde, mon cher ami, que j'allais à Paris, mandé par le Comité de Salut public. J'ignore absolument

les motifs de cette espèce d'arrestation. Quels qu'ils soient, n'ayant absolument rien à me reprocher, ma conscience est absolument tranquille.

« Bonvallet t'aura certainement détaillé la manière dont je fus reçu à Nice. Je suis bien dédommagé des désagréments que j'éprouve par les marques d'estime que me donnent tous les jours les personnes qui ont entendu parler de moi.

« Bonvallet t'aura remis une lettre que j'avais écrite à ma femme dans le premier moment. Tu la lui remettras en cas d'événement...

« Jusqu'à ce jour, au sein d'une famille honnête, tu n'as connu que la tranquillité et le bonheur. Fallait-il que je te connaisse pour t'affliger ! Pardonne, pardonne à un homme qui t'aime et qui n'est malheureux que par excès de sensibilité.

« Cache bien à ma femme, à ma chère Adélayde, que l'homme qui voudrait son bonheur aux dépens de sa vie est privé de sa liberté... »

Et ayant ainsi déversé le trop plein de son cœur, Hoche démontre ensuite, d'une façon frappante, qu'il pressent bien les mobiles de la mesure arbitraire dont il est la victime : « Dans les Républiques, le général, trop aimé des

soldats qu'il commande, n'est jamais vu d'un bon œil, tu le sais. Il est certain que la Liberté pourrait souffrir d'un tel homme, s'il était ambitieux. Mais moi, à qui puis-je nuire ? J'ai toujours fait le bien. Qui pourrait me soupçonner ? Je ne vois cependant que ce seul grief contre moi. A mon départ, quelques personnes m'ont témoigné de l'attachement. Eh bien ! que l'on me fasse rentrer dans la classe des citoyens, je serai fort heureux. Mon exemple ne pourra que servir la chose publique. Après avoir sauvé Rome, Cincinnatus alla labourer son champ. Je suis loin de prétendre égaler ce grand homme, mais comme lui j'aime ma Patrie et si ma soumission peut être utile, je ne demande qu'à rentrer dans les rangs d'où le hasard et le travail m'ont fait sortir trop tôt pour ma tranquillité. »

Cette hauteur de caractère, pour peu qu'ils l'eussent comprise, aurait seulement surexcité l'aversion de ceux qui étaient résolus à le perdre. Sa nomination fictive à l'armée d'Italie n'avait été qu'un prétexte pour l'enlever aux troupes qui l'idolâtraient et exercer, loin des hommes fidèles et dévoués qui se fussent insurgés pour le défendre, la plus basse des vengeances : celle qu'exigent l'envie et l'orgueil offensé.

Sa berline entourée d'une humiliante escorte, Hoche refait donc, en sens inverse, la si longue route qu'il vient de parcourir à une vitesse frénétique, pour gagner un poste d'honneur. Tout à loisir, il peut méditer ce que lui apprirent ses lectures : c'est que la Roche Tarpéïenne était proche du Capitole où montaient les triomphateurs....

Mais, plus que ses craintes personnelles, l'aiguillonne au vif le souvenir de la chère petite aimée à qui l'inquiétude doit enlever le repos.

Comment va-t-elle traverser cette mauvaise passe ? Impatient de calmer les alarmes qu'il lui devine et dont il se désole, à l'étape de Mâcon, Lazare commence d'écrire : « Dans dix jours, ma bonne amie, je saurai pourquoi je vais à Paris, et dans dix jours, je t'en informerai. A coup sûr je ne resterai pas longtemps à Paris et bientôt je retournerai à l'armée ou auprès de toi. Auprès de toi, chère épouse, qu'il sera grand mon bonheur ! Pourtant pourrais-je renoncer à servir la Patrie ? Ah ! ma bonne amie, cette privation serait cruelle pour moi. Enfin j'attends tout de la justice des membres du Comité devant lequel je vais me présenter...

« Ma bonne Adélayde, fuis l'oisiveté. Occupetoi sans cesse. Tu m'as promis de t'appliquer à

un nouvel instrument. Tiens-moi parole et ta récompense est sur mes lèvres brûlantes d'amour... »

Mais quelle bonne surprise l'interrompt : Becker vient de lui remettre une lettre d'Adélaïde !... A l'instant, les circonstances hostiles sont oubliées. Le jeune époux se trouve transporté à Thionville, dans le cadre de son bonheur, près de celle qu'il chérit. Et les conseils tendres, les douces réminiscences s'entremêlent dans un caressant babillage.

Rien de ce qui intéresse l'existence journalière d'Adélaïde ne saurait lui rester indifférent. Avec un sens curieux de la vie provinciale, dont il apprécie la saveur, Hoche dicte à sa jeune femme la conduite qu'elle devra observer, dans les difficultés actuelles.

« Vois tes amis et tes parents comme à l'ordinaire. Ta maman doit être ton guide. Quant aux visites, si l'usage est établi, tu ne dois pas le détruire. Ta maman a raison en disant que cela ressemblerait à des hauteurs. Il n'en faut point. Chère Adélayde, on croirait que tu te prévaux d'être l'épouse d'un général, et tu sais que mes principes sont qu'un général est un citoyen tout comme un autre. La seule différence qu'il y ait, c'est qu'il est chargé d'une plus pénible tâche.

« Continue à me conter tout ce qui se passe dans notre petit ménage. En vérité, ta lettre est charmante. Je te demande que, laissant l'esprit de côté, ton âme pure et belle me parle seule.

« As-tu été contente de mon père ? Pas trop peut-être.... Nous nous ressemblons si peu....

« Pourquoi, méchante, envies-tu ta *bonne*[1] dans les baisers que son mari lui donne ? N'auras-tu pas ton tour ? Tu en mérites mille. Tu les auras, chère petite femme.

« Fais tous tes petits arrangements comme tu l'entendras, collier, habits, rien de tout cela ne me regarde. A propos, tu ne me parles point de ce que nous étions convenus pour ta maman. Ne l'oublie point.

« ... Écris-moi à Paris, à l'adresse du citoyen Primer, boulanger, Cour Conqueville, place de la Réunion. Ne sois nullement inquiète de moi. Je crois aller à Paris pour avoir une simple explication. Serais-je ton mari, si j'étais coupable ? Non, le crime ne s'allia jamais à la vertu.

« ... Pitt est plus heureux que moi. Ce vilain chien est sans cesse auprès de toi, tandis que son maître en est fort éloigné....

1. Mme Hoche appela toujours ainsi sa sœur, Mme Debelle.

« ... Embrasse ton Papa, ta Maman et ta Sœur pour ton mari qui t'aimera jusqu'au tombeau. »

Cette dernière phrase ne dut pas être, pour celui qui l'écrit, seulement formule d'emphase amoureuse ; il y révélait inconsciemment l'angoisse maîtrisée.

Hoche, en effet, a beau affecter le calme, proclamer l'équité de ses juges : il a trop expérimenté déjà la perfidie des hommes et l'instabilité de la Fortune pour se leurrer d'illusions, dans ces menaçantes conjonctures. Que trouvera-t-il au but de cette course insensée ?

Le voici à ce terme redoutable et désiré. Aussitôt, il en prévient sa femme :

« Ange de ma vie, épouse chérie et tendre, je suis arrivé dans Paris. Je ne pourrai connaître mon sort que ce soir. Aime bien ton petit mari. Dans ce moment, tu lui es plus chère que jamais. Je t'embrasse de toute mon âme. »

Ce billet est daté du 22 germinal. Pressé d'élucider le mystère et de se justifier, Hoche, sur ses instances, est conduit, ce jour même, au Comité de Salut public.

Dans l'antichambre où on le fait attendre, c'est Saint-Just qu'il aperçoit le premier. Qu'importe ! Sa loyauté réclame la lumière immédiate ! Hoche se dirige donc vers celui-là dont il

n'ignore pas l'antipathie, mais qui est peut-être capable de dominer ses préventions particulières pour demeurer impartial. Il lui dit sa hâte d'obtenir justice.

« Vous aurez bientôt celle que vous méritez ! » répond froidement l'homme haineux, sans s'arrêter.

Hoche, à ce dédain insultant, ne saurait s'abuser davantage : c'est Saint-Just qui lui vaut cette disgrâce. Le tribun lui garda rancune, férocement, pour avoir osé enfreindre ses injonctions, dans la campagne du Rhin et accepté, des représentants Lacoste et Baudot, un commandement en chef, réservé par Saint-Just à Pichegru.

Aussi le général s'étonne-t-il à peine quand son ennemi reparaît, tendant aux gendarmes le libellé suivant :

« Le Comité de Salut public arrête que le général Hoche sera mis en état d'arrestation et conduit dans la maison d'arrêt, dite des Carmes, pour y être détenu jusqu'à nouvel ordre.

« Signé : Collot-d'Herbois, Prieur (de la Côte-d'Or) ; Lindet, Prieur (de la Marne) et Billaud-Varennes ; 22 Germinal an II. »

Un mois exactement s'est écoulé depuis le mariage de Lazare Hoche et d'Adélaïde Dechaux...

IV

CAPTIVITÉ

« Au citoyen Dechaux » — « Conserve-moi ton amitié. Je suis ce que je fus toujours. Je ne te dis pas cependant : *Bientôt*, je serai libre. Pourtant j'espère que l'on sera juste à mon égard. Un homme de mon caractère, s'il a de grands ennemis, doit nécessairement être perdu. Je n'en ai qu'un : on le dit à ce moment même arrêté.

« Que fait ma bonne, ma chère Adélayde ? Qu'elle m'aime bien et toujours. Écris-moi. Fais-moi écrire par ma femme. Console ton épouse, ma sœur, mon frère et Adélayde. Le

juste Ciel m'a protégé jusqu'ici. Je compte beaucoup sur lui. L'idée d'un crime n'entra jamais dans mon cœur....

« Écris à Debelle et dis-lui que je lui ordonne d'être circonspect. Adieu, mon ami, conservez à jamais mon souvenir. Peut-être t'embrasserai-je bientôt... peut-être... »

Ce *peut-être*, indécis et menaçant, suivi de points de suspension, traduit éloquemment les impressions variables qu'apporte chaque jour au prisonnier : lueurs fugitives d'espoir, déconvenues, sombre attente...

L'inertie, la claustration, succédant brusquement à une activité effrénée, durent être pour Hoche une torture d'abord insoutenable. Il vient de vivre une phase extraordinairement agitée d'ambitions glorieuses, de pures et ardentes joies d'amour : cruellement, d'un coup, tout lui est enlevé. Dans la prostration inévitable qui suit cette fièvre, il subira d'abord l'hébétude, l'abattement de l'oiseau des cimes, privé de l'essor. Mais sa fierté le roidit. Il ne se laissera pas aller à un découragement qui réjouirait ses ennemis. Sachant que des yeux malveillants contrôlent les billets qu'il adresse à celui qui l'approvisionne de vivres et de vêtements, le boulanger Primer, il affiche une séré-

nité gouailleuse dans ses brefs communiqués :

« Ma santé est bonne, toujours gai, joyeux et innocent. Rien n'est agréable comme un bon dîner quand on a faim. »

Alors suivent les commandes réitérées de vins, de liqueurs, de régals divers dont se délecteront ses voisins de captivité. Avec une sorte de rage, Hoche prétend vivre l'existence toute matérielle à laquelle sont réduits les prisonniers.

Sous cette forfanterie se cachent bien des anxiétés : il n'en révèle qu'une : « Envoie-moi, avec mon dîner, le portrait de ma femme. »

« Donne-moi des nouvelles de ma femme et de ma famille. Je désire savoir si tout le monde se porte bien. »

Puis cette information à la volée, qui dut être adressée à Primer, le 16 ou 17 mai : « Je te préviens que je viens d'être transféré à la Conciergerie. Apporte-moi à manger ici et va chercher ton lit aux Carmes. Garde-le. »

La Conciergerie ! Prison funèbre où l'on ne venait guère qu'en dernier lieu, pour y mourir, a dit Michelet. Et l'y voici enfermé, lui, « cet homme de vingt-cinq ans, si impétueux sur le Rhin, ce général rapide en qui ses officiers (Desaix, Championnet, Lefebvre et Ney)

voyaient distinctement le génie de la France, l'étoile de la victoire[1] ! »

En franchissant, les mains attachées derrière le dos, cette porte sinistre qui ne se rouvrait guère devant les détenus qu'à l'heure de l'échafaud, Hoche dut présumer le sort qui lui était réservé.

Cependant, la surprise d'une rencontre, dans la geôle lugubre, ravive en lui des souvenirs émouvants et la faculté d'espérer. Il retrouve là un officier de vingt-deux ans, ami de Debelle, admis fréquemment dans le cercle de la famille Dechaux. Avec Thoyras Hoche peut goûter la douce consolation d'entendre parler de sa bien-aimée Adélaïde. Et aussitôt — au prix de quels risques ! — il trouve moyen d'en exprimer sa joie à la jeune femme : « Vertueuse amie, chère épouse, du courage. La fin de nos maux approche. J'ose au moins m'en flatter. Thoyras, avec lequel je suis, m'a appris de quelle manière tu te conduisais. Chacune de ses paroles a pénétré mon âme attendrie sur ton sort. Chère Adélayde, pourquoi m'as-tu connu ? Sois bien prudente. Console ta respectable famille. Aime-la pour toi et pour moi. Recommande à notre frère

1. Michelet, *Histoire du XIX[e] siècle.*

de ne pas se compromettre par son ardeur. Son zèle doit se borner au service de la Patrie. Je le lui ordonne et, quoique dans les fers, il doit respecter ma volonté.

« Songe à ce *mari-là*. Que son image te dédommage des maux que nous souffrons et de ceux de l'absence. Réjouis-toi. Sans doute l'innocence triomphera..... J'avais fait dire que l'on vendît mes chevaux, je le désire encore. Notre peu de fortune ne peut se soutenir que par l'économie. Je suis informé que mes deniers ont été gaspillés par ceux même qui se disent mes amis. J'espère leur en dire un jour mes sentiments.

« Je t'embrasse mille fois et encore. »

Il a supplié Adélaïde de lui donner promptement des nouvelles par l'intermédiaire de Primer. Mais la lettre impatiemment désirée lui apprend un événement si désastreux que Hoche en reste atterré. Dechaux, le bon père, a été arrêté comme suspect, en raison de ses liens de famille avec celui que Saint-Just veut ruiner.

Lazare, qui se plaignait à peine quand il était seul en butte à l'injustice, ne retient plus ses sentiments d'indignation.

« La perversité humaine a-t-elle fait serment de nous poursuivre sans cesse ?... Je suis en

attendant le coup de grâce de mes ennemis. Que ne puis-je, aux dépens de ma vie, acheter la tranquillité de ta famille et la tienne ! Mes malheurs sont à leur comble. O Dieu, que t'ai-je fait ! Ma bonne amie, après ce dernier trait, attends-toi à tout. Pardonne-moi tes malheurs. J'expie bien ma faute. Je devais tout prévoir. J'espère que bientôt mes maux seront terminés. C'est dans le sein de l'Éternel que nous nous reverrons.

« Comment Lacoste a-t-il pu laisser arrêter un homme patriote, juste et honnête ?

« ... Je ne me chagrine pas. Je suis devenu presque insensible aux injustices des hommes. Le malheur m'a rendu stoycien — ou plutôt il m'abrutit. Mon malheureux cerveau, sans se troubler, se creuse... Ménage tes beaux jours, mon amie. Puisse ton père obtenir sa liberté ! Puisses-tu le consoler des chagrins que lui donne un homme qui l'aime de tout son cœur ! Les méchants !

« Adieu, mon amie ! Adieu ! Lorsque la vie cesse d'être un bien, le trépas cesse d'être un mal !

« Je t'embrasse. »

Cette lettre, haletante et désolée, est bientôt suivie d'autres expansions non moins troublées et encore plus tendres. L'époux épris ne peut

détacher sa pensée de l'enfant délicieuse qui porte son nom, si affligée comme femme et comme fille. Que fait-elle ? Que les heures doivent lui paraître lentes et pesantes ? Dans le secret de son âme, ne regrette-t-elle pas l'union qui attire le malheur sur elle et les siens ?

« J'ignore, mon cœur, si nos maux dureront longtemps. Qu'ils sont cuisants ! Qu'ils sont cruels ! Mais, ma bonne amie, ils cesseront un jour. Sans doute Celui qui nous créa ne voulut pas nous faire éternellement souffrir. Dois-tu être malheureuse ! Que de regrets j'aurais si j'en étais plus longtemps l'auteur ! Tu m'as promis d'avoir du courage et de la patience. Au milieu de nos malheurs, ne perds ni l'un ni l'autre. Ils te sont trop nécessaires dans tes souffrances. Que fait notre bon père ? Que fait ta maman ? Mon ami [1] doit vous consoler un peu. Son courage peut augmenter le vôtre. Ses blessures sont un bienfait du Ciel. Je ne peux que l'envisager ainsi.

« Pourquoi me taire le nom de l'auteur de l'arrestation de ton père ? Je n'en puis douter : ce sont mes ennemis qui exercent leur vengeance sur des personnes qui me sont chères.

1. Debelle.

O ma Patrie! Témoigne à ceux de nos concitoyens que tu vois combien leur amitié m'est précieuse! Dis-leur surtout qu'au sein du malheur, mon ardent amour pour ma République ne se dément pas et que si ma mort peut lui être utile, j'en ferai le sacrifice bien volontiers.

« Après mon pays, mon amie, c'est toi. Combien tes sentiments pour moi, qui t'accable d'infortune, te rendent estimable à mes yeux. Ah! mon amie, combien tu m'es chère!

« Je t'engage à mettre ordre à mes affaires le plus promptement possible. J'ignore de quoi je suis accusé. Si l'on voulait visiter mes papiers! Mais ils ne le seront pas! La manière de juger n'est plus la même. Puissent les arbitres de mon sort être convaincus de ma loyauté!... »

Ensuite ces recommandations, bien attendrissantes dans leur puérilité amoureuse, si l'on s'imagine l'endroit presque sépulcral où elles sont tracées :

« Continue à bien t'appliquer. La musique apporte la consolation dans l'âme. Je te prie de ne pas la négliger. J'en serais mortifié et tu ne voudrais pas me donner ce désagrément.

« J'attends un billet de toi. Puisse-t-il

apporter à mon cœur ulcéré quelque soulagement... Adieu, petite amie. Ménage-toi bien. »

Pénétré d'un sentiment si sincère et si profond, Hoche, quoi qu'on ait supposé, ne dut se prêter qu'avec indifférence aux pauvres distractions qui lui étaient offertes pendant la longue et énervante captivité.

Sans doute, l'atmosphère fiévreuse de la prison, la menace permanente du sinistre appel, engendraient chez les détenus un état d'esprit spécial, une sorte de griserie morbide qui les portait à profiter âprement du répit accordé. Imprégnés pour la plupart du scepticisme philosophique, ils recherchaient encore les jouissances qui seules avaient compté pour eux et que demain abolirait. Exilés de la vie, ils jetaient un défi à la mort.

Que de fois a été dépeinte cette Conciergerie où les dernières grâces de la société agonisante s'étalaient encore avec une héroïque persistance! Les femmes, gardant de grands airs sous les atours fanés qu'elles rajustaient de leur mieux avant de paraître à la grille, dont les hommes, parqués dans l'autre partie de la cour, s'approchaient avec empressement...

Belles et galants qui, demain peut-être, sen-

tiront sur la nuque le froid tranchant du couperet de Samson !

Des rires discrets fusent. Des fredons d'opéras ou de romances traversent le bourdonnement des entretiens dont le ton est celui des meilleurs salons de Paris ou de Versailles. On parle légèrement des choses sérieuses, gravement des choses frivoles. Quelques vides se sont produits depuis la veille ? Il est incivil de le remarquer avec trop d'ostentation. On ne citera les noms des absents qu'avec une aimable négligence, qui semble excuser un départ fortuit pour une partie de chasse ou un bal...

Un parfum défaillant de bergamote et de poudre d'iris flotte parmi les relents malodorants de la geôle. Au-dessus de ces misères fardées, le ciel de floréal, de prairial et de messidor projette partout l'amour et la vie. Hoche, avec ses compagnons de captivité, vient près de la grille où l'accueillent des sourires un peu pâlis, mais toujours charmants. Pour oublier l'intolérable présent est-il de meilleure ressource que le délicat agrément d'un badinage spirituel avec des femmes de haute éducation ?

Ainsi, dans le commerce journalier du « bureau d'esprit » improvisé en ce lieu funèbre, Lazare Hoche trouve l'occasion de com-

pléter l'œuvre éducative, commencée par le paternel général Le Veneur. L'escrime fine et déliée d'une conversation alerte l'habitue à se tenir en garde continuelle pour parer l'attaque et donner la riposte. A ce jeu subtil se développent ses dons d'intuition et de déduction. Hoche apprend à réserver sa pensée pour suivre celle d'autrui. Sans y songer, il se prépare à son rôle futur en assouplissant son esprit et en polissant ses manières à l'école supérieure des diplomates : la société féminine.

Cependant, il ne se laisse guère réduire en sujétion. Son jugement reste clairvoyant et son ironie en éveil. Pour tromper l'ennui de la réclusion, Hoche s'exerce parfois à la composition littéraire et dans un essai satirique, il nous donne de la cour des femmes un tableau peu flatté. Après avoir mis en évidence les minauderies et les prétentions de quelques-unes, non sans verve comique, il aboutit à ces conclusions malicieuses :

« A les voir, vous les croiriez parfaitement unies... Point du tout. Les ânes doivent braire et les femmes médire les unes des autres... »

Enfant du peuple, et du peuple de l'Ile-de-France, Hoche possède au suprême degré le sens du ridicule, et sait décocher, d'une main

preste et sûre, des traits acérés. D'un œil lucide et amusé, il observe et note les types de piètre humanité, coudoyés dans sa prison, et qui conservent leurs vices et leurs manies, avec une dérisoire obstination jusqu'à la macabre bascule. Ainsi cet avare qui, allant à l'échafaud, cachait des assignats et des pièces d'argent dans ses souliers, ce notaire qui retenait dans ses mains peureuses les contrats qui lui valaient sa condamnation, tandis qu'on procédait à sa dernière toilette et lui coupait les cheveux ; ce rimailleur, acharné à poursuivre une mauvaise tragédie dont il assommait son voisin de geôle. Hoche s'étant endormi durant l'insipide lecture, le poète le secoue pour lui demander avec exaltation : « Que pensez-vous de ma pièce ? — Je pense, réplique froidement le général, que vous avez été placé ici par le Comité de Salut public pour avancer mon supplice par le supplice de l'ennui ! »

Mais ce ne sont là que récréations éphémères à la terrible atonie, fluorescences de gaîté bientôt étouffées dans l'air morne.

Sous l'étreinte du malheur, Hoche s'assimile des idées plus hautes, des vérités substantielles qui seront les directives de son avenir. Albert Sorel a décrit le travail moral qui s'opère alors

en lui avec une clarté et une éloquence incomparables : « L'injustice qu'il subissait lui ouvrit les yeux... La prison l'adoucit, le purifia. Il était né magnanime, il devint pitoyable. Il pensait droit, vite, très haut, il apprit à planer, à voir en grand et largement. Il ajouta au patriotisme enthousiaste l'ancien honneur français[1]. »

« A l'armée, il avait appris à connaître les ennemis de la France et à les battre ; en prison, il apprit à connaître les Français et à les aimer. Il ne savait de la société française, entrevue du dehors, devinée à travers les romans et les libelles, que les dégradations et les vices. La Conciergerie lui en révéla les plus nobles qualités : la dignité devant la mort, je ne sais quoi d'allègre dans les épreuves, le mépris de la sottise dans les persécutions. »

« La dignité devant la Mort. » Mais la Mort, ici, sous quelle forme hideuse et en quel abject appareil, se présente-t-elle ? Combien le soldat valeureux dut regretter de ne l'avoir pas rencontrée, radieuse, vêtue de pourpre héroïque, dans l'emportement de la bataille, alors qu'il lui faut écouter, le cœur pesant et immobile, « le messager de mort, noir recruteur des

1. Albert Sorel, *Bonaparte et Hoche.*

ombres, escorté d'infâmes soldats, qui remplit de sa voix les longs corridors sombres... »

Pour fortifier son âme, en attendant son tour, Hoche se réfugie dans la lecture de Sénèque où il trouve, dit-il, « le code entier du courage » et des *Essais* de Montaigne dont le livre, par un hasard qui paraît au lecteur un austère avertissement, s'ouvre toujours au chapitre intitulé : « Que c'est philosopher que d'apprendre à mourir ! »

Dans le torride été, les exécutions se précipitent. Les dieux ont plus soif que jamais. Il semble que leurs sanguinaires sacrificateurs, avisés d'une chute prochaine par de mytérieux oracles, se hâtent d'accroître et d'accélérer les hécatombes.

Un matin, Hoche croit l'heure fatale prochaine. Tout l'assure qu'il va paraître devant le tribunal révolutionnaire, pour passer de là à l'échafaud. Et comme suprême jouissance d'une vie qu'il se prépare à quitter, le général s'est fait apporter un bouquet de roses qu'il garde à la main et dont il aspire le frais arome.

Mais l'appel réclame d'autres prisonniers. Combien de fois Lazare a-t-il reçu d'adieux précipités de ceux-là même avec qui il s'entretenait, à l'instant où s'éleva la voix odieuse ?

Cette fois, le choix implacable l'atteint parti-

culièrement. Car celui qui se trouve désigné pour marcher à la mort, c'est ce jeune officier, ami de Debelle, avec lequel Hoche pouvait goûter le contentement mélancolique d'évoquer le cercle de famille et le pur souvenir de l'épouse. Thoyras confie sa montre[1] à son général et lui demande une rose. Ses jeunes compagnons de supplice sollicitent la même faveur. Hoche, profondément attristé, distribue ses fleurs, et tous s'en vont, une rose au coin des lèvres, s'offrir à l'horrible machine, ainsi que les victimes antiques, parées pour l'holocauste.

Dans son dernier message à sa femme, Lazare écrivait encore : « Th... vous dit mille choses aimables. » Mais cette initiale ne vient plus sous sa plume dans la lettre suivante, qui se place vraisemblablement après la scène dramatique et trahit un profond accablement :

« Adélayde,

« Rien encore de nouveau, ma chère Amie. Il semble que je sois oublié ici. L'espérance de te

1. La montre de Thoyras, conservée dans la famille du général Hoche, porte cette inscription, gravée sur le boîtier d'or : « Cette montre a été donnée par Jean-François de Thoyras, né à Montauban, capitaine d'artillerie, attaché au Général Debelle, condamné à mort le 24 messidor an II, à l'âge de 22 ans. Au moment de partir pour monter à l'échafaud, en échange d'un bouquet de roses. »

revoir encore soutient seule mon courage abattu par l'injustice de mes concitoyens. Chère épouse, oui, sans toi, cette vie odieuse eût été terminée avec honneur depuis longtemps. Pourquoi le hasard funeste t'a-t-il fait me connaître ? Tu n'es pas née pour le malheur et pourtant tu l'éprouves d'une manière bien cruelle. Ah ! mon amie, pardonne-le-moi. Je ne pensais pas en être jamais l'auteur. Je croyais au contraire fixer à côté de toi, à côté de l'innocence, les plaisirs, le bonheur enfin. Je croyais qu'après avoir bien servi ma Patrie, je reviendrais à tes côtés obtenir la plus belle récompense ! Idées flatteuses, vous vous êtes évanouies comme un vain songe...

« Enfin l'Être qui préside à tout sera touché de mes souffrances. Il me soutiendra contre les méchants qui prétendent m'accabler. Et je te reverrai, t'aimant plus que jamais.

« Sois mon épouse en tout, ne te laisse point anéantir par la douleur. Tu le dois à mon amour, à tes parents, à la Patrie...

« Combien de fois ne t'ai-je pas vue depuis notre séparation ? Peut-être toutes les nuits. Ton image chérie est sans cesse dans mon cœur. Tu présides à toutes mes pensées et mon amour ne fait qu'augmenter chaque jour.

« Si tu lis l'histoire des républiques anciennes, tu verras la méchanceté des hommes tourmenter tous ceux qui, comme moi, ont bien servi leur Patrie. L'histoire et la postérité vengent leur mémoire et accablent d'un souverain mépris leurs vils détracteurs...

« ...Songe bien que je t'écris en secret, par le moyen d'un bon ami. De la discrétion. »

Et l'incertitude poignante, capable d'user l'énergie la mieux trempée, se perpétue dans une horreur de cauchemar, tandis que le tombereau mortuaire, de plus en plus chargé, continue son va-et-vient.

Plus tard, peu de temps avant sa mort, dans une lettre au ministre de la Guerre, Hoche rappellera avec amertume les souffrances de ce long internement auquel il n'apercevait d'autre issue que le trépas.

« Les cachots des cruels décemvirs m'ont renfermé pendant cinq mois. Pendant cinq mois, j'ai été le témoin de l'assassinat juridique de douze cent soixante-six personnes, immolées à la rage de l'affreux Comité de Salut public.

« Qu'avais-je fait ? Rendu de grands services à ma Patrie ! »

« Qu'ai-je fait ? » Cette énigme qui l'obsède et l'irrite, Hoche essaie encore de la résoudre dans

une pièce justificative qui n'a aucune chance d'être lue, mais dont la rédaction l'aide à secouer l'inertie qui le tue. N'a-t-il pas appris, pour lui rendre l'inactivité plus pénible, les succès des armées républicaines dans les Pays-Bas, sous la conduite de Pichegru et de Jourdan ?

« Pourquoi ai-je été arrêté ? Ma mémoire ne peut m'en fournir d'autres motifs — sauf le bon plaisir du Comité — que mon refus de conférer avec les représentants, quand j'ai cru qu'il était pressant d'agir. Est-ce là de l'insubordination ?

« ...J'ai toujours pensé que le plus terrible, c'est d'avoir à rendre compte à l'Être suprême du sang humain qu'on aurait répandu sans nécessité. Et je dois le dire, cela, mais cela seul, m'a toujours fait trembler. » La page débute par cette date : « Aujourd'hui 9 thermidor, an II, de la République, à quatre heures après-midi... »

Le jour où les despotes devront « rendre compte du sang versé » est arrivé. La Convention, asservie, vient de se cabrer sous le dur éperon qui la presse. Elle a refusé sa sanction à l'orgueilleux Robespierre, mis en accusation, ainsi que ses complices, Saint-Just, Couthon, Henriot, etc...

La rumeur de ces perturbations a pénétré les prisons diverses. Ceux qui y sont enfermés

n'ont-ils pas l'étonnement d'y voir entrer leurs ennemis, presque aussitôt délivrés par les séides de la Commune ? Comment, devant ces fluctuations, les infortunés qui attendent depuis longtemps « le coup de grâce », oseraient-ils se réjouir ? Aucun d'eux, raisonnablement, ne saurait conjecturer le bouleversement inouï qui, vers cinq heures de ce même après-midi, fera monter vingt-deux bourreaux sur l'échafaud, encore trempé du sang de leurs victimes !

Saint-Just, assure une tradition erronée qui cherchait un rapprochement théâtral, en entrant à la Conciergerie, se heurta au général Hoche qui en sortait.

Ce fut seulement le 17 thermidor que Lazare, dans l'ivresse de la liberté reconquise, put expédier ce message où éclate une joie presque enfantine :

« Je suis libre, Adélayde ! rendons grâce au Ciel. Je m'en vais à Thionville à pied, comme il convient à un républicain. »

Quelle effervescence juvénile dans cette boutade ! Comme on sent qu'il s'élancerait volontiers sur la route entraînante, grisé de retrouver l'air pur, le mouvement, l'espace, porté par l'allégresse vers le but : la chère maison, le tendre visage, les bras ouverts !

V

UN JOUR

Mais il ne suffit pas que la sombre porte se soit ouverte pour recouvrer la pleine indépendance ! Hoche, relâché, éprouve, au mauvais accueil des dirigeants, la mesure de sa disgrâce. Sans argent, sans vêtements, la santé ébranlée par les privations — il accuse, un peu plus tard, des troubles de la vue et des douleurs — le vainqueur de Wissembourg mène une vie précaire et humiliée dont il fait une peinture attristante à sa jeune femme :

« Paris, le 27 thermidor.

« Je reçois à l'instant tes lettres, ma bonne amie, et je m'empresse de t'écrire de nouveau.

Nos amis, comme tu le vois, ne sont pas demeurés froids. Cependant mes inquiétudes ne sont pas entièrement dissipées. Un arrêt du Comité de Salut public m'a retenu ici jusqu'à ce jour. Hier enfin, j'ai porté à Carnot les pièces et renseignements qu'il m'avait demandés. Le tout était accompagné d'une lettre dans laquelle je demande formellement à me retirer et au moins l'indemnité des nombreuses pertes que j'ai essuyées. Il n'avait pas le temps de lire. Après quelques amitiés, il m'ordonna verbalement de rester à Paris. Je pense que ma lettre pourra décider le Comité. Mes amis pensent le contraire. On croit assez généralement que je vais être employé à travailler avec le Comité.

« Rester à Paris sans toi m'est impossible. Je dois pourtant obéir plus que jamais, ayant été accusé d'insubordination...

« Je ne veux pas non plus que tu viennes ici ; les moments sont trop orageux. Je me tiens presque caché. Je ne fréquente aucun lieu public et pas du tout les spectacles...

« Attendons en silence. Montre-toi ferme.... Si j'étais employé au Comité, tu viendrais demeurer avec moi.... De la patience ! »

Ces piétinements usent son énergie. Deux jours plus tard, poussé à bout par les rebuts et

les atermoiements, Hoche annonce à son beau-père — libéré lui aussi — sa résolution de sortir à tout prix de cette impasse épineuse.

« Lorsque pour récompense d'importants travaux, l'on souffre autant que j'ai souffert, je pense, mon cher ami, que le seul parti à prendre est de se retirer. Les hommes sont toujours à peu près les mêmes. Les Révolutions ne les changent point....

« J'irai demain retirer mes papiers de chez le prétendu défenseur officieux et je verrai Carnot pour la dernière fois ; j'espère faire lever l'ordre et, sans remise, partir d'ici le cinq ou le six. L'amitié de quelques personnes, qui veulent absolument que je serve, m'a retenu contre mon vœu. J'espère que cette amitié servira désormais à me faire partir.

« La lettre de ma femme n'est pas fort raisonnable. A quoi bon un pareil voyage, pour partir deux jours ensuite ? »

C'est qu'elle n'en peut plus, la petite épouse ! d'attendre si longtemps le retour de l'aimé, surtout quand elle le sait retenu dans ce noir et méchant Paris par des tergiversations aussi pénibles qu'irritantes. Puisqu'il ne peut venir à elle, bravement elle propose d'aller vers lui prendre sa part de soucis et de déboires. Souf-

frir ensemble ne serait plus de la souffrance...

Hoche, dans l'ignorance du sort qu'on lui réserve, hésite à exposer la chère petite aux fatigues du voyage, pour une réunion qui risque d'être brève. D'autres raisons d'ordre positif l'arrêtent.

Non seulement ses espérances d'avenir sont compromises, mais il se voit ruiné, dépouillé. Tout s'est dispersé de ce qu'il dut laisser à l'abandon quand il fut arrêté : effets, armes, chevaux.... En droit de soupçonner ceux en qui il avait placé le plus de confiance, le général s'exaspère dans une juste indignation :

« N'étais-je donc entouré que de voleurs ! »

Aussi n'entrevoit-il qu'obstacles à l'enthousiaste projet de sa femme : « Adélayde n'aperçoit pas la chute effrayante de ma fortune ! dit-il à Dechaux avec abattement. Elle consulte beaucoup plus son cœur que nos intérêts. Mon ami, fais-le-lui apercevoir en lui témoignant pourtant combien je suis sensible à son amour.

« Mon ami, je te promets de ne pas coucher le six à Paris, à moins d'un ordre supérieur. Je te le marquerai en te priant de faire venir ici ma femme et sa maman, si tu le permets. »

Pauvre lueur d'espoir bien faible, bien vacillante, dont s'illumine pourtant le cœur ingénu !

Encore un peu, et les deux qui s'aiment, si cruellement séparés, vont enfin se revoir! Ce serait bien doux de raviver ici les beaux souvenirs, dans le cadre même des premières joies!

Mais *s'il* vient à Thionville, ce serait un signe certain de défaveur. Il ne faut pas le souhaiter.

C'est donc à Paris qu'on le retrouvera. Furtivement, sans oser croire que ces apprêts serviront, on s'occupe de rassembler les choses nécessaires au départ, afin d'être toute prête à s'élancer, quand le signal retentira.

Et voici que la tenace espérance a raison! L'ordre de mise en route arrive, rapide, impérieux :

« Aussitôt la présente reçue, pars de Thionville, et marche jusqu'à Paris. Viens, mon amie, embrasser un époux malheureux.

« Apporte avec toi tous mes effets, excepté ceux que je laissais quand je partis pour Nice. Apporte mon épée, mes pistolets, le fusil dont le chien est cassé. Que Périer me rejoigne! Et si j'ai encore un cheval, qu'il parte pour Paris.

« Tu descendras chez mon cousin, rue Neuve-Eustache, n° 11. Fais diligence. »

Cette dernière recommandation était certainement superflue! Quel branle-bas subit dut agiter la maison entière! Que de soins pour ne

rien négliger, rien omettre de tout ce que réclame ce *mari-là!*

Maman accompagne sa fille, comme il était convenu. Mais comment laisser papa isolé ? Beaucoup d'embrassades et de pleurs. Et voici les deux voyageuses, encombrées d'armes et du chien Pitt, sur la route dont Adélaïde trouve les étapes bien longues.

Une décision du Comité venait enfin de régler la situation indécise du général. Un commandement lui était attribué. Ce soupir d'allégement aussitôt jaillit de sa poitrine longtemps oppressée : « Je vais servir ! » Et repris d'une ardeur nouvelle, non sans un retour attristé vers les épreuves récentes, Hoche décrivait ainsi ses émotions à Debelle :

« Je vais servir, mon cher frère, en qualité de général de division dans une armée des côtes. Je suis charmé de pouvoir encore prouver à mes concitoyens que j'ai un bon bras. Rappelle-toi, mon cher ami, que celui de nous deux qui survivra doit avoir soin de l'épouse de l'autre. Je fais venir un instant ma femme. Elle doit m'apporter ce dont j'ai besoin (je suis *nud*).

« ... J'ignore encore le nom de mon chef... Si c'est Jourdan qui, dans une occasion, m'a bien voulu témoigner son estime, témoigne-lui-en



Seul portrait authentique de Hoche.
Miniature faite par M. de Chateaubourg. Frimaire an V.

ma gratitude. De tels compagnons d'armes sont toujours à admirer. Je pense beaucoup à Lefebvre, mon ami, et à ceux qui, dans mes souffrances, se sont souvenus de moi... »

Mais voici que nébuleuses perplexités, réminiscences obsédantes, ennuis et chagrins se dissipent dans un magique ensoleillement. Elle arrive, la fée blonde et rose, venue de Thionville, au milieu des pistolets et des fusils, et apportant l'habit bleu à boutons d'officier général, et les bottes hussardes, bordées d'or, et les gilets blancs et le gilet rouge rayé, nécessaires à la tenue élégante du grand chef ! Dès que la voiture s'arrête, les bras nerveux du mari enlèvent la petite femme impatiemment attendue, pour un interminable baiser, tandis que Pitt, fou de retrouver son maître adoré, gambade en clamant de joie.

Hoche lui-même a décrit son ravissement dans une lettre au bon père, resté à Thionville :

« J'ai enfin eu le plaisir d'embrasser notre chère Adélayde ! Je l'ai pressée contre mon cœur. Il en a tressailli ! Ah ! mon ami, combien je suis heureux ! Vingt-quatre heures passées avec ma femme m'ont fait oublier tous mes maux ! Je t'ai écrit bien violemment contre tous les pillards qui m'entouraient. Laisse-les à leurs

remords. Ils les puniront de leur lâcheté! Mais l'on ne parviendra jamais à me persuader que Bonvalet ait innocemment gardé ma montre, le portrait de ma femme et mes armes! »

La lettre est datée de Saint-Germain-en-Laye. Sans doute Hoche voulut-il, pour son trop court bonheur, le calme et le recueillement que ne pouvaient lui assurer les rues tumultueuses de Paris. Et aussi désirait-il initier la jeune femme à l'histoire de son enfance dans le lieu même où celle-ci s'était écoulée. C'est en effet à Saint-Germain que la femme de Louis Hoche, Anne Merlière est morte, le 22 février 1773, trois semaines après avoir mis au monde la petite Françoise-Anne qui vécut seulement quelques jours. Lazare, confié par sa mère à la garde qui l'assistait dans ses derniers instants, demeura à Saint-Germain de 1773 à 1782[1]. Il y suivit l'école des *bons Frères*, et fut bientôt choisi comme enfant de chœur par le curé. Ce dernier lui enseigna les rudiments du latin, ayant remarqué dans le jeune garçon « l'envie de bien faire », comme dira naïvement plus tard le brave maître paveur, Christophe Merlière, son oncle maternel,

1. *Enfance et première jeunesse de Hoche*. Couart. Mémoires composés à l'aide des documents conservés dans les Archives départementales de Seine-et-Oise, Versailles. Aubert, 1894.

invité par le Gouvernement, après la mort du héros, à relater les débuts dans la vie de son illustre neveu.

Hoche avait quatorze ans lorsqu'il partit de Saint-Germain pour Versailles, où son père lui obtenait l'emploi de surnuméraire palefrenier aux Écuries de la Reine. Pendant ce stage, deux ans, il prend gîte chez l'oncle Christophe, qui demeure sur la paroisse Notre-Dame, rue de la Geôle, non loin du marché où la tante tient un éventaire de légumes et de fruits.

Lazare, une autre fois, présentera sa femme à ses bons parents. Aujourd'hui le temps manque pour un pèlerinage complet à la source des souvenirs. Ces moments de cœur à cœur paraîtront plus savoureux aux deux époux dans la solitude et la pénombre des allées forestières de Saint-Germain, ou sur la vaste terrasse, baignée des chauds rayons de septembre.

Ces heures de grâce fuient trop vite au gré de Hoche.

« Combien je regrette, confie-t-il dolemment à son beau-père, d'avoir empêché ta femme et ta fille de venir plus tôt, puisqu'il faut que je m'en sépare si vite! Mais le devoir commande!... »

Une décade plus tard, il précise pour Debelle : « Je n'ai pu rester que vingt-deux heures avec

ma femme. Juge de son chagrin lorsqu'elle m'a quitté. A la vérité, je n'étais pas très satisfait. »

Pauvre petite épouse qui, six mois auparavant, coulait une vie innocente et quiète au sein d'une affectueuse famille, que de secousses violentes et extrêmes l'ont ébranlée, en ce court espace ! Émerveillement de se voir choisir par le héros de l'heure, irruption inopinée de l'amour, félicité enviée, puis les pires tribulations... Le mari, le père, privés de leur liberté et journellement en danger d'être envoyés à l'échafaud !

La mauvaise passe franchie, tant de bonheur dans la réunion !... Courte flambée de joie trop vite éteinte... Et de nouveau, il faut retomber dans la grisaille et le froid de la séparation !

Hoche a voulu que la mère et la fille profitassent de leur venue dans la grande ville pour en connaître les agréments, les curiosités, les spectacles. Quant à lui, sans plus de délai, il lui faut s'acheminer au poste qui lui est assigné. Il part pour la Normandie, avec le grade de général en chef de l'armée des côtes de Cherbourg.

Il doit réduire les chouans, étouffer tout mouvement insurrectionnel. La tâche est aride et ingrate. Il s'écriera, en l'exerçant : « Qu'ils sont heureux, ceux qui se battent tous les jours avec des Prussiens ! ».

Mais le sentiment profond des devoirs du soldat régit sa conscience et lui dicte ces nobles paroles, empreintes de grave résignation : « J'ai consacré toute ma vie à la défense de la Patrie. Elle aura tout mon sang s'il est nécessaire à sa conservation. Jamais l'on ne me verra épouser ni les factions, ni les hommes en place. Les uns et les autres passent et la Patrie est toujours là. Les réputations tombent et le peuple est toujours debout. Je le servirai donc parce que je l'aime ! »

Austère abnégation, ferveur de sacrifice, patience héroïque... Ne sont-ce pas là déjà les mâles accents que Vigny nous fera entendre pour commenter les « Grandeurs et les Servitudes militaires » !

VI

AU MILIEU DES CHOUANS

« Cette campagne ne sera pas très glorieuse pour moi ! » déclarait Hoche découragé, au début de sa mission scabreuse.

A l'encontre de ces prévisions, il entamait justement l'œuvre qui allait lui valoir sa célébrité la plus populaire, la plus étendue, avec le noble titre de *Pacificateur* !

Le soulèvement général de la vallée de la Loire, angevine et bretonne, affluant vers Nantes, s'était brisé sous les murs de cette ville. A la grande guerre de Vendée succédait la chouannerie — encore plus redoutable parce

que plus difficile à combattre et à réduire que les mouvements en masse. Sur tous les points du territoire en effervescence, subsistaient des foyers de sédition, soigneusement entretenus et qu'il suffisait d'une étincelle pour embraser : guerre d'embûches, de traquenards, de guet-apens, où l'ennemi se faisait invisible et insaisissable.

« Nous voyons, dans chaque sortie que nous faisons, les sentinelles des brigands, dira Hoche, excédé. Marchons-nous dessus ? Tout disparaît et rentre en terre. Il ne reste aucun vestige. Tout les sert : les femmes, les enfants. On jurerait qu'ils ont des télégraphes... »

Cependant, si profondément humain, averti par son sens d'équité, le général entrevoit aussitôt les maladresses, les erreurs commises, et comment les abus de force, les cruautés ont attisé les haines et entretenu les colères vengeresses.

L'idéalité, vraiment et profondément religieuse qui se révèle en maints endroits de ses lettres, l'aide aussi à comprendre la faute initiale, perpétrée contre la justice, et qui blessa, dans leur foi, ceux qu'il rêve généreusement de rallier sans violence.

Dès son arrivée, on le voit exprimer au

général Varin, placé sous ses ordres, cette opinion d'un libéralisme surprenant, si l'on considère l'époque : « Il est de la morale et de la politique d'accorder la liberté de conscience à tout être pensant. La religion peut tenir lieu à l'homme le moins instruit des affections les plus chères. Elle peut être, elle est souvent pour lui la récompense de ses travaux. Elle est le frein le plus sûr de ses passions... »

Et il choisit la seule méthode qui lui paraît la plus efficace pour amener l'apaisement des insoumis : la persuasion, la vigilance, une rigoureuse impartialité.

Mais la supériorité morale, à ses yeux, constitue une garantie de victoire. Il importe donc de réformer, tout d'abord, les troupes mêmes dont il prend le commandement et qui, trop souvent, se sont montrées indociles, désordonnées et violentes.

Si Hoche les assure de sa sollicitude : « Vous me verrez, dans toutes les circonstances, attentif à prévenir vos besoins, prêt à vous rendre justice », il les engage aussi à donner l'exemple : « L'austère discipline, la probité, toutes les vertus républicaines doivent être mises en vigueur. Joindre à la fermeté la clémence envers les hommes faibles, et bien reconnus pour tels,

et préserver l'habitant de toute espèce de vexations militaires, respecter scrupuleusement la propriété, sont les moyens, suivant nous, à employer pour réussir. »

Ensuite, avec toute la chaleur de son cœur, le nouveau général en chef adjure « les citoyens des campagnes des départements de la Manche, du Calvados, de l'Orne et communes environnantes » de déposer les armes : « Quand verra-t-on luire ce jour fortuné où des Français rebelles n'assassineront plus la Patrie et leurs frères ?... Citoyens, quel est leur but en s'armant contre les troupes de la République ? De vous rendre éternellement malheureux, de perpétuer à l'infini des dissensions intestines et cruelles, de continuer à mériter, par leur infâme conduite, l'or que leur prodigue l'Anglais vaincu partout...

« ... Ah ! si je pouvais parler à ceux qui ne sont qu'égarés, à ceux qu'un faux zèle anime contre nous, à ceux que la crainte des châtiments retient parmi nos ennemis, je leur dirais : « Cessez, Français, de croire que vos frères veulent votre perte, cessez de croire que la Patrie, cette mère commune et bonne veut votre sang. Elle veut, par ses lois bienfaisantes et sages, vous rendre heureux, elle désire que vous soyez libres, tranquilles et égaux...

« N'écoutez plus les suggestions de nos ennemis. Croyez qu'ils sont plus particulièrement les vôtres. Je tiendrai toutes les promesses que je fais ici...

« Vous ne me forcerez pas, j'en suis convaincu, à déployer contre vous un appareil de guerre formidable, que je saurais employer d'une manière efficace contre ceux qui s'obstineraient à préférer le nom de Chouans à celui de Français... »

L'homme de guerre se met effectivement en état de soutenir avec vigueur les démonstrations éloquentes du politique. Hoche prend d'habiles dispositions pour assurer la surveillance du pays avec « sa petite armée de vingt-deux mille hommes qui, dans quelque temps, en vaudra une autre » affirme-t-il, tant il a su vite y ramener l'ordre. Inlassablement, le général rappellera aux chefs leurs devoirs essentiels : « Tu restes responsable de la conduite des hommes qui te sont confiés... Habitue-les à la fatigue, au feu, à la victoire et surtout à respecter l'innocent habitant des campagnes. Que jamais on ne puisse te reprocher un acte arbitraire, une vexation... Sois toujours bon, humain, et prêt à recevoir l'homme égaré qui, abjurant son erreur, voudrait se jeter dans tes bras... »

Avec le faible contingent de l'armée des côtes de Cherbourg, Hoche devait garder six départements des chouans qui cherchaient à y fomenter des troubles, et préserver cent trente lieues de rivage des tentatives de descente des Anglais.

Et peu de semaines après, par suite de la destitution du général Dumas, on lui remettait en mains, impérativement, l'armée de Brest, démembrée, désorganisée, et dont la circonscription, presque entièrement entourée par la mer, embrassait le terrain même de la guerre des chouans — le mystérieux et mouvant Morbihan, dont les camps se dissimulent sous terre parmi des broussailles inextricables.

Hoche se récrie, proteste, veut se démettre, finalement accepte. N'a-t-il pas dit que le repos est pour lui une peine ? Le voici donc chargé d'une besogne immense... Ses troupes, affaiblies de vingt mille unités, il lui faut garder environ 430 lieues de côtes « depuis la rivière de Somme en Picardie jusqu'à la Loire, en remontant le fleuve jusqu'à Angers le moins. »

« Juge, mon ami, ajoute Hoche, pour achever ses explications à son beau-père, si j'ai du temps dont je puisse disposer ! J'avais donné tous ces détails à Adélayde. Mais la paresseuse ne t'en a

rien dit. Imagine-toi que je lui écris tous les deux jours ! »

« Je me délasse en t'écrivant, dira-t-il, d'autre part, à la chère absente... Quelquefois tous les jours et plus ! »

Les tâches multiples qui lui incombent devront en effet se trouver particulièrement pressantes pour que le jeune général ralentisse ce doux commerce épistolaire.

Qu'il ait passé les jours à courir les mauvais chemins, entre les haies où peuvent pointer des canons de fusils, lorsqu'il rentre dans son appartement, au quartier, c'est pour y compulser un abondant courrier, apportant le plus souvent des nouvelles fâcheuses, de Paris ou d'ailleurs. La plume grince, rapide, pour promulguer des ordres, prescrire un châtiment, griffer quelque sarcasme à un imposteur dont on menace les oreilles, établir un rapport destiné au Comité de Salut public, proposer nerveusement une démission à Carnot... L'encombrement déblayé, alors le général en chef veut bien se souvenir qu'il a vingt-six ans et, faisant table rase des préoccupations extérieures, se recueillir dans une suave évocation.

Voici, sous sa main, la dernière missive reçue. Près de l'écritoire, dans un cercle doré,

sourit l'image blonde aux yeux candides... Qu'il serait bon d'être réunis, sans plus craindre de séparation !...

Pitt, le bon chien, amené de Thionville à Paris par la petite Madame et laissé au mari pour que celui-ci se sentît moins isolé dans son rude exil, seul près de Hoche à cette heure avancée, semble percevoir les pensées de son maître. L'humble et fidèle compagnon s'approche et le museau aplati sur les genoux de son grand ami, il sollicite un regard, une caresse.

— Tu l'as deviné, Pipitt ! Oui, c'est à *elle* que nous allons écrire maintenant, tous deux !

Un papier officiel inemployé erre sur la table, décoré de cet en-tête solennel : « Armée des Côtes de Cherbourg. »

« Au quartier-général de Caen, le 19 fructidor, l'an II de la République Française, une et indivisible. »

Hoche attire la feuille et, cédant à une inspiration facétieuse, sous le titre majestueux : *Lazare Hoche, général en chef*, il trace cette suscription inattendue : « A Madame Adélayde Hoche, qui n'est pas même caporal. »

La chère petite n'a pas encore quitté Paris. Elle se divertira en lisant cette plaisante réponse

au récit qu'elle a envoyé à l'époux de ses faits et gestes dans la capitale.

« Madame ma femme, la présente écrite de notre main générale est pour vous féliciter de votre goût qui trouve que des chefs-d'œuvre sont de belles choses. Ne vous fâchez contre personne, s'il vous plaît. Au spectacle, chacun est libre de faire ce qu'il veut, et souvent il m'est arrivé de faire pire que parler : j'y ai sifflé, ne vous en déplaise, car tel était mon bon plaisir.

« Ayez soin de votre santé, de vos plaisirs. Ne vous couchez pas ayant froid aux pieds. Les rhumes sont dangereux à Paris.

« Faites-moi l'honneur, madame, de présenter le baiser d'union à nos familles quelconques et à nos bons amis. Je prie Dieu, sur ce, de vous avoir en sa sainte et digne garde, madame, et suis jusqu'à la fin des siècles

« Votre mari, HOCHE l'aîné. »

Cette épître d'une emphase comique a jailli de verve, dans la satisfaction qui suit un plein jour de travail. Car cette date du 19 fructidor s'inscrit snr de nombreuses et importantes communications. Mais cette gaieté presque gamine recouvre une affection grave et pro-

fonde qui se manifeste en de touchantes minuties.

« Remercie papa de ses lettres. Je les reçois toujours avec un nouveau plaisir. Je ne sais pourquoi tu t'es plainte que je ne t'écrivais pas ? Cette lettre, mon amie, est la *huitième* depuis mon départ...

« Demande à Mme Debelle pourquoi elle ne m'écrit pas. C'est une méchante. Il n'est pas beau d'abandonner ainsi sa famille... Je vous prie bien de ne plus courir la nuit comme vous venez de le faire. Vous êtes une petite coureuse qui m'êtes bien chère. »

Peu de jours après, le général adresse à sa *petite femme* ces effusions et ces conseils : « Témoigne bien, mon amie, à toute la famille, combien je l'aime et lui suis attaché, surtout à ton papa. Je ne trouve pas que l'on soit enfant pour exprimer à ses parents des sentiments bien doux et très naturels. Je désirerais bien que tu me fisses le tableau de ce que tu as fait à Paris. L'écriture doit être une de tes occupations principales. N'oublie jamais, ma jeune amie, que si la lecture conduit au charme de la méditation, l'on n'acquiert de bien exprimer ses pensées que par l'habitude de le faire. Faisons un arrangement si tu veux : je serai autant

de jours sans t'écrire qu'il y aura de fautes dans la lettre que je recevrai. Si tu n'en fais pas, je t'écrirai tous les jours, acceptes-tu ?

« Embrasse très respectueusement la citoyenne Debelle de ma part, et très affectueusement papa et maman Dechaux et ton frère.

« Je commence à me réhabituer à la fatigue. Ma vue ne revient guère. Adieu, petite fille, soyez bien sage et bien raisonnable. Je t'aime de tout mon cœur ».

Rien ne lui reste indifférent des moindres incidents de la vie thionvilloise à laquelle Adélaïde prend part. Il la suit, heure par heure, dans les occupations et les études qu'il lui indique, voyant toujours dans une activité intelligente la plus sûre diversion au chagrin de l'éloignement.

« Je te la recommande ! dit-il au père qui a toute sa confiance. Elle a besoin de tes conseils et des exemples de sa bonne maman. Je désire faire son bonheur. Elle y contribuera beaucoup elle-même en acquérant des talents et en perfectionnant son éducation. Je te prie d'y donner tes soins. Évite surtout qu'aucun roman n'approche d'elle. Ils empoisonnent l'âme et font naître les désirs corrupteurs. L'histoire, la poésie et sa musique lui suffisent ; je me repose

sur toi, mon ami, du soin de cette jeune plante. »

De son côté, Lazare essaie de donner à Adélaïde une idée aussi précise que possible de son existence compliquée et périlleuse.

« Au quartier général de Vire, 2 vendémiaire an III,

« Tudieu! que d'esprit, ma femme! Et où prenez-vous, s'il vous plaît, les jolies choses que vous me dites? Tu as bien raison, mon Amie, j'ai reçu 200 lettres de félicitations et d'offres de service. J'y réponds très exactement et très poliment...

« Du reste, je suis assommé d'affaires, ayant à suivre la plus difficile guerre que la Patrie ait à soutenir. On tue les sentinelles à ma porte.

« J'arrive de bien loin et suis très fatigué. Il fait un temps horrible. Mon pauvre chien a glissé sous la roue de la voiture et a un grand mal à la patte. J'en ai pleuré, parce qu'il y a de ma faute (involontairement). Je l'ai bien pansé.

« ...J'ai tant à faire! Mais les femmes ne voient pas cela. J'écrirai demain ou après à papa. Je vais passer la dixième nuit à répondre aux lettres que j'ai reçues depuis mon départ. »

De brusques dissonances, quelquefois, traversent la pure cantilène amoureuse. Entre Debelle

et son ancien général, des malentendus restent en suspens. Les jeunes épouses s'en affligent, et c'est là un élément de trouble qui maintient la famille en perpétuelle agitation.

Debelle a demandé à servir sous les ordres de son beau-frère, et ne veut pas se rendre aux raisons d'ordre militaire, très sensées, que lui a exposées Hoche pour montrer cette réunion impraticable dans l'état actuel de la guerre. Doué d'une imagination et d'un caractère vifs — d'un génie romanesque — définira justement Hoche, Debelle cherche d'autres mobiles à cette fin de non-recevoir. Il se monte la tête, croit à du mauvais vouloir, à du parti-pris, pense qu'il a perdu l'amitié de son beau-frère, se rend excessivement malheureux et consterne tout le monde autour de lui. Sa femme, la gentille Justine, que Hoche traite avec une si gracieuse camaraderie, s'afflige, pleure, se refuse à correspondre, si bien qu'au milieu de ses innombrables préoccupations, le général des bleus s'inquiète de ce silence persistant :

« Mme Debelle (qui a d'ailleurs beaucoup d'affaires) ne m'a point écrit un seul mot. Je ne sais pourquoi j'aime autant cette méchante femme... ».

« Justine ne m'écrit point... Debelle me fait

tourner la tête ! » répète-t-il en diverses lettres. Mais Adélaïde, aux abois, insistant en faveur de son beau-frère, s'attire cette sévère réplique : « Les femmes ne doivent pas se mêler d'affaires militaires. »

Ces nuages, jetant leur ombre là-bas sur la vie domestique, oppressent la jeune âme innocente et aggravent l'épreuve pesante de la séparation. D'autres causes que les dissentiments survenus entre les deux beaux-frères, plus profondes, plus subtiles, déterminent chez Adélaïde, des tourments indicibles. Pendant son court séjour à Paris près de son époux, elle a pu remarquer avec quelle complaisance les regards des passantes se portaient sur son grand et beau compagnon. Elle sait, d'après elle-même, qu'on ne saurait considérer sans trouble ces yeux fiers et caressants, cette bouche tendre et malicieuse. Dès que le général Hoche est reconnu, des mouvements de curiosité et de sympathie se propagent parmi les groupes féminins. « Et il en sera ainsi partout où il paraîtra », se dit l'infortunée Adélaïde.

Pour achever sa misère, voilà que les dangers épars se concentrent sur un nom. Sa peur a pris forme... et quelle forme dangereuse et séduisante !

Après le départ de son mari, la jeune femme a saisi des allusions plus ou moins voilées aux distractions qu'avait pu présenter la vie morne de la prison, aux relations aristocratiques qui s'y nouaient entre les défenseurs de la République et les belles ci-devant, à l'ombre de la guillotine... et qui se prolongeaient en agréables amitiés... Peut-être la pure et simple petite Lorraine s'est-elle trouvée en présence de la capiteuse et captivante Joséphine de Beauharnais[1], devenue reine des élégances. C'est, selon le style du temps, un serpent caché dans le sein, que la pauvre enfant revient à Thionville. Cette défiance, malencontreusement éveillée, la fera désormais cruellement souffrir, sans qu'elle ose d'abord l'avouer. Hoche discerne bientôt des réticences et de la gêne dans les lettres de sa femme et s'en offense encore plus que des doutes, timidement dévoilés sur ses instances :

« Je ne m'abaisserai point à me justifier...

1. Mme de Beauharnais, si l'on en croit Barras, aurait voulu décider Hoche à l'épouser. Pendant la guerre de Vendée, elle lui avait confié son fils Eugène. Celui-ci, jusqu'au mariage de sa mère avec Napoléon, fit partie de l'État-major de Hoche, qu'il aimait filialement et appelait « père ». Quoi qu'il en soit, Mme Hoche, vers l'âge de quatre-vingts ans, se détermina à brûler la correspondance de son mari et de celle qui fut l'impératrice Joséphine.

Après avoir essuyé tant de chagrins, vouloir recommencer à souffrir est en vérité un suicide. Emploie-toi, mon amie, pour rétablir l'union qui n'aurait jamais dû être rompue. »

Émotif, d'une sensitivité presque féminine, facile à blesser et à irriter, Hoche n'a pu retenir cette verte riposte, mais, dès le lendemain, il se représente avec remords les larmes que feront répandre ces phrases coupantes, et il s'efforce d'en atténuer l'effet.

« Si je ne regardais pas mon épouse comme mon amie, je ne verserais pas dans son cœur les fluctuations du mien. Souvent, Adélayde, tes lettres ont apporté la consolation dans mon âme. Elles m'ont soutenu dans le malheur, et la reconnaissance, jointe à l'amour le plus tendre, me fait un devoir de t'aimer toujours. Suis-je payé de retour ? Oui, sans doute, je possède le cœur de ma femme. Mais a-t-elle bien en moi toute la confiance possible ? Je relis tes lettres, ma jeune amie, prends-y garde ; les deux tiers en sont quelquefois gênés, et l'autre parfait. Pourquoi cette contrainte ? Me craindrais-tu, Adélayde ? Pour m'avoir rendu sombre, les malheurs ne m'ont point changé à ton égard.

« Confie-moi donc tes secrets. Mon épouse aurait-elle des doutes sur mon attachement ?

Serait-elle la première à être injuste envers moi ? L'ai-je mérité ? Ah ! je t'en supplie, tire-moi du doute affreux dans lequel ta retraite m'a plongé. Si je croyais que quelqu'un, pour s'emparer de ton jeune cœur, cherche à y jeter la défiance, tu ne me quitterais plus...

« Consulte ton bon père. Il te dira que l'homme en qui tu dois avoir la plus grande confiance est ton mari. N'est-ce pas, ma bonne Adélayde, que tu m'aimes bien et que tu ne seras plus réservée à mon égard ?

« Je ne suis pas assez injuste pour contrarier le moins du monde tes volontés. Je t'estime et, à ce titre, c'est à toi à régler ta conduite. Je serai toujours satisfait d'apprendre que tu as quelques moments d'agrément. Je t'engage même, mon amie, à te faire une petite société. Tu n'es plus une enfant. Sois-le toujours cependant avec ton mari. Crois bien, une fois pour toutes, que tes lettres, quelque longues qu'elles soient, seront lues jusqu'au bout avec le plus grand intérêt.

« Je ne t'écris pas aussi longuement parce que mes affaires m'en empêchent. Les diables de Chouans me font tourner les sens. Je t'assure qu'il faut bien aimer son pays pour se charger d'une pareille guerre...

« J'écris encore à Debelle. Il faut que la prison m'ait bien abruti ! Tout le monde se plaint de ma froideur, de mon laconisme ou de ma misanthropie. J'ai pourtant toujours le même cœur. Excepté qu'il est un peu méfiant. »

Peu de jours s'écoulent avant qu'il revienne manifester à nouveau son repentir. Bien que le général soit en pleine élucubration d'un plan important, il prend le temps d'écrire à son Adélaïde :

« ...Si tu m'aimes encore, fais en sorte de réparer tous mes torts. Je suis quelquefois un peu fou... Que personne ne m'en veuille. »

Et ce mot admirable s'échappe de son cœur : « *Je mourrais de chagrin d'avoir pu en causer à quelqu'un !* »

Il continue, persuasif : « Lorsque mes lettres sont vives, renvoie-les moi ou brûle-les... Crois bien que mon amour pour toi augmente tous les jours. Je t'assure que tu me verras au moins quinze jours avant l'hiver. Ou pendant cette saison, si j'obtiens un congé, j'irai à Thionville, sans passer par Paris, pour éviter les embarras, la pluie et la boue. »

Excellente politique conjugale que cette promesse, négligemment jetée !

Comment la chère soupçonneuse ne repren-

drait-elle pas confiance, alors que le mari annonce, d'un air détaché, son intention d'éviter Paris — guêpier dangereux où les superbes vainqueurs trouvent trop facilement des Omphales !

Cette pensée de la réunion occupe désormais l'espérance des deux époux : « Je voudrais bien, dit Hoche, souriant à ce conte bleu, je voudrais bien que l'on me permît d'aller passer un congé de six ou sept ans près de toi. Je tâcherais d'obtenir ensuite une prolongation, puis ma réforme ! »

Mais les choses sont loin de suivre pour lui ce cours facile ! Les allées et venues incessantes à travers le pays sourdement travaillé, la froidure et l'humidité du sombre automne, mille obstacles énervants le harassent et l'excèdent au point de lui faire abréger même la causerie consolante : « Un mot à ma petite femme pour lui dire bonsoir et pas davantage ; je suis exténué de fatigue. Je souffre de tous les membres. Et mes yeux se ferment malgré moi. »

Alors, dans un enfantillage amoureux que comprendra toute femme aimante, Adélaïde pleure, en enviant ce bienheureux Pitt qui, blessé, reçoit les soins et les flatteries du maître qu'il ne quitte pas, lui !

Elle laisse percer sa curiosité inquiète des sociétés que peut rencontrer Hoche dans ses déplacements. Quels attraits lui offrent ce Vire d'où proviennent les dernières lettres ? Et cette question vaut à l'indiscrète petite femme cette amusante peinture :

« Prends la carte et le compas et en comparant les dates de mes lettres, tu sauras, mon amie, par le chemin que je fais, si je puis voir de la société ! Vire est une assez vilaine ville de Normandie. Excepté le maire du lieu, je n'ai encore parlé à aucun habitant. Je connais parfaitement les emplacements de camp qui l'environnent et les moyens de la défendre et, pour le reste, je suis ignorant. Mon lit, duquel je t'écris. est passable et assez large pour moi... Ma société, c'est Auguste (Mermet), Marie Hoche (un cousin qui l'a rejoint à l'armée), mes livres et registres et, deux fois par jour, le cuisinier ! Voilà des comptes, j'espère ! Ce sont ceux qu'un honnête citoyen doit à sa citoyenne ! »

Et gravement, il ajoute : « Pipitte t'assure de son dévouement ! Sa maladie de pied l'a changé. Il est un peu pâle. Il croit pourtant que la migraine va le quitter. » En un autre endroit, il répondra à des taquineries du même ordre : « Tu te moques de moi parce que je te dis que

l'on ne courra plus après moi. Il faudrait être folle. Sais-tu bien que mes douleurs continuent et qu'ensuite, pour lire la nuit, mes yeux fatiguent au point que j'aurai bientôt besoin de lunettes. Tu as un vieux mari, et personne ne te l'enviera. Trop heureux que tu veuilles encore le prendre pour toi. »

Mais Hoche, s'il raille doucement la jeune femme, n'est-il pas lui-même obsédé par la crainte sourde que l'ennui, pernicieux conseiller, n'atteigne la bien-aimée et ne dissolve son courage ? Que de soins ingénieux n'emploie-t-il pas pour la distraire, l'entourer, fournir un aliment à sa jeune intelligence ? Il ne tarit pas en graves conseils : nécessité d'étudier journellement la musique, de compléter aussi ce qu'on appellerait aujourd'hui sa *culture*.

Un de ses amis allant à Paris, le général le charge d'expédier à Thionville les œuvres de Voltaire, — édition de Palissat. Et ceci nous permet de connaître les idées de Hoche sur l'éducation des femmes : « Cet ouvrage est très bon, ma chère Adélayde. Il t'instruira, et surtout dans la théorie de la langue. Je t'invite à apprendre quelques belles pièces de vers. Tu en trouveras d'admirables dans Zaïre, Mahomet, Alzire surtout. Ne crois pas que je désire que tu

deviennes actrice. Non. Mais ta prononciation, ton goût s'épureront, ton esprit s'ornera et tu seras ma femme chérie.

« En t'envoyant ces livres, mon Amie, ne crois pas que mon intention soit jamais que tu deviennes un bel esprit. Tout ce qui vise à la pédanterie est détestable. Je préfère une bonne ménagère à une femme savante proprement dite. Je désire que tu connaisses les affaires de la maison, que tu saches comment se cuit la soupe et que tu puisses ensuite te délasser des soins du ménage (quand tu en auras un) par la lecture d'un bon livre. »

L'ancien habitué de la Comédie-Française a pris pour siennes, on le voit, les opinions du Clitandre des *Femmes savantes*.

Il exige d'Adélaïde « le détail de sa journée ». Est-elle un peu souffrante, il ne vit plus.

« Ma chère Adélayde, mon Amie, n'oublie pas, dans ta maladie, que ton ami t'aime de toute son âme, qu'à chaque moment du jour, il pense à toi, qu'il a besoin de ta santé pour exister ! Guéris-toi bien vite, je t'en conjure. Ne m'écris que lors de ton rétablissement et marque-moi les causes de ta maladie. T'aurait-on chagrinée ? Dis-le-moi. Peut-être tu travailles trop ? Ne fais plus rien, non, rien ! Tu ne sors pas de

la maison. Lorsque ta santé sera bonne, dissipe-toi. Songe bien que ma vie est liée à ton bonheur, à ton existence. Aime-moi et prends de la santé. »

L'homme essentiellement affectif, qui sait si bien goûter et exprimer le charme des simples intimités, est pourtant le même qui, dressé de toute son autorité de grand chef, alors qu'il envoie ces billets délicieux, prescrit, en un style bien différent, de sévères admonitions ou de fermes conseils :

« L'officier supérieur ne devant jamais se permettre d'insulter les subordonnés, eussent-ils de grands torts, devant d'ailleurs considérer que tous les Français sont égaux en droits, quels que soient les grades qu'ils occupent dans les armées, le général en chef ordonne que l'adjudant-général N... se rendra en prison à Cherbourg et y sera détenu dix jours, pour avoir tenu des propos outrageants aux officiers de la vingt-huitième demi-brigade. Il lui est recommandé de ne jamais récidiver sous aucun prétexte. »

« De la vigueur... de la vigueur... de la vigueur... dira-t-il à un autre. Parler de repos est désirer la mort de la République... » Et au capitaine commandant le camp de Puilley, il recom-

mande : « N'oublie jamais, citoyen, que ce sont des Français que tu vas arrêter, et que tu ne dois les traiter en ennemis que lorsqu'ils t'y contraignent par la rébellion. J'attends que tu mettras dans cette expédition toute la décence et l'humanité qui caractérisent les républicains... »

Dans ce même temps, vers la mi-brumaire an III, sa nomination au commandement des deux armées est confirmée. Hoche, devant les immenses responsabilités qui vont peser sur lui, s'effraie : « Je vais donc partir pour Rennes ! écrit-il au représentant Bollet. La belle perspective ! Je cours risque d'y perdre ma réputation et d'être persécuté. En vérité, il faut être dévoué au salut de la patrie pour braver de pareils accidents. Ils sont pour moi pis que la mort. Mon obscurité, mon heureuse obscurité, est tout ce que je demande. »

L'heureuse obscurité, qui lui réserverait la félicité calme d'un loyal et sûr amour, le loisir de savourer la jeunesse et la vie qu'il brûle hâtivement dans les fièvres des durs labeurs ! Ce mirage enchanté doit souvent, en effet, offrir sa tentation à Hoche, au cours de la tâche ardue, épuisante, où il dépense autant de patience, de sagacité, d'adresse persévérante qu'il montra de fougueuse intrépidité dans ses premiers com-

bats. Maintenant, au lieu de l'action, c'est la guerre d'usure, exigeant des qualités de temporisateur plutôt que de conquérant.

Et ce sera miracle de l'y voir se révéler supérieur, et retenir l'ardeur de son âge et de sa nature qui se manifestera seulement contre les coupables de tous les partis. L'ordre, l'ordre rigoureux, la soumission à la Loi dont le chef entend donner l'exemple, sont les objectifs qu'il se propose et sa conception sage et élevée du strict devoir militaire.

« En acceptant nos grades, citoyens, déclare-t-il aux officiers généraux de l'armée de Brest, nous avons contracté de grandes obligations envers la Patrie. Vous sentez bien comme moi que pour la bien servir, il ne suffit pas de détruire ou de désabuser et ramener à l'obéissance des lois ses enfants rebelles, mais qu'il faut encore discipliner les troupes qui la servent, les faire chérir des habitants effrayés des campagnes par la pratique des vertus républicaines et les faire respecter par l'austérité des principes. J'ai donc lieu d'espérer que l'exemple des chefs influant sur les soldats, l'on n'entendra jamais dire qu'un individu de cette armée s'est porté au plus léger excès envers un de ses concitoyens. »

Et après ce sévère avertissement aux officiers, le général, dans un rapport sur l'état du pays et de l'armée, donnera une nouvelle preuve de sa clairvoyante intégrité.

« S'il est une armée dans laquelle on puisse apercevoir les suites désorganisatrices du choc des Révolutions qui a bouleversé nos institutions militaires, c'est certainement celle des Côtes de Brest. Partout, et même au milieu du quartier-général, l'on aperçoit le désordre, l'indiscipline et le gaspillage, fléaux destructeurs de l'harmonie qui doit exister dans une armée bien organisée. Depuis longtemps, le peuple de ces contrées gémit sous le joug militaire. Assez longtemps, ceux qui s'intitulaient les défenseurs de la Patrie par excellence, ont exercé sur leurs malheureux concitoyens, tous les genres de vexations... »

Laissant deviner d'où proviennent les principales fautes, il ajoute, paternel :

« L'esprit du soldat est généralement bon. Il aime à bien servir, mais il veut être commandé et encouragé... Qui ne sait qu'il est tel grenadier doué d'un plus grand sens que son général ?... »

Puis, au passage, Hoche ne peut se retenir de stigmatiser certains abus qui n'ont jamais cessé

d'être : « Les administrateurs des charrois, vivres, etc... mènent le plus beau train du monde : la République est là, disent-ils. C'est dans ce cloaque où il faut raviver l'amour des devoirs, j'oserai dire la probité et l'obéissance... Voyez nos bureaux, ils sont remplis de jeunes hommes de réquisition, bien poudrés et parfumés. Demandez-leur ce qu'ils font là, ils vous riront au nez. Eh! vils sybarites, insolents esclaves de vos vices, ne vous forcera-t-on pas un jour à vous charger d'un mousquet et à céder votre place à l'honnête père de famille ? »

« Je vous déclare, conclut-il, que, pour faire cesser les brigandages qui infestent ces contrées, ce n'est nullement la quantité de troupes qui est nécessaire, mais bien leur qualité et l'emploi qu'on en pourra faire. »

Hoche s'est exprimé tout entier dans ce rapport remarquable avec sa netteté de vision, son idéal généreux, son horreur de la veulerie et de l'intrigue, sa connaissance profonde de l'âme du soldat.

Les simples peuvent attendre de lui justice et pitié. En marche continuelle par le pays ruiné, le général a vu, des bords de la Mayenne aux rives de la Loire, du golfe morbihannais à la Manche, les landes et les bois incendiés, les

villages abandonnés, les fermes saccagées, les chaumes écroulés sur des pans de murs noircis, les chapelles et les calvaires profanés et renversés, les habitants frappés d'épouvante s'enfuyant dans les broussailles, à la vue des bleus. Indigné des violences commises, pénétré de compassion pour les malheureux paysans « victimes des deux partis » Hoche ne se lasse pas de répéter aux populations terrorisées son désir de conciliation, sa volonté de leur valoir des jours meilleurs.

Ses efforts ne restent pas infructueux. Sa mansuétude, son aménité, adoucissent les violents, encouragent les timides. Les chefs des insoumis vont s'en inquiéter, stupéfaits de sentir une influence contrebalancer leur autorité.

« Je recommande aux soldats la plus grande fermeté, la vigilance dans le service, l'humanité envers les habitants des campagnes. Une armée indisciplinée est le plus grand fléau du pays qu'elle occupe et qu'elle doit défendre. »

Mais que de vigilance il lui faut déployer pour assurer la stricte observance de ses prescriptions !

« Mon Amie, écrit-il, ce 29 brumaire où il dicte cet ordre si énergique aux troupes, je

suis bien affairé dans ce pays ! Chargé de douze départements et de deux armées, tu peux juger de mes occupations.

« Il est très bon que tu te délasses avec la géographie. Elle t'amusera infiniment. Tu peux me voir voyager. Je vais partir incessamment pour faire le tour de ma nouvelle armée. Je passerai par Vitré, Laval, Mayenne, Sillé, Sablé, Lion d'Angers, Angers, Ancenis, Nantes, Vannes, Lorient, Quimper, Brest, Saint-Pol-de Léon, Saint-Brieuc, Saint-Malo et Rennes, d'où je crois partir pour Paris, Châlons, Metz et... si je puis, à ce que je crois, en obtenir la permission. »

Cet espoir d'aller prochainement à Thionville, dont il berce fatigue et ennuis, Hoche en renouvelle l'assurance presque à chaque courrier :

« J'irai assurément cet hiver à Thionville. Encore que ma santé se rétablisse chaque jour, j'ai besoin d'un peu de repos que je dois aller chercher dans le sein d'une famille que j'aime. »

Et gravement, il ébauche un tableau ravissant des joies escomptées : « Tu sauras, sans doute, pour cet hiver, quelques pièces de vers. Que de jolies chansons tu nous chanteras ! Sans doute, tout le monde viendra nous voir lorsque je serai arrivé. Préviens les curieux que je ne

me donne pas pour un rare animal, et que je ne verrai que mon Amie ! »

Mari prévenant, Hoche s'enquiert des commissions qu'il devra remplir en passant par la capitale :

« Marque-moi tout ce qu'il faudra que je t'apporte de Paris, poudre, etc, etc ; etc, et beaucoup d'etc. qui conviennent à la toilette et à la parure des femmes... »

En attendant ces heures souriantes, le chef attentif et zélé subit des jours pénibles dans « le froid pays, entouré par la mer », qu'il ne cesse de parcourir de part en part, si transi qu'il lui faut courir pour se réchauffer. Malgré l'hiver inclément, pas un chemin creux de Bretagne, d'Anjou et du Maine où le sabot de son cheval ne pose une empreinte sur la boue glacée, pas une petite ville qui ne le voie passer, dans ses rues à pignons, en tête des soldats bleus humanisés, soumis par l'amour encore plus que par la crainte.

Du nord au sud, de l'est à l'ouest, que d'ennemis guettent son approche et le frôlent peut-être !.. Ce jeune marchand d'œufs sur le marché, ne serait-il point Boishardy, le téméraire partisan, expert aux déguisements ? Ce paysan, rencontré par les landes sauvages

d'Elven, quelque lieutenant de l'intraitable Guillemot, le meunier surnommé Roi de Bignan[1], ou un agent du Gros Georges, le redoutable Cadoudal ?

1. *Le Royaume de Bignan* par J. Le Falher, Champion, éditeur.

VII

PÉNÉLOPE ATTENDAIT LE RETOUR D'ULYSSE

...Mais une amoureuse de dix-sept ans qui, depuis son romanesque mariage, a compté seulement huit jours de bonheur, ne réalise pas suffisamment, dans sa languissante attente, l'agitation effrénée où se débat le mari, surchargé de devoirs accablants. Il promet bien de venir. Et vainement on épie la route de Paris... Il n'en arrive que des courriers, apportant de nouvelles promesses... Alors, on se désole, on pleure, on réclame... au risque de s'attirer une semonce : « Mon amie est bien la plus impatiente petite personne que je connaisse ! Elle croit que je suis

le maître de quitter mon poste comme elle va au jardin ! »

Les plaintes néanmoins se répètent, de plus en plus amères, laissant transparaître les arrière-pensées fâcheuses qui empoisonnent l'absence et soulèvent, à la fin, l'indignation de celui auquel elles sont adressées.

Laval, le 13 nivôse an III.

« Je reçois la vilaine lettre que vous m'avez écrite, le quatre de ce mois, pour m'accabler de reproches et me prouver que vous êtes oisive (voilà, parbleu ! un très joli labeur pour une pauvre petite femme qui ne souffre que de mon absence). Ma chère Adélayde, il semblerait que je suis tranquille à ne rien faire ! Songez que l'homme que vous avez l'air de soupçonner est nuit et jour en marche, qu'il n'a souvent pas le temps de manger et, qu'excédé de fatigues, il va demander un congé pour se reposer. Ah ! si vous étiez jalouse, je vous plaindrais bien ! mais de qui le seriez-vous ? J'exige que vous ayez à vous expliquer plus clairement. Une seconde lecture de votre lettre me force de vous demander cette explication. Vos doutes m'offensent. Que signifient ces mots cruels : « Puisses-tu m'aimer comme je t'aime ! »

« J'aime mon épouse, je l'aimerai toujours. Elle m'est infiniment chère. Mais ses reproches me touchent tellement que je ne sais que penser de cette manière d'écrire.

« Vous m'aimez. Je n'en doute pas. Mais veuillez m'estimer assez pour croire en ma foi.

« Finissons. J'ai trop d'humeur aujourd'hui. Je vous gronderais bien fortement si j'en avais le temps et la force. Vous êtes heureuse. A-t-on jamais vu une femme se plaindre de ce que son mari la gratifie d'*Amie* ? Ignorez-vous, ma femme, que beaucoup de maris n'en peuvent dire autant ? »

Et il achève par cette pensée délicate : « L'expérience vous prouvera que le titre d'Amie est le plus précieux à conserver. »

Ainsi, dès que sa sensibilité est troublée, s'échappent en réflexes, tout naturellement, des paroles gracieuses ou émouvantes, dignes d'une anthologie pour amoureux !

Nous en trouverons d'adorables dans la lettre qui suit le message envoyé de Laval.

Depuis que celui-ci est lancé, le regret tourmente l'époux. Son inquiétude suit le pli en chemin, prévoit le foudroyant effet de la lecture. En dépit de la tendresse forte et vraie qui en inspire chaque ligne, nul doute qu'on ne s'attache

surtout aux remontrances : « De quel ton il me parle, justes cieux ! » Et il s'ensuivra une recrudescence de gémissements, de pleurs et de chimères, qui nous rendront horriblement malheureuse !

Hoche ne se rappelle plus très nettement les termes de la réplique, écrite dans le feu du mécontentement. Mais il est trop certain de s'être montré grondeur et cassant. N'a-t-il pas avoué que « son cœur est vif comme du salpêtre ? » Alors, pour donner par un acte la preuve évidente de son repentir, quand, trois jours plus tard, il retourne à Rennes, son premier soin sera de déléguer le fidèle Auguste Mermet à Paris, chargé d'une demande formelle de congé au Comité de Salut public. Puis, ce devoir rempli, la conscience allégée, le général, dont la voix fait trembler les hommes, vient, humble et doux, solliciter son pardon :

Rennes, le 16 Nivôse.

« Oh ! sans doute, je vais recevoir une bonne réponse à ma dernière de Laval. Et je la mérite. Pourquoi traiter son Amante chérie, son épouse fidèle avec tant de dureté ? *Donner des chagrins à ce qu'on aime, n'est-ce pas être son propre ennemi ?*

« Humilie-toi, superbe! dit l'aimable compagne de Figaro. Et le bon époux de se jeter aux pieds de sa moitié. Ma belle Suzon ou Adélayde, pourquoi vous êtes-vous attiré mon épître sanglante par mille reproches amers et par des doutes offensants ? N'y pensons plus, ma ménagère. Et comme dit Arlequin, racommodons-nous tout de suite. Nous nous expliquerons après.... Il n'est plus temps de s'en dédire. Auguste est parti pour Paris avec la demande de congé. Je pense que quelques personnes l'appuieront. Donc, je l'obtiendrai.

« ... Tu m'aimes bien sans doute, malgré mes vivacités. *J'expie ma faute par le chagrin de l'avoir commise.*

« D'autres, en beaux termes de roman, te feraient de grandes phrases pour te prouver que, semblable à la Divinité, tu dois me traiter avec clémence. Ton mari t'embrasse tout bonnement et croit que tu ne lui en veux plus. »

Avant qu'une semaine se soit écoulée, le bel échafaudage de projets se trouve renversé. Et la chaîne dont Hoche comptait s'échapper se resserre plus étroite.

« Prie Dieu, écrivait-il vers ce temps, à son beau-frère Debelle dont il enviait l'activité dans cette armée du Rhin toujours regrettée, prie

Dieu que, pour une pénitence quelconque, l'on ne t'impose pas de commander l'armée des côtes de Brest.... Merlin (de Thionville), s'il le veut, peut me tirer d'ici. Je ne veux absolument pas y rester. »

Mais en peu de jours, des événements considérables modifient si bien la face des choses que le général ose déclarer à sa femme qu'il ne saurait maintenant se décider à profiter du congé, peut-être obtenu à ce moment.

« Nous traitons de *Paix*! Cette affaire doit finir incessamment d'une manière quelconque. Après quoi, pour parler ton langage, je m'envole. »

Dès le 23 nivôse, en effet, Hoche adresse au Comité de Salut public, un de ces lumineux rapports, où se montrent non seulement son talent de narrateur, mais sa pénétration, sa largeur de vues, sa solidité de jugement. Le général Humbert, chargé de se mettre en relation avec les chefs du mouvement insurrectionnel, amène à son supérieur le major général catholique Cormatin, afin qu'ils avisent ensemble aux moyens de faire cesser les troubles.

Cette conversation célèbre ne dure pas moins de cinq heures.

Cormatin affirme, les larmes aux yeux, sa

sincérité et celle des chefs de l'armée royale dont il a reçu pleins pouvoirs pour traiter avec les généraux républicains. De concert avec ceux-ci, ils entendent travailler dorénavant au maintien de l'ordre, du respect des personnes et des propriétés. Charette va être pressenti. Si le chef intrépide et tenace de la chouannerie de Vendée ne consent pas à désarmer, son action restera désormais isolée. Et personne des siens ne le soutenant plus, il sera fatalement écrasé par les forces de Canclaux et de Hoche réunies.

Hoche laisse parler Cormatin avec le soupçon que ce négociateur verbeux, prodigue en belles assurances, entraîné par sa faconde, dépasse le mandat à lui confié. Le général en chef, au surplus, doit en reférer au gouvernement avant d'émettre un avis personnel. En un seul point, néanmoins, il promet effectivement son appui, lorsque Cormatin demande la liberté des cultes, le retour sans conditions des prêtres aimés du peuple, la réouverture des églises.

Hoche, qui n'a cessé de préconiser lui-même ces mesures libérales, seules capables d'assurer une paix durable, en répète le conseil au Comité : « Je pense que cet objet, conforme à nos principes, ne fera pas de pierre d'achoppement. »

Et peu de semaines après, cédant à ces sugges-

tions, la Convention autorise le libre exercice du culte.

Cet hiver 1794-1795, les armées républicaines triomphent de toutes parts. C'est l'apogée stupéfiante d'une épopée remplie d'exploits déconcertants. La cavalerie française prend d'assaut la flotte hollandaise au milieu des glaces ; Jourdan bat les Autrichiens ; Kléber entre dans Maestricht ; Pichegru dans Amsterdam. Hoche, éloigné de ces brillantes passes d'armes, envie les privilégiés qui peuvent voler de victoire en victoire, tandis que lui-même, rivé à une besogne maussade, se morfond et s'énerve, piétinant au milieu de difficultés toujours renaissantes.

« Ah ! écrit-il tristement à un ancien frère d'armes qui vient de se distinguer sur le Rhin, la guerre que nous faisons ici ne ressemble en rien à celle que tu viens de faire. Il est possible que, de six mois, tu ne voies pas un ennemi ; il est possible qu'à la première sortie que tu feras, tes ordonnances soient fusillés à tes côtés, sans que tu saches d'où part le coup. »

Et que de fois les troupes, dont il s'efforce de relever la moralité, enflammeront sa colère ! Que d'ordres du jour fulminants ! « Le lieutenant... a lâchement abandonné un convoi qu'il

escortait. Sa fuite a occasionné la mort de cinq malheureux charretiers. L'officier passera à la commission militaire... Le général en chef Lazare Hoche prévient les officiers du 8e bataillon que si, à commencer de la publication du présent, ils ne mènent pas une vie plus régulière, il les fera destituer et chasser de l'armée. »

S'étonnera-t-on qu'emporté dans une activité sans bornes, l'esprit tendu aux plus graves considérations, un homme perde patience en se voyant de plus assaillir par d'impossibles exigences et d'importunes réclamations ?

Rennes, 25 Nivôse.

« Jamais on n'a porté de plaintes aussi amères que celles que vous m'adressez, citoyenne ! Ne suis-je pas esclave de mon devoir ? Suis-je le maître de disposer de moi ? Exigez-vous que je quitte mon poste comme un lâche pour aller à Thionville ?

« J'irai lorsque la Patrie n'aura plus besoin de moi. Il est cruel d'être excédé d'affaires et persécuté par une femme... »

L'épithète, *méchante*, termine tendrement ce billet furibond.

Et quelques jours après, le bon père d'Adélaïde reçoit mission de faire entendre raison à la jeune

femme : « Le Comité, en me témoignant son estime, a déclaré à ceux qui sollicitaient mon congé qu'on ne pouvait me l'accorder sans compromettre la chose publique, que je ne pouvais être remplacé à mon poste. *Ou nous sommes à la veille d'une paix durable ou d'une guerre sans fin*[1]. Je te conjure, au nom de l'amitié que tu me portes, d'annoncer cette nouvelle à Adélayde avec bien du ménagement. Je n'ose le faire. »

Mais la déception tout aussitôt s'éclaire d'espérance.

« Je te prie de me dire si je pourrais faire venir ma femme lorsque le temps sera moins rude et qui pourrait l'accompagner ? Elle ne restera avec moi qu'autant de temps que tu le voudras. Mais que je la voie ! »

1. Souligné dans le texte.

VIII

MAIS ULYSSE NE POUVANT FAIRE VOILE VERS ITHAQUE...

« Mais que je la voie ! » Ces cinq mots, presque pathétiques dans leur simplicité, condensent, à cette heure, les aspirations les plus profondes de Lazare Hoche. Le grand soldat, appliqué à des devoirs rebutants, étouffe dans l'atmosphère où il se meut, chargée de haines, de colères et de jalousies. Il n'en peut plus de subir ce destin barbare qui le tient distant de la chère créature, élue par son amour. Son cœur de chair, son cœur si jeune, a besoin de se dilater en pleine confiance.

« Rennes 19 pluviose.

« Que fait donc ma petite amie ? Depuis sept jours, je n'ai reçu aucune de ses lettres, de ses lettres charmantes où respirent l'amour le plus vif et les sentiments les plus tendres. Sans doute, chère Adélayde, qu'attachée à l'étude, occupée des soins du ménage, ou plutôt chagrinée de voir ton espérance détruite, tu ne peux me dire un bonjour. O ma tendre amie, à force de constance, nous fatiguerons l'adversité et nous jouirons du bonheur !

« Par ton cœur, tu dois juger du mien. Il est tout de flamme et j'éprouve bien vivement que les obstacles accroissent l'amour. Non, je ne t'ai jamais aimée avec tant d'ardeur ! O ma chère femme, aime-moi toujours. Ton amour fait ma félicité et la perte de ton cœur serait le terme de ma vie. Dis-moi donc si vous sortez et à quoi tu t'occupes ? Que ne puis-je entendre ta jolie voix m'exprimer ta tendresse !

« Tu sais que tu dois me donner des leçons de musique. Comme j'apprendrais sous un pareil maître ! Compte d'avance sur la docilité de ton écolier. Enfin, si je suis destiné à rester ici, je suis bien déterminé à t'y faire venir. Voici mon projet : Privat t'accompagnera. Engage ta

maman à venir ici ou du moins à te faire suivre par une femme de confiance. Donne-moi tes idées sur cet arrangement. Je suis persuadé qu'il réussira. Adieu, chère Adélayde ! Aime-moi comme je le désire.

L. Hoche,

« Ton mari. »

A l'ombre du beffroi de Thionville, que de joie provoque ce dernier paragraphe ! Il semble qu'une fusée ait rayé le ciel d'un trait lumineux pour le signal d'une fête. Naturellement, le beau projet est adopté d'emblée, quoi qu'il puisse paraître téméraire et aventureux aux pauvres gens de vulgaire bon sens, privés des lumières surnaturelles de l'amour ! Il s'agit en effet, simplement, de traverser la France, de l'est à l'ouest, au galop des chevaux de poste, par une saison quinteuse, bravant sur tout le parcours, sous le cinglement des froides giboulées, fondrières, montées escarpées, descentes à pic, rapides tournants, hasards de la route effondrée et des médiocres gîtes, et — plus proche du but, en terre normande ou bretonne — embuscades et rencontres dangereuses...

« Puisque tu as du courage, nous le mettrons à l'épreuve ! a dit Hoche, ravi du succès de sa

proposition, mais inquiet des risques à courir. Quelle femme voudra entreprendre un pareil voyage avec toi ? Je n'ose penser à ta maman — mais Bonne ? »

Là-dessus, il annonce qu'il va écrire à « ce mauvais sujet de Justine » et remarque, attendri : « J'oubliais de vous dire qu'assez imprudemment vous avez oublié une larme sur votre lettre... Ma femme pleurer ! » Mais cette fois, c'est d'un cœur débordant d'espérance que cette larme a jailli !

La joie délirante de la petite épouse a gagné son entourage. On ne la laissera pas seule, non, tenter la folle équipée ! Mme Debelle, qui se désola tant de ne pas venir à Paris, Mme Dechaux — qui n'est pas fâchée sans doute de voir du pays, — amazones intrépides prêtes à tout événement — endureront de concert avec Adélaïde, fatigues, accidents et alarmes !

« Je serai donc heureux ! s'écrie Hoche à cette nouvelle. Avec quel plaisir je t'embrasserai, comme j'embrasserai ta bonne maman et ta petite sœur ! Nous avons un très beau jardin pour te promener. Tu verras Pitt et Pipiche. Ils sont gros et gras. Viens bien vite ! Viens, mon Amie ! Mon amour te prouvera mieux que ma plume combien tu m'es chère !

« Tu viendras en poste jusqu'à Alençon. Auguste ira te chercher à cette ville avec des chevaux et une escorte suffisante. Prends à Paris beaucoup de musique, de la meilleure, et des ajustements convenables, chapeaux, habits. Ici, l'on suit beaucoup les modes et tu sens combien il serait ridicule que ma femme ne soit pas mise comme tout le monde. »

Cette recommandation d'apporter des parures nouvelles — nous dirions aujourd'hui sensationnelles — Hoche la répète avec insistance. Le général en chef sait bien que sa jeune femme, à peine débarquée, deviendra le point de mire de l'attention publique. Bien des yeux malveillants ou jaloux vont l'examiner, dans une intention de critique et de dénigrement. Il est nécessaire que la bien-aimée soit pourvue d'armes pour soutenir l'assaut, et faire honneur tant à l'orgueil de l'amoureux qu'à la dignité du chef.

« Tu vas en rire encore : n'oublie pas d'apporter toute ta toilette, des bonnets, chapeaux et autres pretintailles... Quand on a un mari *muscadin* ! »

Et pour bien mériter ce qualificatif, que lui a décoché la malicieuse, Hoche la charge de force emplettes pour son propre compte ! Les trois voyageuses, une fois à Paris, devront courir les

boutiques, affairées à choisir, non seulement des frivolités féminines, mais encore une plaque de ceinturon, une dragonne d'or, des cravates de soie « de couleur jolie », deux douzaines de gros boutons, une douzaine de petits, des gilets de piqué blanc « du plus beau », tous les accessoires élégants qui peuvent rehausser la tenue d'un officier supérieur, soucieux de briller près de sa coquette épouse...

Malgré l'intérêt de pareilles occupations, la petite Madame ne tarde guère à s'ennuyer dans Paris. Elle y attend, trépidante, l'ordre de mise en route vers Rennes. Quand donc recevra-t-elle ce signal, espéré de jour en jour ?

Les contretemps s'accumulent comme à plaisir, là-bas. Les pourparlers de paix ont obligé le général en chef à maintes allées et venues. Il croit même, à certain moment, être appelé à Paris par le Comité, ce qui l'engage à différer le départ des voyageuses qu'il retrouverait dans la capitale... Cette éventualité écartée, voici Auguste Mermet, le féal ami qui devrait amener les arrivantes sous bonne garde jusqu'à destination, retenu à Nantes par les exigences du service. Puis il se découvre que la voiture a besoin d'être réparée... Tout s'en mêle, décidément... Il y a de quoi désespérer ! Parviendra-t-on jamais à ce

Rennes fabuleux qui semble reculer de plus en plus dans le lointain ?...

Le temps pèse horriblement. Les distractions même paraissent fastidieuses... Le mari se détourne des grandes affaires où il est engagé pour calmer ce dépit :

Rennes, 13 ventôse, an III (3 mars 1795).

« Madame Hoche, ayez un peu de patience. Je vous en conjure au nom de l'amour le plus tendre ! Le cousin Auguste, profitant de la voiture d'un représentant du peuple, va vous chercher. Peut-être arrivera-t-il avant cette lettre.

« Les routes sont très mal sûres de notre côté. Je serai contraint, ma chère fille, de t'envoyer chercher à 30 lieues. Tu ne peux arriver ici qu'avec une bonne escorte. Tu sens que mon dessein n'est pas de te laisser *chouanner* — ce qui arrive très souvent aux jolies femmes qui viennent dans ce pays.

« La paix est enfin assurée. Bientôt après ton arrivée, nous pourrons aller à Paris ensemble...

« Tu es un peu égoïste ! remontre-t-il ensuite gentiment. Tu as vu Paris. Mais songe bien que ta sœur n'est pas dans ce cas. Fais-lui voir les spectacles, les promenades, etc...

« Avec quel plaisir, je te reverrai !.. »

Trois jours après, billet précipité : « Auguste est enfin parti, hier. Il est chargé de votre conduite ! Soyez sage ! N'est-il pas vrai, ma chère petite, qu'après une si longue attente, tu marcheras grand train et que tu n'écouteras guère ceux qui voudront t'amuser en route ?

« Vous passerez par Caen. Les routes sont plus sûres. J'enverrai au-devant de vous des chevaux et une escorte. Ne manquez pas de m'écrire dès l'instant de votre départ. Fais diligence ! »

Le général en chef, attaché à son poste, ne connut guère de repos sans doute tandis que s'accomplissait ce trajet inquiétant. Son imagination très vive dut accompagner, sur les chemins cahoteux, la voiture emportée follement par un impétueux attelage, que cravachait sans merci un postillon, dans un tintamarre de grelots et de ferraille.

Que devaient supposer les paysans qui, avertis par le fracas, apercevaient de loin, entre les broussailles des talus, cette berline, filant en trombe, encadrée de cavaliers, armés jusqu'aux dents ?

Ils purent croire au passage de quelque important personnage public, transférant des fonds d'État.

Ces précautions défensives sauvegardaient ce

qui était pour Hoche plus qu'une fortune : tout son bonheur, tout son amour...

Et le 7 germinal, cette lettre exultante s'en allait de Rennes à Thionville :

« Le général Hoche au citoyen Dechaux.

« Tu sais sans doute, mon bon père, que ma chère Adélayde, sa maman et sa sœur sont ici depuis trois jours. Mon ami, que n'y es-tu aussi ? Notre félicité serait parfaite !

« *Ma femme est très grandie. Elle est charmante!* Je l'aime, mon bon ami, plus que je ne l'ai jamais fait ! »

IX

RAYONS DE PRINTEMPS, DE PAIX ET D'AMOUR

Ces accents triomphants laissent pressentir que les ambitions du mari ont été satisfaites. Mme Hoche et Mme Debelle, à leur apparition, durent exciter l'intérêt du monde élégant, mis en rumeur par la transformation qui vient de se produire dans l'habillement féminin. N'apportent-elles pas les modes du printemps de 1795, en leur prime nouveauté ?

Depuis l'année précédente, en effet, la silhouette s'est complètement modifiée. Plus de *postiche*, imposant des exagérations déformantes, l'ampleur des jupes étant rejetée en arrière sur une

sorte de panier, tandis que le buste en avant « s'amplifiait, bombant sous le linon du fichu menteur ». Dégagées de ces artifices, les lignes du corps se dessinent, souples et aisées comme celles des statues antiques, sous la longue tunique de mousseline ou de crépon de Chine, dont les plis ondoyants, s'échappant d'une ceinture de rubans, nouée haut, retombent jusqu'aux fins cothurnes.

Les cheveux ne se massent plus en un lourd chignon, mais s'épandent en boucles sur les épaules, couronnés d'un bonnet diaphane, coquettement chiffonné, que fixe une cocarde ; la coiffure de gala s'embellira de hautes plumes frissonnantes, qui donneront aux jolies têtes des airs royaux.

On ne veut plus rien de rigide, d'empesé. Le goût qui régentera les toilettes vaporeuses du Directoire et de l'Empire — celui de Joséphine — s'annonce dans ces étoffes molles et légères, dans ces grâces onduleuses. Et cet air de négligence et de naturel s'harmonise merveilleusement à l'extrême jeunesse des deux aimables sœurs.

La joie — la joie de l'amour et de la gaîté innocente — entre avec elles dans la maison de l'exil. Les miroirs y multiplient les reflets charmants de fraîches apparitions et les échos, fati-

gués de répéter les cliquetis des sabres et des éperons, les brefs accents des ordres militaires, s'éjouissent aux bruits mélodieux des rires et des vocalises des deux colombes !

« Mes petites amies ont apporté beaucoup de musique de Paris. Nous allons avoir demain un *forte !* » a déclaré fièrement Hoche à son beau-père.

Et lui-même se hasarde à chanter des romances : *Marie Stuart* ou *Mon beau coursier de l'Ibérie* — peut-être aussi à essayer ses doigts sur le clavier — sous la férule de l'espiègle et tendre professeur. Sa jeunesse se détend en ces heures délicieuses où s'oublie la détestable ambiance.

« Combien elles sont charmantes, nos petites amies ! écrit-il à Debelle qui guerroie toujours aux frontières. Je les possède. Puissé-je toujours les conserver avec moi ! Ou plutôt pourquoi ne sommes-nous pas réunis tous ensemble dans notre chaumière ? »

Soupir toujours près des lèvres ! Car ces instants sacrés, ardemment désirés, les deux époux ne peuvent les vivre recueillis et tranquilles : cette période sera particulièrement houleuse.

Du 30 mars au 20 avril, chouans et républicains vont discuter sur les moyens d'arrêter la

guerre. Les conférences se tiennent dans le petit manoir de la Prévalaye, à deux pas de Rennes.

L'ancienne capitale de la Bretagne, déchue au rang de simple chef-lieu de département, mais qui ne garde pas moins des vestiges de grandeur, drapée dans les lambeaux de son manteau d'hermine, remuée en tous sens par les grandes éventualités, reprend un peu de l'animation que lui valait la présence de son orgueilleux Parlement[1]. Et les courants divergents qui l'agitent confluent tous, pour s'y briser en remous, à la demeure du général en chef.

Où était-elle située ? En quelle maison Lazare Hoche reçut-il sa femme et sa famille ?

Ce point reste obscur. On désigne bien, à Rennes, certains domiciles occasionnels du généralissime — ainsi l'hôtel de Francheville, aujourd'hui disparu, et qui occupait l'emplacement des écuries de la Préfecture ; le Palais de l'ex-archevêché — qui figure dans le tableau où Berteaux a représenté l'attentat commis contre Hoche. On mentionne aussi, comme habitation présumée, l'hôtel de Château-Giron, rue de Corbin, affecté maintenant au corps d'armée, et où passèrent Kléber et Marceau.

1. *Le Parlement de Bretagne*, par A. Le Moy. Champion, éditeur.

Mais il est un autre logis, négligé des érudits, qui paraît convenir plus spécialement à la retraite que put désirer Hoche pour y abriter sa courte félicité.

D'après les renseignements fournis par le dernier descendant de cette famille, le général aurait logé quelque temps à l'hôtel de Coniac [1], qui subsiste encore à l'extrémité de l'archaïque rue des Dames et de la rue de la Vieille-Monnaie. Un large portail, ouvert sur une vaste cour, permet d'apercevoir des bâtiments importants, sans grand apparat ni style, remaniés pour des agencements utilitaires, mais éclairés par de belles et hautes fenêtres du XVIIIe siècle. Sur le côté ouest, les jardins, aujourd'hui restreints à une étroite plate-bande, s'étendaient sur une partie de la place actuelle de la Croix-de-Mission, dessinée plus tard, et dont le Calvaire ne fut érigé qu'en 1817. Les parterres s'achevaient en terrasse au-dessus des murs découronnés de l'antique enceinte, dont une tour se dressait à l'angle ouest, près de la rivière.

La Vilaine n'était pas encore endiguée par ses quais de granit et s'étalait, libre et capricieuse, traversée d'un pont, près de là, entre le

1. *Le vieux Rennes*, par Paul Banéat. Éditeur E. Larcher, Rennes.

port de Chaulnes et celui de Saint-Yves. Des barques de pêcheurs, des lavandières agenouillées parmi les cailloux de la rive, mêlant leurs caquets aux claquements des battoirs, et plus loin, des aulnes, des peupliers, des roseaux, composaient à la solitaire maison des entours pittoresques, quasi champêtres, en accord avec les rêves bucoliques de Hoche : « Une chaumière ! Une cabane ! »

Les ruelles avoisinantes, avec les bizarreries de leurs pignons vétustes, — cariatides grotesques, revêtements d'ardoise, poutrelles entrecroisées, auvents aux arêtes aiguës, — purent évoquer, pour les charmantes promeneuses qui en frôlaient d'un pied alerte les pavés pointus, les aspects familiers des vieux quartiers de Metz et dc Thionville.

Mais çà et là, des détails insolites, inhabituels, leur rappellent l'éloignement, la province étrangère. Sur les parois, cuirassées d'écailles schisteuses, s'appliquent, repoussés au dehors, les volets vitrés des doubles fenêtres qui protègent du grand vent de mer. Et de quelque côté que se portent les yeux, on découvre, aux encoignures des maisons d'angle et au pinacle des chambranles, des niches — pauvres boîtes vitrées suspendues, ou élégantes

coquilles, épanouissant leurs volutes dans la façade de pierre, — qui renferment des statuettes de sainte Marie ou de sainte Anne, patronne révérée de la Bretagne. Les églises fermées, Saint-Sauveur, livré au culte libertaire de la Raison, ces saintes images, naïvement bariolées ou pâlies par les intempéries, ouvrent encore des mains maternelles pour bénir la rue, saluées furtivement des passants qui circulent à leurs pieds.

Au centre de la ville, les jeunes femmes frémissent un peu en traversant les places où s'élèvent la mairie et le palais du Parlement. La guillotine, il y a peu de mois, avant le 10 thermidor, y fonctionnait en permanence ; des cadavres décapités y furent abandonnés quelques jours ; le sang coagulait sur le sol. Le Palais, où jadis se tenaient, en somptueux appareil, les fiers États de Bretagne, si jaloux de leurs privilèges, n'est plus qu'un immense taudis, déshonoré par des baraques de blanchisseuses et abritant, sous ses voûtes, les ais du hideux échafaud.

Et comment passerait-on, sans émotion, dans ces endroits où, quelques semaines auparavant, l'émeute grondait autour de Hoche et du maire Leperdit ?

Leperdit ? Hoche doit concevoir de l'estime pour la calme énergie de cet homme, issu du peuple comme lui-même, qui eut l'insigne audace de soustraire des condamnés au féroce Carrier, en disant : « Être hors la loi n'est pas être hors de l'humanité ! » et qui, atteint au front par un caillou, alors qu'il se présentait à la multitude déchaînée, répondait avec calme au coup de fronde : « Malheureusement, mes amis, je ne puis, comme le Christ, faire que les pierres deviennent des pains ! »

Parmi les personnages qui occupent les premiers plans de la scène politique, en ce moment, à Rennes, il en est un qui se détache du groupe en haut relief et que Hoche dépeindra avec respect dans les notes destinées à ses mémoires.

« ... La première fois que je vis Lanjuinais, sa figure me frappa. Il est certain qu'il ressemble beaucoup à Socrate... Il a failli monter sur l'échafaud et peut-être n'est-il pas hors de danger.

« Sa probité rare, la pureté de ses mœurs, ses talents en législation ont dû lui valoir des admirateurs zélés et beaucoup plus d'ennemis acharnés. Les partisans de l'immoralité lui reprochent d'être dévot, il n'est que pieux... »

Et ainsi amené à de graves réflexions sur un sujet qui ne cesse de le préoccuper, Hoche énonce cette profession de foi :

« La morale de l'Évangile est pure et douce, et quiconque la pratique ne peut être un méchant. Loin de moi le fanatisme, mais *respect à la religion!* Elle console des maux de la vie. Je tolère toutes les croyances. La mienne n'est pas fixée. Depuis longtemps, je cherche la vérité. Un jour viendra sans doute où ma raison plus éclairée me fera adopter un parti. En attendant, je suis les inspirations de ma conscience... »

Il ajoute encore, à l'éloge du conventionnel breton : « Les leçons de morale que peut donner Lanjuinais sont excellentes. Je l'ai vu défendre ses ennemis. Il s'est toujours opposé à ce que l'on commît contre eux aucun acte arbitraire... »

L'austérité de Lanjuinais, sa passion de justice, l'intrépide franchise avec laquelle il émettait toujours ses opinions, sans calculer s'il compromettait ainsi sa sûreté, s'accordaient au caractère et aux aspirations de Lazare Hoche. Le conventionnel breton, après s'être élevé contre la mort du roi et avoir flétri les massacres de septembre, osa affronter encore le courroux de la Montagne en s'opposant à la mise en

accusation des Girondins. On sait sa réplique cinglante à l'ancien boucher Legendre qui, ivre de colère, parlait de l'assommer : « Il faudrait d'abord que je devienne bœuf ! » Englobé dans la proscription des modérés, gardé à vue chez lui, deux gendarmes à sa porte, Lanjuinais parvint à s'échapper et à gagner Rennes, où il fut reçu avec des acclamations unanimes. Mais Carrier allait commencer son règne odieux. Lanjuinais dut disparaître. Sa mère, sa sœur, son frère, sa fille, encore enfant, furent jetés en prison.

Pendant ce temps, celui qu'on cherchait se tenait coi, dans un réduit ignoré de sa propre maison, qui prenait jour par une lucarne, obstruée d'un fagot, et n'avait pour issue qu'un trou, au niveau du sol. Le proscrit était perdu si sa femme lui manquait. Il lui conseilla de demander le divorce. Mme Lanjuinais, paraissant séparer sa cause de celle de son mari, put lui continuer ses soins. Mais, à chaque instant, les soldats venaient la surprendre, fouillant son domicile, s'y installant même à demeure. Réfugiée au grenier pour leur faire place, alimentant son époux sur sa maigre ration — car la disette sévissait — la noble femme souffrit de la faim.

La proscription levée, le divorce fut annulé. Ainsi la vérité, si elle n'était pas encore entièrement divulguée, transparaissait déjà quand il fut donné à Mme Hoche d'apercevoir la moderne Eponine dont Legouvé célébrera plus tard le dévouement conjugal dans le *Mérite des femmes*.

Une autre figure, bien attachante et poétique, a pu prendre place dans les souvenirs qu'Adélaïde emporta du monde breton. Si ralentie que fut alors la vie de société, il nous est loisible de supposer que la femme du général en chef connut cette famille de Château-Giron, notoire dans les annales rennoises. Le comte de Château-Giron qui, depuis le commencement de l'ère révolutionnaire, prodiguait les libéralités ostentatoires — allant jusqu'à armer et à équiper la garde nationale à ses frais — s'il se montrait habile à ménager ses intérêts et sa sécurité, n'en avait pas moins bravé les pires dangers pour tirer Lanjuinais de Paris. Son fils, Hippolyte, inculpé d'émigration, fut sauvé par l'intervention de Marceau, dont il devint aide de camp. Au début de 1794, le jeune général, malade, reçut l'hospitalité dans la maison paternelle d'Hippolyte de Château-Giron.

Là, il trouva l'amour. La délicieuse Agathe,

chanoinesse de Maubeuge, fille aînée du comte, et le beau soldat au cœur généreux, ne purent vivre côte à côte, sans que s'éveillât un mutuel et irrésistible attrait. La comtesse, femme spirituelle et bonne, qui descendait du grand philosophe Descartes, encouragea la chaste idylle à laquelle le père refusa sa sanction. Et Mme de Château-Giron, maintenant sa faveur aux amoureux, il en résulta une scission dans la noble famille.

Combien il serait séduisant d'imaginer la femme de Lazare Hoche recevant les confidences de la fiancée du chevaleresque Marceau ! Tendres âmes, vouées à de si longs deuils !...

... Hoche, qui gardera toujours très vif le goût du spectacle, conduit sa famille au théâtre, situé rue de la Poulaillerie. Mais ce plaisir est troublé, trop souvent, par l'apparition de Cormatin, venant quêter là une de ces ovations publiques dont il est avide. Des applaudissements frénétiques saluent, en effet, celui qui est considéré comme le médiateur de la paix désirée. Tranchant du plénipotentiaire royal, avec des airs de petit souverain, l'homme que Louis de Frotté qualifiera dédaigneusement de « mauvais comédien » parade sous l'élégante tenue chouanne, larges braies blanches à bandes

de velours où s'attachent ordinairement un scapulaire à gauche et à droite, un chapelet. Autour de lui papillonne un essaim de fascinantes Dalilas qui, revêtues de l'uniforme chouan, distribuent des sourires et des cocardes blanches aux soldats républicains.

Ce tableau ne peut être agréable au général en chef, non plus que les scènes observées de la terrasse même de l'hôtel de Coniac. Ne voit-il pas, de ce belvédère, les promeneurs qui se dirigent en files serrées, vers les manoirs de la Prévalaye et du Haut-Bois, où sont logés les chefs des opposants, et qui en reviennent parés des couleurs royalistes ? Et pour achever de l'indigner, voici, fendant la cohue des piétons, les équipages piaffants qui transportent Boursault et les autres représentants, en compagnie de Cormatin et de ses amis, ramenant galamment des actrices à la ville[1] !

Bals et galas se succèdent où fraternisent les deux partis. Hoche, ainsi que Frotté et le fruste Guillemot[2], augure mal des négociations, conduites à travers ces dérèglements. Il sait par expérience les réactions trop promptes qui

1. *Aventures de guerre et d'amour du baron Cormatin*, par Welschinger. Plon, éditeur.

2. *Le royaume de Bignan*, par J. le Falher. Champion, édit.

succèdent aux manifestations outrées. Et il s'inquiète des lendemains de ces fêtes, si fraternelles en apparence.

Que sortira-t-il de ce bouillonnement ?

Cormatin qui, dès sa première entrevue avec Hoche, s'était senti à la gêne, scruté, soupesé, pénétré, a pris bien soin d'exclure les généraux républicains des conférences tenues à la Mabilais. Déplaisant à ses amis comme à ses ennemis, celui qui paraît à Louis de Frotté « gonflé de vanités et de prétentions, jouant d'une manière complètement ridicule la parodie de chef de parti », et qui s'arroge des pouvoirs d'arbitre, sera-t-il capable de mener à fin satisfaisante une entreprise qui dépasse vraisemblablement ses moyens ?

Hoche en doute. Il n'accorde aucune confiance à ce qui résultera des efforts combinés de l'ex-acteur Boursault et de l'arrogant, brouillon et superficiel Cormatin. Celui-ci lui semble trop dénué de sincérité et de valeur morale pour qu'on fasse fond sur ses promesses. Et le jeune général républicain, porté par son estime du vrai courage, par son culte de l'honneur, vers certains de ses adversaires, ne saurait nourrir d'illusions sur la consistance de la paix à laquelle chacun semble d'abord vouloir acquiescer.

Ses dernières espérances de conciliation entre les partis se dissiperont après le mémorable entretien dont le noble et vaillant Louis de Frotté donnera une relation à son roi.

« Je lui trouvai de l'élévation dans l'âme, a dit le jeune partisan, parlant du général républicain, un grand amour de la gloire, de la pénétration et de la fierté. Je conclus qu'il fallait se résoudre à de grands sacrifices pour sauver la France des étrangers et d'elle-même. Et lui, sans quitter ses formes républicaines, me montrait son mépris, son indignation et sa haine pour ceux qui avaient plongé notre patrie dans de tels malheurs... »

Frotté, devant cet accord d'opinions, s'enflamme d'enthousiasme et veut croire à la possibilité d'une entente plus complète. Et au moment du départ, serrant fortement la main de Hoche, il ajoute : « L'Angleterre eut un Monk. La France en offrira un, je l'espère, plus illustre encore, et alors je serai fort aise de servir sous ses ordres ! »

Et pour épargner à son interlocuteur l'embarras d'une réponse, il saute dans sa chaise et part aussitôt.

On croit trop aisément ce qu'on désire : le marquis de Frotté se méprend. Lazare Hoche

demeure imbu de sa foi républicaine. Les dernières paroles de son visiteur l'emplissent de tristesse, car elles lui rendent sensible le malentendu qui subsistera entre des gens de courage et de conscience, dévoués à des causes opposées.

La guerre, à peine étouffée, reprendra fatalement.

Tandis que ceux qu'il a mandat de combattre essaient de le séduire, le général subit les plus injustes vexations de la part des soi-disant patriotes. L'un d'eux, le falot représentant Dubois-Dubais, à qui fut laissée l'incroyable faculté de disposer de 3000 hommes à son gré, sans souci des exigences militaires, ne cesse de criailler contre Hoche, l'accusant de « favoriser les brigandages ! »

« Je suis bien dégoûté du service ! confesse Lazare Hoche à Debelle. Je crois que j'accompagnerai nos petites femmes chez nous. Puissé-je t'embrasser bientôt, mon cher frère. Réunis dans notre cabane, nous ne connaîtrons ni les intrigues, ni les factieux et peut-être serons-nous alors à l'abri des persécutions ! »

Ces lignes sont soulignées pour accentuer la vivacité de ce souhait de repos.

« L'espérance de vivre toujours avec ma

chère petite femme fait mon bonheur », écrit-il aussi à Dechaux.

Au milieu des outrages et des dégoûts dont on l'abreuve, le bonheur de la présence aimée lui devient le seul bien enviable au monde. A deux, on en rêve la douce continuité. Adélaïde qui, avec la susceptibilité des femmes aimantes, ressent, au plus vif de l'âme, les offenses faites à son mari, le presse de reprendre la liberté d'être heureux.

Et les attaques forcenées de ses ennemis aboutissant à une menace de destitution de son généralat, Hoche, sous les yeux de sa femme, rédige cette réponse catégorique :

« Rennes, 29 germinal an III.

« Ma Compagne, à qui j'ai verbalement fait part de l'article de votre lettre concernant les dispositions du gouvernement à mon égard, m'a répondu assez vivement qu'elle était très satisfaite que je pusse la reconduire. Nous habiterons ensemble une petite métairie, à peu près dans le désert ; et là, je ferai le misanthrope à mon aise. Je suis las, mon cher ami, d'être sans cesse ballotté... Qu'il vienne, mon successeur ! Il aura de la besogne ! Que m'importe, après tout, que les hommes me rendent justice, si ma

conscience ne me reproche rien ! Heureux habitant du Morbihan, qui ne vit que pour adorer Dieu et travailler, j'envie ton sort ! »

La réunion des deux époux sera donc traversée de bourrasques ou obscurcie de brouillards, ainsi que le printemps de cette terre de tempêtes.

Et de ces jours précieux et rares, combien en devront-ils passer éloignés l'un de l'autre ! Mais le général, en s'écartant avec regret, enverra fidèlement des nouvelles journalières au nid d'amour.

« J'ai tant été mouillé depuis trois jours, ma bonne amie, qu'à peine puis-je me sécher. Oh ! mon Dieu, quel temps !.., Embrasse ta bonne maman et ta sœur pour ton ami. »

Dans ces visites d'inspection à Lamballe et à Dinan, Hoche perçoit maints indices qui le persuadent que le feu couve toujours sous la cendre restée chaude. Aussi, le jour où la paix est enfin signée à la Mabilais, fait-il remarquer, à Chérin et à Krieg, deux bandes de corbeaux voltigeant au-dessus du toit.

« Bientôt elles se séparèrent ; l'une d'elles resta unie et l'autre se divisa. Bons anciens, n'eussiez-vous pas vu là un présage significatif de ce qui doit arriver après la pacification ? »

Quoi qu'il en soit, le traité est conclu. Frotté, Guillemot et quelques autres ont déjà dénié l'acte en repartant pour leurs pays respectifs sans y apposer leurs griffes. Peu en chaut à Cormatin !

Charette, après l'accord de la Jaunaye, était entré dans Nantes en triomphateur, entouré des représentants et des généraux de la République, aux acclamations d'un peuple reconnaissant. Cormatin, l'aventurier, ambitionne les lauriers décernés au héros. On le voit revenir dans Rennes en grand apparat, accompagné de chefs royalistes qui ont arboré cocardes et panaches tricolores, flanqué des représentants, des cavaliers républicains, caracolant autour des voitures. Le cortège, précédé de musique et de tambours, défile entre deux rangs de soldats et de gardes nationaux qui présentaient les armes. Trois décharges d'artillerie « annoncèrent au loin la réunion de tous les Français de ce département », écrit-on pompeusement au Comité de Salut public. Et partout on crie : « Vive la Paix ! Vive l'Union ! »

Malheureusement cette concorde touchante, née dans la chaleur des banquets et l'étourdissement des réjouissances populaires, toute factice, sera éphémère.

Quinze jours ne se sont pas écoulés que des symptômes alarmants se manifestent. Le général constate avec chagrin qu'on agit sur les soldats, qui, insuffisamment nourris, sans souliers, désertent en nombre pour passer à l'adversaire.

Les prétentions de Cormatin qui, dans ses communiqués, s'intitule maréchal de camp, son attitude équivoque dans l'affaire de la malle-poste attaquée à la Gravelle, achèvent d'édifier Hoche sur la loyauté du personnage. Le terrain redevient mouvant de toutes parts. Les dangers qui sourdent vont éclater d'un instant à l'autre. Le 26 floréal, une flotte anglaise, composée de vingt-trois vaisseaux de ligne et de plusieurs autres embarcations, lui est signalée comme faisant voile vers les côtes du Morbihan.

La prudence commande. Il faut, le cœur navré, renoncer aux tendres satisfactions qu'on voudrait habituelles et permanentes.

« Hélas ! écrit Hoche à Debelle, cette vie est un songe plus ou moins agréable ! Aucun bien n'est parfait ! Et la jouissance la plus douce nous est enlevée avant que nous ayons eu le temps de la savourer !

« Les affaires m'accablent. La guerre va recommencer ici avec acharnement. Demain,

mon cher ami, demain, je me sépare de nos chères petites ! »

Le mouvement de la phrase même indique la violence du regret qui soulève son âme.

Le sacrifice s'accomplit. Les voyageuses se mettent en route au jour dit, sous la garde du dévoué Auguste Mermet qui reçoit ce message confidentiel :

« Faites diligence pour sortir de Bretagne. Vous n'irez de votre personne que jusqu'à Vire, d'où vous me joindrez. Je ne pourrai point aller à Dol. N'en avertissez que lorsque vous y serez. Vous pouvez faire aller les chevaux jusqu'à Caen, où *votre compagnie* prendra la poste. Je vous recommande ma femme sous les rapports de l'amitié. »

La promesse du rendez-vous à Dol, faite au départ pour adoucir le déchirement de la séparation, Hoche savait pertinemment ne pouvoir la tenir. Des obligations impérieuses le retiennent à Rennes, ce 6 prairial. Cormatin et sept autres chefs y seront arrêtés pour être dirigés sur Cherbourg.

Ainsi, la fête des yeux et des cœurs finie pour longtemps, la petite aimée s'en retourne avec mélancolie vers sa lointaine Lorraine.

Souvent, dans la suite, Adélaïde dut se repor-

ter en mémoire vers ce Rennes sévère, brumeux et tourmenté où elle jouit d'un printemps d'amour... Ce répit fut, en effet, la plus longue réunion accordée par le Destin aux jeunes époux : leur véritable lune de miel.

X

LA BATAILLE DE QUIBERON

« La guerre a recommencé ici, avec plus de fureur que jamais, mon cher Debelle. Toujours du sang!... N'a-t-il pas assez coulé? Et dans quels lieux suis-je destiné à le verser!... »

Cette terreur du soldat, devant son office meurtrier, prend ici un accent prophétique.

On est au 31 prairial an III. Dans peu de semaines luira la sinistre aurore de Quiberon. Les anxiétés de l'amour s'entremêlent aux appréhensions de l'heure qui vient. Hoche sent encore, au fond de son être, vibrer les frémissements de la trop brusque séparation. Pour ache-

ver son désarroi, voici que les chouans interceptant les routes, les courriers ne parviennent plus à Rennes que par intermittences. Et le mari amoureux reste privé de nouvelles assez souvent.

La solitude lui paraît plus pénible après la joyeuse animation de ces derniers temps. Comme il s'accoutumait vite au bonheur ! Et pour tromper le vide, échapper aux brutales exigences de ses fonctions, le jeune époux revit ses doux souvenirs ou élance ses espérances vers un délicieux avenir.

Adélaïde lui est devenue encore plus sacrée et plus chère !

« Ménage bien ta santé, ma chère fille. Conserve-toi pour moi et pour le petit enfant. Il fera nos délices. Il nous consolera des peines de la vie ! »

Et à son beau-père, il répétera avec élan : « C'est la consolation que je désirais le plus ! »

Jamais homme ne ressentit plus intensément l'orgueil, la joie anticipée de la paternité ! Ce petit enfant, dont la naissance est encore lointaine, accapare son imagination. Et il s'attendrit devant la future mère si jeune ! « Ma femme est elle-même une enfant ! » Étrangement préoccupé déjà des charges morales des parents, Lazare s'efforce de préparer Adélaïde à son rôle

maternel, en lui conseillant de parachever son instruction, de mûrir sa raison, et, chemin faisant, il développe, avec un curieux sens pédagogique, des considérations qui restaient actuelles, il y a peu d'années encore, sur l'éducation très différente que recevaient les femmes en Angleterre et en France :

« Ton sens est bon, ton jugement sain. Tu n'as pas le défaut du commun des femmes qui babillent sans connaître l'objet dont elles parlent... En général, l'éducation française ne vaut rien — celle que l'on donne aux femmes surtout. Nous faisons de nos fils des polissons — aimables à la vérité — et de nos filles, des coquettes étourdies ou des Agnès dont la timidité rebute. Les Anglais s'y connaissent mieux que nous. Leurs femmes sont décentes, instruites. Elle parlent à propos et ne connaissent pas ce que nous appelons la timidité. On laisse la liberté aux filles de sortir, de parler aux hommes, leurs mères leur inspirent de l'horreur pour le vice, de la défiance contre la séduction des méchants. Et du reste, elles ne les traitent pas en esclaves. Ainsi remarque, ma chère amie, que telle fille qui était, chez ses parents, timide et ne parlant jamais sans rougir, est à peine mariée qu'elle ne connaît plus de frein.

« Adieu, ma charmante amie. Je suis seul et ne pense qu'à toi... »

Mme Dechaux et ses filles que le général, pour plus de sûreté, avait fait escorter jusqu'à Paris, coupent le long trajet par une halte d'une quinzaine dans la capitale. Mais bientôt Hoche s'alarme. Cette vie un peu fiévreuse peut être préjudiciable à Adélaïde.

« Sortez de Paris au plus tôt, ma bonne! Ce séjour n'est pas fait pour des cœurs comme les vôtres... Tiens-toi le plus joyeusement qu'il te sera possible afin de ne pas me donner un enfant pleureur et maussade. Tu es gaie lorsque tu veux. Il faut le vouloir toujours.

« Adieu, chère et bonne petite. Réfléchis que maintenant les courriers ne partent que tous les trois jours afin d'être escortés plus convenablement. Plusieurs ont été pillés par les brigands. Il pourrait se faire que mes lettres soient entre les mains des chouans. Ils riraient un peu du contenu! »

Les messages qui suivirent furent-ils en effet confisqués? Se perdirent-ils sur les chemins avant d'atteindre Thionville que les voyageuses, les chevaux de poste manquant, regagnaient en diligence? On peut le supposer — (quoique Hoche atteste l'impossibilité d'écrire dans cette

période) tant est grand le fossé de silence qui s'étend entre une dernière missive, datée du 27 prairial, et le billet qui porte cette désignation d'un sens tragique pour nous :

« Au camp devant Quiberon, le 23 messidor... an III
(11 juillet 1795).

Et, griffonnées sans doute dans la grange de Sainte-Barbe où sont installés les bureaux de l'état-major et dont le grenier à fourrage forme l'appartement particulier du chef, les lignes se précipitent, hâtives, passionnées :

« Combien il me sera doux d'obtenir de mon amie le pardon de mon silence. Oh ! qu'il serait bientôt accordé, si elle connaissait ma position ! A peine, depuis quatorze jours, ai-je descendu de cheval. Mon espoir, ma récompense sont dans la vertu d'Adélaïde et sa tranquillité doit faire mon bonheur.

« J'espère sous peu chasser encore une fois l'ennemi du territoire français. La Victoire s'est déjà prononcée en ma faveur et le Ciel qui me protégea si longtemps ne m'abandonnera pas. Toi, mon épouse, sois calme. Pense à ton mari et à l'enfant que tu portes. Songe que ce lien si cher doit doubler mon existence. O mon âme, vivons ensemble ! Enseignons à notre enfant à être

heureux par la pratique de la simple vertu. Et dans un âge plus avancé, il nous consolera des maux de la séparation.

« Ton mari t'aime de toute son âme. »

La chère aimée, qu'il importe de garder en quiétude, ne saura rien du danger imminent, ni des alarmes si diverses de la dernière quinzaine.

Elle ignorera tout ce que le chef dut alors subir d'angoisses et de colères.

Plus encore que les soulèvements simultanés, annonçant la rebellion préméditée et générale, plus que le débarquement de la flotte qui croisait dans les eaux morbihannaises, l'ont ému et bouleversé les sauvages excès de ses propres soldats, pillant Loudéac, saccageant les hameaux, coupant la tête de Boishardy et la promenant au bout d'une pique ! Rempli de honte devant cette barbarie, Hoche, qui voudrait communiquer à tous ses instincts de clémence et d'équité, ne cesse de tonner et de prescrire des châtiments.

« Je suis indigné de la conduite de ceux qui ont souffert qu'on promenât la tête d'un ennemi vaincu... Pensent-ils, ces êtres féroces, nous rendre témoins des horribles scènes de la Vendée ?... Il est malheureux que vous ne vous soyez pas trouvé là pour empêcher ce que je regarde comme un crime envers l'honneur,

l'honnêteté, la générosité française. Sans perdre un moment, vous voudrez bien faire arrêter les officiers qui commandaient le détachement de grenadiers et ceux d'entre eux qui ont ou coupé ou promené la tête du cadavre de Boishardy. »

L'épouvante de laisser dans l'histoire un nom entaché domine Hoche et commande ses actes. Mais il lui est difficile, malgré ses avis et ses remontrances, de retenir les hommes qui se changent en brutes quand la bête physique n'est plus rassasiée. Et les soldats manquent de tout.

Rouget de l'Isle nous a montré Hoche dans une attitude significative au cours de l'action entamée :

« Nous le trouvâmes seul (dans la grange de Sainte-Barbe), l'œil attaché sur une longue-vue, à l'aide de laquelle il observait ce qui se passait dans son camp, qui était assis à l'entrée de la falaise, et s'appuyait à la mer par les deux extrémités de sa ligne de front. — « Vous me voyez dans une grande perplexité, nous dit-il. Ce matin, des volontaires qui cherchaient des vivres se sont jetés dans un village où il restait quelques habitants. Ils ont massacré un vieillard et commis d'horribles violences. Sur-le-champ, j'ai donné l'ordre que, sous aucun prétexte, les soldats n'eussent à sortir de la ligne. Comment

cet ordre aura-t-il été reçu ? Je suis à examiner s'il n'excite pas quelque mouvement. Depuis trois jours, mes pauvres soldats n'ont pas de pain ! »

L'armée des émigrés, amenée par la flotte anglaise, venait de débarquer sur la plage de Carnac où Mgr de Hercé avait béni les drapeaux blancs. De grandes masses de chouans, arrivant de tous côtés, la rejoignaient et en recevaient armes, munitions et uniformes, fournis par l'Angleterre. Les premiers efforts des agresseurs avaient réussi à les rendre maîtres du fort de Penthièvre, commandant l'isthme étroit qui relie la presqu'île de Quiberon à la terre.

M. de Puisaye, généralissime des royalistes, projetait une marche triomphale sur Rennes. Mais le vainqueur de Wissembourg trouvait enfin devant lui un adversaire saisissable qui ne s'évanouirait pas dans l'espace, ainsi que les fantômes de la guérilla chouanne. D'un coup d'œil, Hoche perçoit les défauts de la position que Puisaye juge formidable.

« Ils se sont enfermés dans Quiberon comme des rats, écrit-il à Chérin ». Et il ajoute avec philosophie : « Je suis sans secrétaire, sans aide de camp, sans adjudant général, sans papier et presque sans vivres. »

Les dispositions de Hoche sont vite prises et le plan de bataille si minutieusement tracé que son lieutenant fidèle, le général Lemoine, n'aura qu'à le mettre en action pour obtenir les premiers avantages, tandis que le chef s'écarte pour fouiller le pays, tenir en haleine les colonnes mobiles, chargées de la surveillance, et prévenir les attaques éventuelles de l'intérieur.

Partout où le général Hoche se montre, la confiance renaît parmi les siens, lui-même garde un optimisme aussi ferme que s'il eût été averti par un oracle favorable ; si sûr de vaincre, en dépit des obstacles, qu'il s'apitoie déjà sur les vaincus.

« Je profiterai de toutes les circonstances pour assurer le succès des armes de la République, écrit-il à Grenot, le représentant du peuple, en cherchant toujours à distinguer l'erreur du crime. Il est impossible, cruel et impolitique, de songer à détruire six à sept mille familles qui ont été entraînées à Quiberon par la terreur ou le prestige ! »

La bataille de Quiberon offre des péripéties d'une sombre grandeur, presque shakespearienne. Imaginons, entre les immenses horizons de l'Océan tourmenté, la mêlée des combattants,

héroïques de part et d'autre, dédaignant le danger, s'estimant mutuellement pour leur vaillance et n'ayant de mépris que pour les lâches.

Mais les soldats de la République ont pour guide un Hoche — un homme dont le génie militaire s'associe à un grand courage personnel — tandis que M. de Puisaye, après avoir prouvé son insuffisance comme tacticien, se déconsidère à jamais par une pusillanimité indigne d'un chef.

Sans souliers, sans vivres, aux prises avec l'ouragan qui leur crache au visage des tourbillons de sable et l'écume des embruns, les bleus, conduits par Humbert dans la nuit zébrée d'éclairs, ont accompli le plan audacieux, conçu par Hoche, qui dirige lui-même les opérations. Glissant sur les rochers où s'écorchent leurs pieds nus, marchant dans les vagues, ils parviennent jusqu'au fort de Penthièvre et s'en emparent. Puisaye, dès qu'il l'apprend, juge la partie perdue et se jette dans une barque qui fait force rames vers l'escadre anglaise.

Sombreuil et sa phalange de braves restent chargés de barrer le passage aux républicains jusqu'au retour des embarcations qui sont leur unique moyen de retraite. Mais, intimidés par le feu des batteries postées sur la côte, les ba-

teaux anglais restent au large. Ainsi les royalistes sacrifiés voient échapper leur dernière chance de salut. Ils ne peuvent utiliser la demi-heure de répit qui leur a été laissée par Hoche pour se rembarquer. Sombreuil, désespéré, lance son cheval dans les flots qui le repoussent, tandis que les voiles anglaises restent inertes ou s'éloignent. Il semble que le destin fatal ait parlé.

Plus tard, Pitt se glorifiera de ce que, dans cette funeste partie, pas une goutte de sang anglais n'ait coulé. La postérité s'accorde avec Sheridan pour lui répondre : « Oui ! Mais l'honneur anglais, à Quiberon, coula par tous les pores ! »

... Aux heures même où se décidait sa victoire, Hoche se tourmentait de douloureuses craintes. N'a-t-il pas confessé l'angoisse qui le chevillait, en parlant à ses officiers des « affreuses responsabilités » qu'allaient encourir ceux qui disposeraient du sort des prisonniers ? Malheureusement, il ne lui appartenait pas d'en décider. Le chef militaire avait uniquement à vaincre. La victoire, acquise par ses efforts, il lui fallait s'effacer pour laisser les représentants du gouvernement en régler les résultats. La loi et les ordres de la Convention étaient formels :

les chouans, belligérants, mais restés en France, pouvaient bénéficier de certaines mesures de clémence ; les émigrés, pris les armes à la main sur le sol de la Patrie, étaient traités en rebelles.

Des promesses eussent-elles été échangées, dans le feu de l'action, entre certains des combattants, le général était impuissant à les ratifier. Le comte de Contades, dans ses *Souvenirs*, Napoléon, dans ses *Mémoires*, l'affirment nettement. Et ce dernier, peu suspect de partialité envers son émule en gloire, a néanmoins précisé : « Tallien, représentant du peuple à Vannes, avait seul ce pouvoir (d'acquiescer aux propositions de grâce). Mais le général Hoche fit tout ce qu'il pouvait faire : ce fut de ne pas garder les prisonniers, qui eurent toute la nuit pour gagner la forêt et se sauver. »

Hélas ! en dépit de cette négligence voulue, dont profitèrent un grand nombre de captifs, Sombreuil demeura ! Sombreuil, ce jeune preux dont la vaillance, l'abnégation et la loyauté touchaient si vivement Lazare Hoche, vers qui l'officier royaliste se sentait aussi sympathiquement attiré.

Tallien, chapitré, pressé, partit de Vannes incliné à la compassion. Mais à Paris, il trouva sa femme vivement effrayée : les nuages s'amon-

celaient, annonçant l'orage prochain ; leur situation était ébranlée. Prôner la conciliation serait prêter le flanc aux adversaires et risquer de s'entendre accuser de complicité avec les conspirateurs.

Tallien n'envisagea plus que la nécessité de se sauver lui-même en détournant les fureurs hostiles sur les royalistes « assez vils, jura-t-il en brandissant un poignard à la tribune, pour employer des armes empoisonnées ! ! ! »

Et les peines édictées furent appliquées dans toute leur rigueur.

Jamais Hoche ne se consolera de cette hécatombe. La bataille gagnée, il est remonté vers le nord de la Bretagne, pour déjouer de nouvelles tentatives de débarquement et chercher les traces de l'armée de Pont-Bellenger. Mais sa pensée suit avec horreur les terribles conséquences de sa victoire, que les hommes politiques n'ont pas su rendre magnanime.

« Encore du sang ! N'a-t-il pas assez coulé », criait-il avant Quiberon, dans une révolte de sa nature profonde, portée à la mansuétude.

A présent que ses craintes se réalisent, comment supporter l'idée du monstrueux holocauste, de cette jeunesse héroïque, de ces vies françaises immolées ?

Si chagrin de n'avoir pu achever sa mission en dispensant des grâces étendues, seules capables, à son sens, de ramener la concorde, Hoche se trouvera encore douloureusement offensé par les imputations calomnieuses dont on voulut ternir sa gloire de soldat, en l'englobant parmi les fauteurs du désastre.

Le courroux et l'indignation qui le révulsèrent à se voir ainsi méconnaître se donnèrent libre cours dans un entretien avec un délégué secret du roi Louis XVIII [1]. Mais toute sa rancune se tourna vers la nation qui prêtait la main aux insoumis. L'injustice dont il sentait le poids accrut son animosité contre l'Angleterre. Il l'accusa de seconder les royalistes — non par dévouement réel à leur cause, mais pour profiter des dissensions entre Français.

« Le voilà donc, Monsieur Pitt, écrira-t-il dans sa relation du 3 thermidor, le résultat de trois années de travaux. Quel sentiment pensez-vous inspirer à ceux que vos nombreux armements ne pourront sauver de la vengeance nationale ? Ils vous abhorrent ; vous les avez indignement sacrifiés !... Ces malheureux sont nés en France et, conséquemment, ils sont, ainsi

1. Récit de Suzannet, par M. le comte Humbert de Sesmaisons, *Panorama littéraire de l'Europe*. mars, 1834.

que nous, l'objet de votre haine! Monsieur Pitt! Il est un Dieu vengeur : vos forfaits seront punis. »

Et quelques jours après, dans une lettre au Comité de Salut public, Hoche déverse de nouveau sa pitié et sa colère : « Les Anglais viennent de nous envoyer douze chasse-marées, remplis de vieillards chouans, de femmes et d'enfants. Je suppose que ce débarquement de bouches inutiles devait être fait à Belle-Ile afin d'affamer. Ce n'est point à la Révolution, c'est au peuple français que ces monstres en veulent. Et voilà comment ils traitent ceux de nos malheureux concitoyens assez faibles pour se mettre en leurs mains! »

Ce ressentiment ne fléchira plus. Le projet, conçu à Dunkerque dès 1793 dans un délire inspiré, revient le hanter, prend consistance, s'implante en son âme, l'envahit, l'absorbe.

On peut dire qu'à partir de Quiberon les desseins de Hoche sont fixés. Ce Dieu vengeur qu'il a évoqué, il ambitionne d'en devenir l'instrument.

La guerre d'embûches et de traverses qui s'éternise par la résistance acharnée de Charette lui causera dès lors une mortelle impatience. Il lui tardera d'être délivré de ce cauchemar pour

porter ses forces au point sensible de la nation ennemie.

Tout ce que coûte à la France déchirée la lutte perpétuée entre ses enfants, l'Angleterre le paiera. Cette perte d'énergies vives, elle doit, par un retour de justice fatal, l'éprouver, et connaître, elle aussi, la brûlante morsure d'une plaie envenimée à son flanc.

L'Irlande sera sa Vendée. Hoche se fera le champion du peuple opprimé.

XI

TU SAIS SI JE DÉSIRE QUE LA PAIX SE FASSE PARTOUT !

Mais ces grandioses expectatives dont il s'éblouit à part soi doivent rester strictement celées, sans que rien en transpire, jusqu'au moment propice où l'entreprise, soigneusement méditée, pourra se tenter. Hoche garde le secret hermétique, même et surtout vis-à-vis de sa jeune femme qui s'en épouvanterait. Appliqué à ménager, avec un soin pieux, la sensibilité de la future mère, il lui tait dorénavant tout ce qui pourrait la troubler à l'excès dans le récit de ses propres vicissitudes.

S'il lui avoue, après Quiberon, et sa fatigue,

et le chagrin que lui cause la mort de Dejeu « son ami de cœur » tué dans l'affaire, il ne lui dira pas les abominables circonstances qui lui rendirent plus poignante l'affliction de cette perte : le cadavre de l'adjudant général, trouvé nu, dépouillé de tout par de macabres larrons, appartenant à son armée. Dejeu tenait à la famille Le Veneur. Son amitié était d'autant plus précieuse à Hoche qui, cédant à son émotion, adressait, peu de jours après, une touchante requête au Comité de Salut public pour implorer la « bienveillance nationale » en faveur de la vieille mère « dont ce digne fils était *l'unique soutien* ». « Si ma fortune était proportionnée à mon désir d'obliger, ajoute le général avec regret, je n'aurais pas révélé ce secret. »

L'armée *rouge* (ainsi nommée en raison des uniformes dûs aux Anglais), que le vainqueur de Quiberon essayait de rejoindre, se travestit à la paysanne, dans sa traversée du Morbihan, par les soins de Cadoudal, et s'éparpilla ensuite, s'évapora pour mieux dire, comme les fumées des feux champêtres. Mais, vers la Loire, Stofflet et Charette reprenaient de l'activité.

« Les malveillants, constate Hoche, remuent avec plus d'ardeur que jamais. »

Il lui faut être partout, veiller à tout, empêcher tout !

Ses lettres personnelles forcément s'espacent. Et sachant Adélaïde prompte à toutes les inquiétudes, Lazare s'efforce de donner un tour badin à ses courts messages. Celui-ci débute sur un branle de ronde : « Papa, maman, mon mari ne m'écrit pas ! Le pauvre homme est malade. Oh ! l'enfant ! j'ai encore tous mes membres, se portant tant bien que mal ! »

Et le petit commensal de leur chère intimité ne sera pas oublié, dans le post-scriptum d'un autre billet : « Pipitt te salue. Il est bien fatigué ! »

Il est en droit de l'être, le brave chien ! accompagnant un maître sans cesse en mouvement qui, de Cherbourg s'en va à Nantes presque sans débrider ! Ainsi toujours courant, préoccupé de mille tracas pressants, Hoche, modèle du citoyen comme du militaire, prend le temps de songer « qu'il doit peut-être une contribution quelconque » !

Et gravement il recommande à Adélaïde, sa mandataire en finance : « Il ne faudrait pas manquer, ma bonne Amie, de s'acquitter de cette dette envers la République ! »

Dans cette même lettre, joyeux, il commente une bonne nouvelle : « Il me paraît que nos

affaires vont bien aller. La Paix de l'Espagne fera du bien à notre pauvre Patrie. *Tu sais si je désire que la paix se fasse partout!* »

Cet homme, doué d'un rare génie militaire, souhaite, en effet, par-dessus toutes choses, la concorde et l'apaisement. Un champ d'action plus vaste encore lui étant ouvert, très simplement, le 24 fructidor, il en informe sa femme.

« Tu sais sans doute, ma petite bonne, qu'appelé à de nouveaux travaux, je passe à une nouvelle armée. Écris-moi à Saumur, quartier-général de l'Armée de l'Ouest dont je suis le général en chef. »

Ce quartier-général ne tardera pas à être déplacé et fixé à Angers où il demeurera jusqu'au 27 mars 1796, installé dans l'hôtel de Lantivy [1], plus connu ensuite sous la désignation d'hôtel de Chemellier. Hoche lui-même logeait à l'ancien hôtel de Contades.

La fière stature, la grâce altière du nouveau général firent sensation dans le monde angevin. Nombreuses furent les admiratrices se refusant à croire que cet homme de haute distinction fût sorti du peuple. L'une d'elles nous a laissé un tableau piquant de l'effet produit : « Hoche va

1. *Revue de l'Anjou Historique*, art. du chanoine Uzureau. Tome XV, page 589.



Laneuville pinxit.

LE GÉNÉRAL HOCHE.

au fait. C'est un général qui n'aime point le sang, un dictateur qui n'aime point le pouvoir. Il ne pense qu'à son armée, sa pacification qu'il nous a promise et qu'il nous donnera.

« Nous irons toutes l'embrasser, lui baiser les mains et lui porter des fleurs.

« C'est un enthousiasme général. Hier, au Mail, quand il y est venu, on ne regardait que lui, et il y avait des voix qui criaient : Vive Hoche ! Il n'y est resté qu'un instant. »

C'est celle-là qui, ayant tracé une silhouette martiale et séduisante du jeune général, toujours vêtu d'une longue redingote, un grand sabre au côté, ajoutait avec un dépit ingénu : « Il nous tourne la tête, à nous autres femmes, mais il ne se marie point ! »

Qu'aurait pensé l'exubérante mondaine si, pénétrant dans la vieille demeure aristocratique, à la façon du Diable Boiteux, elle avait surpris le général à sa table à écrire ? Hoche vient de terminer une étude de la situation qu'il communique à ses lieutenants : « Je me suis appliqué, en arrivant à cette armée, à chercher les plus prompts moyens de terminer la guerre désastreuse qui mine ces belles contrées... » et après avoir paraphé une proclamation aux troupes : « Malheur à quiconque, cher-

chant à répandre inutilement le sang, ne voudrait voir que des ennemis dans les malheureux habitants des campagnes! » il attire un nouveau papier et, un sourire tendre au coin des lèvres, aligne ces recommandations que l'élégante indiscrète lirait avec stupeur :

« J'exige que mon enfant n'ait jamais de maillot, qu'il ne soit pas serré comme dans un étau. Mets-le dès les premiers mois dans un petit lit. Point de nourrice. Donne-lui à téter. Laisse-le marcher sur les pieds et les mains sur une couverture étendue, l'hiver dans la chambre, et l'été dans le jardin. Ni lisière, ni bourrelet... »

Et quels élans soudains du cœur, au cours de ces instructions paternelles, qui consterneraient les illusions de la curieuse! « Chère Adélayde, comme je t'aime! Tous mes vœux sont tournés vers toi! »

Quelle vérité est celle-là! Sa jeunesse contrainte, tourmentée, plus que jamais a besoin de s'épandre, de se reposer dans la lumière idéale de son amour. Là seulement, l'homme, accablé de durs labeurs, échappe au déplaisant enchevêtrement des intrigues, des faussetés qui l'environnent. Quelques démonstrations sympathiques ne l'abusent pas. Il pressent ce qui l'attend, dans cette grande charge qu'il voulait

repousser, l'estimant au-dessus de ses forces :

« Ma position est on ne peut plus difficile ! expliquera-t-il, peu de temps après au Directoire. Onze généraux en chef et cent vingt autres ont passé ici, quel est celui dont on a dit du bien ? Voyez-les tous partir les uns après les autres, malades ou dégoûtés par les calomnies... »

Et ces amères arrière-pensées mettent une ironie dans cette répartie à Adélaïde : « Comment a-t-on pu te dire que la Vendée, dans laquelle il n'existe plus une maison, dans laquelle ont péri trois cent mille familles, soit le plus beau pays de la France ! Chère Adélayde, on s'est amusé de ta crédulité. Ma chère petite, lis les journaux et tu verras que mon amour seul peut égaler mes occupations : *c'est de quoi je ne veux plus te parler.* »

N'a-t-il pas dit déjà à la femme aimée : « Ta tranquillité fait mon bonheur » ?

Le bel automne angevin le pénètre de son charme ensorceleur et, dans la clarté argentée qui baigne les riants paysages aux lignes moelleuses, Lazare Hoche s'abandonne à de tendres réminiscences, laisse flotter sa pensée au fil de l'eau paresseuse ou édifie des châteaux d'espoir dans les nuages nacrés.

« J'ai passé hier la journée sur la Loire. Là, livré à de douces rêveries, je songeais à toi, à notre union, à notre séjour à Rennes... » Et se reportant au soir où la déchirante nécessité de la séparation les suppliciait et exaltait leur amour par la douleur : « Comme tu étais touchante, comme tu étais belle, mon Adélayde. Ah! mon pauvre cœur ne pourrait supporter longtemps de pareilles épreuves! Un instant, je fus prêt à te dire de rester! Cependant je m'applaudis d'avoir eu du courage, puisqu'à peine, depuis ce moment, aurais-je pu te voir! Tu le sens par mes courses. Et s'il m'était arrivé le moindre événement, on n'aurait pas manqué d'assurer que je préférais la société de ma femme aux affaires publiques.

« S'ils la connaissaient, ma femme, ceux qui parlent ainsi me blâmeraient-ils ? »

La vue attrayante des grasses prairies ravivant ses goûts champêtres, il se perd en d'aimables imaginations ;

« Recommande bien à ton papa de ne plus louer aucune de ses fermes. J'ai là-dessus le plus joli projet du monde. Déjà trois belles juments poulinières sont en ma possession, je cherche un bel étalon. Lorsque j'irai à Thionville, je te dirai le reste. Il te doit suffire, pour le

moment, de savoir que mon projet est de ne plus servir et de me retirer du commerce des hommes qui, pour la plupart, sont ingrats, méchants et stupides. Avec toi, que puis-je désirer ?... Oui, ma bonne amie, c'est dans la retraite que l'homme est heureux. Jamais mon enfant ne connaîtra les grandes places que pour se moquer de ceux qui les occupent... »

Poursuivant la fiction à la manière de la laitière Perrette ou du Rêveur éveillé du conte oriental, Hoche ajoute, grave et comique, pour embrasser toute la famille dans ce songe heureux : « Nous aurons un séjour de ville chez M. et Mme Debelle. Peut-être honoreront-ils notre campagne d'un regard pendant la belle saison. Hélas ! avec des goûts différents, nous aimerons-nous moins ?

« Adieu, ma petite ménagère. Faire une bonne économie, bien élever tes enfants : voilà ton partage. Le mien sera de veiller à l'extérieur et de regarder grandir nos élèves. »

Ce mirage de chaumière et d'amour, de travail modeste, agreste et libre, charme son esprit harcelé et revêt une irrésistible séduction au sein de la campagne silencieuse, empourprée et dorée par octobre, où l'air apporte des odeurs de fruits et des pépiements d'oiseaux. Hoche est à Mache-

coul presque seul vis-à-vis de lui-même, et desserrant la pression formidable des obligations journalières, il oublie tout pour s'épancher longuement avec la bien-aimée absente.

« Oh ! mon amie, qu'il me sera doux d'embrasser la mère et l'enfant ! Que de caresses je prodiguerai à l'une et à l'autre ! Qui plus que moi sait aimer ? Pour avoir l'air dur, le ton mélancolique, est-il un cœur plus sensible que le mien ? Non, sans doute. De longs malheurs, de grandes pertes, ont pu donner à ma figure, à ma conversation un ton morne et pensif, mais, Adélayde, comme en retrouvant le bonheur près de toi, j'y recouvrerais également ma gaîté perdue depuis bien des années ! Peut-être une multiplicité d'affaires et d'inquiétudes ne m'assiègeront-elles pas toujours. Une métairie, ma femme et mes enfants me consoleront des peines de la vie et de l'injustice des hommes. Parle-moi, à tes heures perdues, de mes projets d'élever des chevaux et des bœufs. Fais en sorte de disposer quelque chose. Ce n'est pas que je puisse te promettre de retourner avec de grandes richesses. Depuis six mois, je dépense le double de ce que je gagne. Les assignats sont absolument nuls dans ce pays.

. . . .

« Oh ! Oh ! diras-tu, quelle manie d'écrire tenait ce jour-là mon mari ? Voilà la plus longue lettre que j'aie reçue !... En voici les causes : D'abord, je suis assez libre aujourd'hui. Eusuite, j'ai beaucoup de plaisir à causer avec toi. Puis il m'est si doux de te donner quelques-unes de mes idées. Souvent à cheval la moitié du jour, je descends pour manger, lire et répondre. Ensuite les réflexions qu'exige mon état viennent m'assiéger. Je finis toujours par dire un baiser, un bonjour différents (de ce que je voudrais) à mon amie. « Donnons-le-lui et puis reposons-nous ensuite. » Je t'en donne cent aujourd'hui, chère petite. Adieu, mon intéressante amie. Que notre amour soit aussi durable que nos jours ! »

C'est de Machecoul encore que jaillira de son cœur cet hymne d'amour, l'un des plus délicats hommages qui aient été rendus à une femme adorée.

« Au milieu du cliquetis des armes et du tourbillon des affaires, l'être le plus malheureux serait celui qui, le cœur vide, serait susceptible de ne point aimer, de ne sentir aucune de ces délicieuses sensations qui dédommagent le cœur des travaux de la tête. Celui, ô mon amie, qui ne sait où reposer sa pensée, et qui ne sait, lors du calme, dans quel sens il doit épancher son

âme, est bien le plus à plaindre des mortels. Eh! en effet, qu'importe pour être heureux, le rang, les honneurs, les richesses, toutes ces choses passent. Le cœur seul reste.

« Tu le possèdes, mon amie, ce cœur si rempli de son amour. Il est à toi, à toi seule, toi seule peut l'occuper. Au milieu de mes tumultueuses agitations, Adélayde est toujours présente à ma pensée. Je l'ai toujours à mes côtés. Heureuse réalité, me fuirez-vous toujours !

« M'aimer est ta plus douce occupation, ma chère Adélayde. T'aimer est mon unique objet. T'aimer toujours sera toujours ma plus douce récompense. Ah ! quelle autre pourrais-je désirer pour mes pénibles travaux ! ».

Si les quotidiennes tribulations rejettent ainsi cet homme jeune vers les consolations humaines, le dégoût des viles cupidités, de l'astuce, des égoïsmes, des turpitudes cyniques, trop fréquemment rencontrés, l'amène à chercher plus haut la satisfaction de son idéal. En s'interrogeant, il trouve sans peine, à fleur de conscience, le regret de la sécurité intérieure que donnait, à son enfance, le rythme de la pratique religieuse. Alors, toujours de ce Machecoul où l'enveloppe, quelques instants, un calme propice et salubre, Lazare, après avoir laissé parler son amour,

adresse à son beau-père cette sorte de testament moral :

« Si je ne consultais que moi, mon cher Ami, je dirais : En donnant de bons principes à mon enfant, il sera juste et bon. Mais souvent le père et le fils ne se ressemblent pas. Je désire donc que mon enfant connaisse un culte. Souvent, oui, souvent la religion nous console. Il est des instants dans la vie où l'âme cherche encore à se persuader la réalité d'un Être Tout-Puissant. Malheur à celui qui n'écoute pas la voix intérieure qui atteste à tous les mortels son existence ! »

Ainsi quand Lazare Hoche pressait les Vendéens d'adjurations ardentes : « Déposez les armes... Reprenez votre caractère naturel... Priez Dieu et labourez vos champs... » ce n'était pas là phraséologie creuse, servant des fins intéressées et des vues politiques — mais conviction profonde, sentiment sincère.

Prier Dieu et labourer son champ! Cette belle formule concentre, à ses yeux, toute la sagesse, indique le seul bonheur valable.

Comprenant l'âme populaire d'après ses propres aspirations, Hoche pressent avec lucidité ce qui a causé le mécontentement, l'indignation, le soulèvement des paysans de l'Ouest,

vendéens ou bretons : l'offense à leur Foi. Il estime ce peuple religieux. Dévoué à son devoir militaire, Hoche s'efforcera, avec énergie, d'éteindre l'effervescence, de maîtriser l'insubordination, en ruinant l'influence des chefs qui entretiennent la sédition, mais il sera toujours prêt à plaider la cause des simples. Il ne cessera d'engager le Directoire à la plus large tolérance religieuse : « Agir autrement, dit-il avec raison, serait éterniser la guerre... Faut-il fusiller les gens pour les éclairer ?... »

Et, tourné vers les soldats et les habitants des campagnes alors qu'il répète avec force : « Nous ordonnons que les opinions soient respectées, que le pillage soit puni avec la dernière rigueur. Nous déclarons que les intentions du gouvernement sont que l'agriculture soit protégée », sa voix ne prend une telle ampleur d'autorité que par l'accord parfait — que nous prouvent les lettres intimes — entre sa conscience et ses prescriptions.

XII

RES NON VERBA

« Pas de paroles, des actes. » Cette devise, adoptée par Hoche, quand il fut promu au commandement de l'armée de l'Ouest, résume sa règle de conduite. Mais les paroles que le général écrit ou prononce alors prennent bien la valeur d'actes : promesses, semonces, instructions ne demeurent jamais sans effet.

En cette fin de vendémiaire, critique apparaît la situation. Hoche est venu à Machecoul pour suivre de près les éventualités : 140 voiles sont apparues sur les côtes de Vendée. Le comte d'Artois est débarqué à l'île d'Yeu et a mandé

Charette qui doit désigner le point du littoral le plus favorable pour y faire aborder les forces de secours, amenées par l'escadre anglaise.

Le féal partisan obéit à l'ordre du prince, quoique cette marche expose son armée à une attaque de flanc. Que le comte d'Artois prenne la tête des troupes, et l'auguste présence d'un Bourbon fanatisera le pays qui se soulèvera tout entier, à l'instigation de Stofflet, d'Autichamp et de Scépeaux, toujours en armes! Puisaye, aux abords de La Vilaine, n'attend qu'un signal pour rassembler ses chouans... Un coup d'audace — et la partie s'engagera prompte et victorieuse...

Malheureusement pour les espérances de Charette, le comte d'Artois hésite, entouré de conseillers timorés qui le découragent de tenter une expérience jugée hasardeuse. Hoche ne tient-il pas l'arrière du terrain, barrant le passage ? Coupant court aux atermoiements, l'amiral Lord Cornwallis se détermine à quitter le mouillage de l'île d'Yeu, peu sûr en la mauvaise saison. La flotte lève l'ancre. Et Charette, déçu, irrité, se renfonce à l'intérieur, n'ayant plus d'autre alternative que la soumission ou la mort.

Sa fierté indomptable, sa fidélité à sa religion

et à ses principes politiques le détournent du premier parti. Jusqu'au bout, il luttera, coûte que coûte.

Mais les populations sont lasses de la guerre qui prolonge désordres et malheurs. Et des promesses planent et engagent à l'apaisement. Plein pardon à ceux qui livreront leurs armes, et obéiront aux lois, alors que récoltes et bestiaux, enlevés aux récalcitrants, ne seront restitués qu'en échange des fusils, cachés dans les fumiers et les greniers à foin.

Cette mesure sévère, exécutée sans violence, mais d'une façon rigoureusement précise, va produire l'effet escompté. Consternées par la crainte de la disette et de la ruine, les familles des combattants décideront ceux qui tiennent encore campagne, à rallier le foyer et à reprendre la vie régulière. Ainsi, par ces défections, Charette et les autres chefs verront peu à peu diminuer le nombre de leurs soldats.

Mais les intentions de Hoche, en appliquant ce plan, concerté avec Chérin, ne sont pas toujours comprises. Tous les hommes de partis extrêmes s'acharnent contre le jeune général, obligé de se tenir en garde continuelle, de déjouer les feintes, de parer aux coups imprévus. Pris dans un réseau serré et embrouillé, Hoche

restreint forcément sa correspondance personnelle. Et aux reproches qu'il en reçoit — tendres et éplorés — éclate l'impatience de l'homme surmené.

« Il est inouï qu'avec les disgrâces de mon état, ma femme me cause encore du chagrin ! Vous êtes une méchante amie que je gronderais bien en face, mais qu'au fond j'aimerai toujours. Allez ! voilà pour vous deux baisers fraternels et larmoyants comme les vôtres. »

Rien ne filtre de ses innombrables ennuis, dans ces billets affectueux, ayant pour unique objet l'événement qui s'approche, la santé de la chère femme qui lui donnera *certainement* un fils — lequel fils s'appellera Charles. Si c'est une fille, le nom qui plaira à la petite maman — sauf celui d'Anna ! Lazare ne saurait entendre sans chagrin ce nom qui fut celui de sa mère... Et il est décidé que la bonne maman d'Adélaïde tiendra le nouveau-né sur les fonts baptismaux...

Ces importantes résolutions arrêtées, un ordre du Directoire appelle le général à Paris. Hoche conçoit aussitôt l'espoir d'obtenir un congé qui lui permettra d'aller à Thionville et d'assister à la naissance de son enfant. Mais, hélas ! désappointement amer ! Le 9 nivôse an IV, Lazare doit

expédier de Paris, là où il se sait attendu, ce billet affolé :

« Après bien des incertitudes, des débats, je quitte cette ville, non pour aller t'embrasser comme je te l'avais annoncé, mais pour aller commander les trois armées qui sont à l'ouest de la France. Dans quatre mois, je serai de retour.

« Ménage-toi bien, ma bonne chère, prends soin de toi. Aie pitié de moi qui, écrasé de fatigue, vois toujours s'éloigner le bonheur que je crois atteindre. »

En ce peu de mots saisissants, Hoche vient de dépeindre sa destinée entière : tout ce qu'il convoite le fuira toujours...

« Puisse cette lettre, ma chère Adélayde, trouver un petit Charles entre tes bras ! » écrit-il, de retour à Angers.

Ce ne sera pas un garçon, mais une mignonne petite Jenny qui apparaîtra en ce monde, au début de pluviôse. Pour fêter sa venue, le bon grand père plante un lilas blanc. Soulagé de ses inquiétudes, Hoche prodigue tendres effusions, félicitations et encouragements à la glorieuse petite mère : « Bonne Adélayde, je te remercie cent fois de m'avoir rendu père. C'était le bonheur auquel j'aspirais le plus ! »

Et gaiement il ajoute, déjà consolé de sa légère déconvenue : « Ton enfant est une fille. Chéris-la. Dans un an, elle aura un frère. »

Cette petite Jenny occupe dorénavant une place énorme dans sa pensée. Hoche s'émeut à imaginer la jeune mère caressant son enfant. Qu'il est besoin de cette douce vision pour le soutenir dans les orages qu'il traverse et dont il ne dira mot à Adélayde !

Revenu de Paris avec les pouvoirs civils et militaires d'un dictateur. le jeune généralissime ne saurait exercer un mandat d'une telle importance sans soulever sur ses pas la jalousie, le mécontentement et la haine. Toutes les armes semblent bonnes pour lui faire échec, l'attaquer, l'empêcher, le perdre : dénonciations, calomnies, abominables ruses le réduisent à une si grande détresse qu'il supplie le gouvernement de le remplacer.

« Croiriez-vous que trois des quatre chevaux que vous m'avez donnés ont été aveuglés dans mon écurie ? rapporte-t-il au ministre de la Guerre... Quel pays ! quelle guerre et quelle perspective j'ai devant les yeux ! Le poignard, le poison et, le dirai-je ? l'envie, ne me préparent-ils pas quelque chose de plus ignoble ? O patrie !... »

Et à un ami, il écrit : « Je suis malade d'ennui et de dégoût. Un plus long séjour ici me fera mourir... »

Dans son désir d'amener la paix par des voies conciliantes (il a même assuré libéralement la retraite de Charette si celui-ci consent à sortir de France), Hoche est entré en relations avec la vicomtesse Turpin de Crissé, cousine de Scépeaux, et de quelques autres dames, susceptibles de faciliter les négociations avec les chefs royalistes. Aussitôt un libelle infamant travestit la conduite du général et l'accuse de mener une vie de Sardanapale, en compagnie de favorites titrées.

Hoche s'affecte vivement de ces injurieux propos, qui peuvent entraver sa diplomatie et troubler le repos de sa chère Adélaïde.

A peine lui est-il loisible de correspondre avec sa femme dans le pays vendéen qu'il explore en chevauchées interminables, perdu dans les boues de chemins affreux, au plein de la mauvaise saison. Sous sa ferme compression, les grands mouvements insurrectionnels sont devenus difficiles à tenter, mais de brusques ressauts, des convulsions inopinées en des points inattendus, montrent encore l'existence d'un ennemi vigilant, prêt à nuire, et qu'il importe de tenir en respect.

Charette, traqué de ferme en ferme, mène quelque temps la vie errante d'un outlaw, considérablement affaibli, mais jusqu'au bout redoutable. Stofflet de même. Et ce printemps de 1796 verra les deux grands chefs de la résistance tomber entre les mains de leurs adversaires.

Les pires ennemis de Hoche n'ont pas été ces antagonistes déclarés, mais bien les politiqueurs de petite ville, les hommes à courte vue, les intrigants dont il gêne les agissements. Ceux-ci l'assourdissent de leurs clabauderies, le dénigrent près des gouvernants, l'accusent d'intelligence avec les prêtres qu'il s'efforce de gagner à la cause de la paix.

Tout leur sert de prétexte pour le rabaisser. Les administrateurs de la Vendée, entre autres diffamateurs, n'ayant pas craint d'écrire au Directoire : « Hoche, né dans le chenil du ci-devant roi, tranche du Cromwel, à l'égard d'hommes que leur âge et leur position mettent au-dessus de ses insolences » reçoivent à bout portant une fulminante réponse :

« Mille gens qui prennent le titre de patriotes, crient à la sévérité, à l'injustice. Découvre-t-on leurs turpitudes ? On est royaliste...

« Vienne la fin de la guerre ! Que la patrie, heureuse et libre, n'ait plus besoin de mes ser-

vices, et le fils du valet de chenil déposera, sans regret, l'épée du général en chef, son unique fortune, pour reprendre, s'il le faut, la bêche de laboureur...

« Mes vingt-sept ans ne trouvent pas grâce devant mes détracteurs. Mais qu'ils le sachent bien ! Quand, la tête penchée sur la carte du pays insurgé, je songe aux moyens de terminer cette guerre et d'épargner le sang français, quand, la main sur le cœur, je sonde ma conscience, mes intentions, mon patriotisme, quel que soit mon âge, je me sens digne de commander. »

Ses moindres démarches donnent lieu aux suspicions et sont incriminées. S'il arrive que Hoche, passant à proximité de la résidence du général Le Veneur, s'arrête pour visiter le maître qu'il chérit et vénère, promptement le ministre de la Police générale s'en trouve avisé. Cette dénonciation fournit seulement à Lazare l'occasion d'affirmer de nouveau hautement son estime et sa gratitude pour « l'homme qui a le plus contribué à son éducation politique et militaire ». Et il en profite pour plaider encore la cause du vieux général qui, ruiné par un aigrefin, travaille de ses mains pour nourrir sa nombreuse famille.

De ces perturbations pénibles, Mme Hoche sera seulement instruite par une note très brève, achevant un affectueux épanchement :

Saint-Brieuc, le 2 floréal (1796).

« La difficulté des communications m'a empêché de t'écrire, ma chère Adélayde. J'ai d'ailleurs passé quelques jours à Belle-Isle-en-Mer, où il n'y a point de poste. Il a donc fallu que j'attende à me rapprocher de ce pays.

« Ta dernière lettre m'a fait éprouver le plus vif plaisir. Au moins mon imagination supplée-t-elle à l'absence. Je te vois remplir les fonctions intéressantes de Mère. Cette idée ne me dédommage que bien faiblement des privations que j'éprouve.

« La seule ambition que j'aie, ma bonne petite, est de finir promptement cette guerre et d'aller ensuite me reposer à tes côtés. Depuis deux mois, j'ai donné cinq fois ma démission. Sans doute, le gouvernement a cru que j'étais utile à mon poste. J'y suis donc resté !

« Adieu, chère petite ! Ayez bien soin des deux seuls êtres qui m'attachent à la vie ! »

Hoche a jugé inutile également d'agiter la jeune femme en lui narrant le danger qu'il a couru, près de Loudéac, dans une lutte presque

corps à corps avec un chouan : Lantivy, chef de la division du Morbihan, dont le coup de fusil tua un soldat à côté du général. Adélaïde ne doit pas être troublée dans ces fonctions maternelles si douces que le mari se représente avec un respect et une joie infinis :

« Qu'il doit être touchant le tableau de mon Adélayde, caressant, allaitant sa Jenny ! Il manque à mon bonheur ! N'en jouirai-je pas bientôt ?... »

« Je crains que ta méchante Jenny ne t'épuise. Déjà, sans doute, elle te connaît, te fête. Déjà ses petites mains s'élèvent vers toi pour t'exprimer sa reconnaissance. Elle te sourit. Que tu es heureuse !

» Ma bien bonne Adélayde, je voudrais bien te voir. J'en meurs d'envie ! »

Mais il est bien inutile de concevoir l'espoir d'un congé à cette heure, grosse de conséquences, où s'élaborent les solutions des conflits. Mme Turpin de Crissé, à laquelle son cousin Scépeaux a délégué pleins pouvoirs, s'entremet, de tout son dévouement et avec une rare intelligence, pour préparer la cessation des hostilités entre royalistes et républicains.

Après maintes allées et venues, la délicate négociatrice, parvenue à rencontrer Hoche,

trouve le généralissime aussi désireux qu'elle-même de voir cesser les effusions de sang et s'établir la concorde.

Le traité va donc se conclure. Éprouvant jusqu'à l'extrême limite la générosité de l'adversaire, la vicomtesse s'enhardit à implorer des faveurs de plus en plus libérales : ouverture des prisons, sauf-conduits pour les émigrés qu'elle aura le droit d'hospitaliser dans son château d'Angrie en attendant l'occasion de quitter la France... Et s'émerveillant de ce que ces avantages pour les vaincus fussent dispensés avec tant d'aménité bienveillante, la noble dame, emportée par l'enthousiasme, fera sourire Hoche en s'écriant ; « Général, que ne vous faites-vous roi vous-même ? »

A la fin de floréal, Hoche constate avec soulagement : « Scépeaux s'est rendu, son armée chouanne pose les armes. — Je puis même dire de belle grâce. »

En ce temps, néanmoins, où sa diplomatie touche au succès poursuivi avec de courageux efforts, des délateurs, intrigants désappointés ou jaloux, s'acharnent à le vilipender près du ministre de la Police générale, ne réclamant rien moins que sa destitution. Lazare Hoche, averti de leurs dénonciations et dédaigneux de ces

basses manœuvres, répliqua avec hauteur, dans une facile et énergique défense :

« Malheur au gouvernement qui se laisse abuser par des rapports mensongers ! »

Ces clameurs de la cabale ont fait assez de bruit pour que la presse en recueillît les échos. Et Hoche prend soin de rassurer sa femme qui pourrait s'en alarmer :

Angers, le 28 floréal an IV (17 mai 1796).

« Le danger étant passé, j'ose espérer, chère Adélayde, que tu n'y penses plus et que ce que tu auras vu sur les journaux au sujet de ton mari ne t'aura pas affligée. Ils me proscrivaient, les scélérats ! et je sauvais la République ! N'importe ! Il n'en faut pas être moins attaché à ses devoirs.

« Ah ! mon Adélayde ! Combien cette saison charmante me fait regretter de n'être pas à tes côtés ! Nous demeurerions à la campagne. C'est là qu'est le bonheur... Là, nous serons heureux par notre amour et nos enfants. Des scélérats ne pourront troubler la douceur de nos jouissances. »

La guerre intestine est désormais en bonne voie d'apaisement. Les grands chefs, Gadoudal, d'Autichamp, Sapinaud, de Frotté, l'abbé Ber-

nier et d'autres, vont cesser peu à peu la lutte, soit qu'ils traitent, soit qu'ils renoncent, en passant à l'étranger. Au dehors, les éclatantes victoires de l'armée d'Italie impriment l'essor à la renommée de Bonaparte à qui Hoche envoie ses félicitations chaleureuses : « Je l'envie, déclare-t-il, sans le jalouser ! »

La Fête de la Reconnaissance et des Victoires, le 10 prairial, dans ces circonstances, prend un caractère triomphal de grandeur. Mais les pompes officielles ne manifesteront, nulle part, avec autant de vérité que dans l'Ouest apaisé, la satisfaction populaire.

A Rennes, où était fixé de nouveau le quartier-général de l'armée des Côtes de l'Océan, la cérémonie se déroula, au milieu de l'enthousiasme, dans un apparat majestueux. Vingt pièces de canon, placées au Champ-de-Mars, au Mail et sur le Thabor, annoncèrent la fête en tonnant d'heure en heure, dès 3 heures du matin. Et le général Hoche, devant les autorités civiles et militaires, prononça un discours qui s'exalta au ton fervent d'une action de grâces.

« Peuple souverain, ta gloire immortelle a été portée jusqu'aux extrémités du globe... S'il est arrivé le moment de célébrer tes victoires, n'est-il pas arrivé aussi celui où tous les Français doi-

vent s'embrasser ?... Que le règne des lois soit rétabli et le souvenir des discordes civiles effacé.

« Dieu puissant, qui veilles aux destinées de cet empire, qui, dans les combats, as dirigé nos coups, l'homme que tu créas doit être libre ! Extermine les factions du sein de la République et protège nos saintes lois contre les attaques de nos ennemis ! »

XIII

LA RIVALE

Éloignée de ces fastes, dans l'ombre fraîche de la maison lorraine, une jeune femme s'attriste. Des larmes tombent souvent, furtives, sur le front de l'enfant qui repose entre ses bras et que le père ne connaît pas encore.

« La gloire se paie cher ! Aux dépens du bonheur ! » se dit Adélaïde, dans la langueur de l'attente.

Debelle, son beau-frère, faisant partie de l'armée du Rhin, et demeurant ainsi à proximité de Thionville, en profite pour revenir fréquemment vers Justine. Ce bonheur, dont elle

est témoin, rend plus sensible encore à la solitaire le vide de l'absence.

Ah ! ce Debelle, comme il sait aimer, lui ! Il ne place pas la discipline au dessus des lois suprêmes de l'amour ! Au premier joint, un signe ! Et Justine — la fortunée ! — transportée d'aise, court rejoindre son mari !

Le fait, rapporté à l'époux, avec l'intime espoir que cet exemple engageant sera imité, provoque seulement cette répartie coupante :

« Ceci est enfantillage et fera tort à Debelle, que je croyais plus raisonnable. Ne m'en veuille pas pour cela et surtout ne m'accuse plus, car je me fâche. »

Les dix baisers bien tendres de la conclusion n'ont pas suffi à guérir l'écorchure de la réprimande. Le pis est qu'aucune peine ne saurait rester secrète dans l'étroite vie de famille. Le chagrin d'Adélaïde chagrine tout l'entourage. Personne ne s'y rendant exactement compte des exigences formidables auxquelles doit satisfaire le héros, le moindre retard des courriers donne lieu aux interprétations les plus diverses et communément fâcheuses : « *Il* est malade — ou blessé — ou mécontent — ou inconstant… »

La maman, susceptible, se montre froissée du silence de son gendre à son égard. Le bon père

se découvre des ennemis, croit à de ténébreuses machinations. Lazare, impatienté, tiraillé par de multiples et impérieuses obligations, prend le parti de rire.

« Embrasse toute ta famille pour moi et qu'il ne soit plus question de rien ! écrit-il à sa femme. Sans doute que Jenny, plus sage que les autres, ne se plaindra pas de la conduite de son père. Voilà ce que c'est d'être bien élevée. Aussi sa gloire rejaillit-elle sur sa mère. Embrasse bien fort ce petit enfant pour moi dont elle fait l'espérance. Dis à ton bon papa que sa tendresse ne soit pas alarmée et que ta mère m'est aussi chère que lui. Soyez tous heureux en attendant que je puisse l'être avec vous. »

Ces effusions cordiales sont charmantes, mais, hélas ! la question majeure ne reçoit pas la solution désirée : « Je n'admets pas trop les raisons que tu me donnes au sujet de Justine. Tu raisonnes comme une femme qui a envie de l'imiter et je vois comme un militaire. Au reste, nous arrangerons nos opinions, à cet égard, à la première réunion. »

Une catégorique déclaration termine cette lettre, venue de Rennes et datée du 1[er] messidor an IV : « Tu peux assurer que la guerre des Chouans est finie, ainsi que celle de la Vendée. »

L'importante nouvelle est bien faite pour réjouir tous les cœurs et ranimer l'espérance évanouie. Pourquoi faut-il apprendre en même temps qu'on doit rester privée de lettres durant douze jours ?

« Je m'embarque demain pour aller faire une tournée sur les côtes où il n'y a pas de postes. »

Mais bien au delà du terme indiqué se prolonge l'intervalle de silence qui, évidemment, a suscité de vifs émois et de dolentes récriminations, car la lettre qui suit, partie de Paris seulement le 28 messidor (16 juillet 1796), débute par des paroles sévères :

« Sachant qu'il est impossible que je reçoive de toi une lettre qui ne contienne les plaintes les plus amères, je ne parlerai jamais de cet objet. J'ai épousé une enfant, alors que je croyais avoir une femme qui s'enorgueillirait de mes travaux, qui me consolerait des peines attachées à ma place, qui se réjouirait de mes succès. Je dois me résigner. J'entendrai toujours des plaintes. Je verrai toujours couler des larmes et lorsque je recevrai une lettre de ma femme, je ne devrai l'ouvrir qu'en tremblant. Non seulement j'éprouve les peines, les inquiétudes de mon état, mais j'aurai encore à craindre de n'avoir pas encore écrit en temps et lieu et

ma femme sera plus exigeante que le gouvernement. Est-ce là ce que je devais attendre? Est-ce là le prix de ma tendresse?

« J'arrivai à Rennes le vingt du mois. J'étais venu par mer de Brest à Saint-Malo. En arrivant, Hédouville me remit l'ordre du Directoire de me rendre à Paris. J'obéis sur-le-champ. Tu ne douteras pas sans doute que si j'eusse pensé rester dix jours à Paris, je ne t'aurais priée de t'y rendre avec ma chère Jenny. Il n'est plus temps, et sans doute je vais repartir, puisque mon travail est bientôt achevé.

« Je t'aurais priée de venir. Oui. Il m'eut été doux de te presser contre mon cœur, d'embrasser ma fille. Mais tes pleurs eussent bientôt troublé mes plaisirs. Bientôt, contraint de te quitter, j'aurais peut-être regretté de t'avoir vue.

« ... Combien Privat m'a dit de choses aimables sur ton compte! Tu es aimée, admirée... Tes plaintes me tuent. Et souvent, je n'ose te porter les miennes. Tu m'aimes, et tu me crains davantage!

« ... Mon Amie, ma chère Adélayde, il ne tient qu'à toi de nous rendre heureux. Sois plus tranquille, plus gaie. Tu écris si bien quand tu le veux. J'ai de toi les plus charmantes lettres.

Pourquoi d'autres viennent-elles me faire tant de mal !

« Sauf de *Grands Événements*, Auguste viendra te chercher à Paris à la fin de fructidor et nous passerons l'hiver ensemble... »

Quels peuvent être ces *Grands Événements*, capables d'ajourner la réunion projetée ? La jeune femme, intriguée, échafaudera force suppositions sur ces mots mystérieux, soulignés et décorés de majuscules. Mais le mari, qui se repent d'avoir laissé échapper cette allusion, reste fermé désormais et éludera toute interrogation à cet égard.

Ce qu'il ne peut dire, c'est que l'ordre qui le mandait à Paris lui recommandait expressément le plus grand secret sur son départ, sur son séjour dans la capitale... Comment, dans ces conditions, prévenir sa femme de son arrivée ? Comment surtout, dépositaire d'un secret d'État considérable, oser compter assez sur soi pour résister aux sollicitations d'une chère curieuse, et à des prières craintives qui le troubleraient dans l'accomplissement de ses grands desseins ?

Ce jour du 28 messidor restera pour Hoche à jamais mémorable. Il y reçoit la consécration officielle de son œuvre. Quand, après la lecture

du Message enthousiaste du Directoire au Corps législatif, il fut déclaré solennellement, devant l'assemblée des Cinq-Cents « que l'Armée des Côtes de l'Océan avait bien mérité de la Patrie », les représentants se dressèrent spontanément pour rendre hommage au Pacificateur.

Son prestige ne cesse de s'accroître. Il est l'homme du jour. Le Directoire, en le félicitant chaleureusement, lui a fait présent « de deux des plus beaux chevaux existant dans les dépôts de guerre et d'une paire de pistolets de combat ». Avec quelle joie généreuse, Hoche associe ses lieutenants à son triomphe et les signale au gouvernement pour leur faire obtenir grades et récompenses !

« Il était, a dit Barras, au premier plan de la gloire... Admirable jeune homme, véritable héros de la Liberté ! »

Mais, vues de Thionville, ces manifestations éclatantes prennent l'aspect de fantasmagories pleines d'inconnu, peut-être suivies de décevants lendemains, et l'on s'alarme :

« Il ne m'a pas appelée ! Il m'oublie ! Comment, dans ce concert étourdissant d'éloges, entendrait-il ma voix lointaine ? »

Il s'éternise dans ce Paris où fourmillent les tentations « contre le vœu de son cœur », as-

sure-t-il. Mais les gouvernants l'ont convié à assister aux Fêtes de la Liberté du 27 Juillet.

Que de sirènes autour de lui ! Sans doute d'anciennes obsessions renaissent, ramenant des silhouettes féminines entrevues à Rennes : cette piquante et traîtresse marquise du Grégo, qui n'hésitait pas à livrer ses amis pour servir les républicains, et, à Paris, cette éhontée, qui, au théâtre des Italiens, accostait la citoyenne Hoche, pour s'enquérir de son époux, connu à la Conciergerie. Ce sont là souvenirs cuisants, qu'on ne réussit pas à écarter...

Puis l'imagination enfiévrée se lance sur d'autres pistes, pourchassant d'autres craintes.

Lazare, dans sa lettre, très tendre d'ailleurs du 7 thermidor, fixait son départ au 11 du même mois. Le 1er fructidor le trouve néanmoins dans la capitale. Et il a exprimé le désir inopiné d'obtenir la coopération de Debelle, qui le rejoindrait en Bretagne.

A cette demande imprévue, le cercle familial s'agite. Les cerveaux bouillonnent. D'hypothèse en hypothèse, on croit débrouiller l'énigme. La guerre de l'Ouest achevée, son amour de gloire n'étant pas encore assouvi, Hoche va se lancer dans quelque expédition hasardeuse. D'aucuns, qui se prétendent bien informés, parlent d'une

descente possible en Angleterre. Debelle, joyeux, se dispose à aller prendre sa part de dangers et de lauriers aux côtés de son beau-frère.

Mais Hoche, pressenti, fait crouler du bout du doigt, l'échafaudage de présomptions :

« Si je les connaissais, ma chère Adélayde, il ne m'appartiendrait pas de te révéler les secrets de l'État. Tu te trompes sur les motifs qui m'ont fait demander Debelle. Je veux l'avoir près de moi, le retirer du théâtre d'une guerre affreuse. Il m'est impossible de t'en dire plus. Je n'en sais pas davantage, et je doute que nos moyens nous permettent d'hasarder ce qui semble t'être pronostiqué.

« Au surplus, chère Adélayde, quels que soient mes destins, je compte sur ton amour.

« Il m'est impossible de te permettre de venir avec Debelle. Je te l'ai dit : si je le puis, cet hiver, c'est-à-dire dans deux mois, tu reviendras sur les bords de la Vilaine. Avant, tu ne le peux. Je veux d'ailleurs que ta fille t'accompagne. Tu viendrais avec ta sœur jusqu'à Paris. Auguste irait t'y chercher.

« J'aime à voir quels progrès fait ton caractère. Enfin tu oses, mon amie, manifester ton opinion ! J'aime entendre ma femme prononcer : Je veux !... Adieu.

« Compte sur le cœur et la tendresse de ton époux. »

La Psyché, qui est au fond de toute femme, poussant Adélaïde à insister, Hoche, qui a regagné Angers, explique posément : « Je crois devoir te rappeler que ton rêve d'Angleterre n'est qu'un rêve ! Cette puissance battrait sur mer toutes les marines de l'Europe. Dans son intérieur, elle a des moyens que nous ne pouvons balancer. Nous n'avons pas de vaisseaux, pas d'argent, pas d'amis.

« Sois donc tranquille. L'Angleterre ne me verra de quelque temps. »

Cette nécessité de donner le change à sa famille et de comprimer son cœur, en s'exposant aux suspicions, va introduire un supplice nouveau dans la vie tourmentée de Hoche.

Ceux qui l'aiment se trompent de peu dans leurs conjectures : le 19 juillet, un arrêté non publié du Directoire, l'a placé à la tête de *l'armée d'Irlande.*

Dès le 14 mai 1796, Hoche avait été averti que le Gouvernement se reposait sur lui du soin « des troupes à réunir et des instructions à donner au chef de l'opération préliminaire » pour une descente en Irlande. Ces projets s'accordaient à ses convictions personnelles et il les

embrassa avec ardeur. Réduire l'Angleterre, notre principale ennemie, lui paraissait toujours le moyen le plus efficace pour amener la fin de la guerre.

Deux *Légions des Francs* furent formées : l'une, l'*Armée noire*, composée de volontaires, sous les ordres de Humbert, l'autre, des chouans batailleurs qui ne pourraient se résigner à l'inaction s'ils restaient en France, et se jetteraient dans le brigandage pour continuer une vie d'aventures à laquelle ils avaient pris goût.

Le séjour de Hoche à Paris fut surtout occupé par des conciliabules avec les principaux agitateurs irlandais réfugiés en France. Lazare, si épris de liberté, s'émut aux récits brûlants des patriotes et compatit au martyre de la nation infortunée qui s'est décernée à elle-même le surnom pitoyable de la *Shan van Vocht* (la pauvre vieille).

Annexée sans droits par Henri VIII d'Angleterre, oppressée et dévastée par ses successeurs, l'Irlande, régie par un Code pénal cruellement injuste, qui frappe et spolie les catholiques, garde sa foi, en dépit des rigueurs et des outrages. La Révolution française a été saluée par le peuple malheureux comme « l'aurore de la Liberté universelle ». Puisse la brise de France,

s'écriait-on dans les toasts, faire refleurir et verdoyer notre chère Irlande !

Wolf Tone, un avocat de Dublin, à qui ses audacieuses revendications ont valu l'exil, s'efforce, une fois sur le continent, de recruter des partisans à la cause de sa patrie. Le Directoire est gagné. Le général Hoche et Wolf Tone se rencontrent aux Tuileries, chez Clarke, le directeur du service topographique.

Et tout de suite, Lazare Hoche montre son esprit réalisateur, préoccupé des conditions matérielles dans lesquelles s'opérerait l'expédition projetée. Trouvera-t-on du pain en Irlande ?

Carnot les réunit à sa table. Hoche est satisfait d'apprendre que l'Irlande désire une République. Mais alors, le Pacificateur repousse avec force l'idée de représailles meurtrières contre les partis hostiles.

« L'effusion de sang, dit-il, est ce qu'il redoute le plus, et son premier désir est de l'éviter. Les violences ont fait à la Révolution un mal immense ! C'est la persuasion seule qui doit opérer !

Conquis par les vues nettes et étendues du jeune général et le charme de sa personne, Wolf Tone déclarera dans son Journal :

« J'aimais beaucoup Carnot, mais je crois que j'aimerai Hoche bien davantage.

Les premières conceptions de revanche sur l'Angleterre s'amplifient, s'ennoblissent chez Lazare. Maintenant, il y entre moins d'aversion contre l'adversaire tenace et habile que de sympathie et de compassion pour le peuple assujetti. Le héros ne projette plus une invasion de forbans, mais une sorte de guerre sainte pour laquelle il souhaite des concours généreux, des soldats loyaux, fanatiques de liberté. Ainsi a-t-il convié son beau-frère, le général Debelle, à la nouvelle croisade.

La vision de l'Irlande affranchie, libre d'adorer Dieu comme il lui convient, respirant à l'aise sous un gouvernement vraiment national, dominera entièrement Hoche où qu'il aille désormais[1]. Sous cette puissante emprise, que peut lui importer ce Paris frivole et cynique de 1796 où, écrit-il à Hédouville, « les nouveaux riches étalent un luxe effrayant, les agioteurs se montrent au grand jour ! »

Le songe grandiose ne lui laisse plus de trêve. Il ne s'accordera pas de repos, ne goûtera nulle satisfaction, avant que l'œuvre libératrice ne soit accomplie !

Mais le secret absolu s'impose pour mener à

1. G. Escande, *Hoche et l'Irlande*. Félix Alcan, éd., 1888.

bien l'entreprise à laquelle Lazare Hoche se voue dorénavant corps et âme.

Que de pièges, que de pierres d'achoppement se dresseront sous ses pas quand ses desseins seront soupçonnés, pour les empêcher d'aboutir!... Manœuvres sourdes d'obstruction; mutineries militaires, fomentées traîtreusement; conspirations qui vont miner le pays, ramené si difficilement à la paix; les pires moyens — jusqu'au poison — seront mis en œuvre pour arrêter Hoche, l'ébranler, l'abattre. Sa volonté, devenue véhémente et fébrile devant l'opposition, surmonte les obstacles, déjoue les perfidies. Hoche n'a qu'à paraître et à parler : le sentiment du devoir, l'émulation, l'ardeur de vaincre se raniment chez ses grenadiers ameutés. Bientôt ils mendient comme une récompense l'honneur de prendre part à l'expédition.

Il lui faut des vaisseaux, des hommes, l'argent manque. Il fournit le numéraire de sa propre caisse, secoue l'inertie des bureaux, combat l'hostilité de l'amiral Villaret-Joyeuse. Tout lui indiffère en dehors de ses vastes désirs. Averti des complots tramés contre sa vie, et stipendiés, assure-t-on, par le ministre Pitt, Lazare Hoche répond, superbe et naïf : « Quel intérêt le gou-

vernement anglais peut-il attacher à mon existence ? »

Pendant qu'il prodigue ainsi son énergie dans une lutte de tous les instants, Hoche, navré de ne pouvoir s'épancher entièrement, s'ingénie à calmer les inquiétudes d'Adélaïde.

Brest, le II Vendémiaire.

« Sans doute, ma chère femme, piquée de ce que je n'aie pas permis qu'elle vînt avec son frère, ne veut plus écrire à son pauvre mari que ce silence afflige ! Je ne suis pas fortuné, moi ! Toute la famille m'abandonne ! Et ce, parce que mes affaires et mes voyages continuels me permettent peu d'écrire.

« Adélayde dira sans doute : Tu ne veux pas me voir ! Ou bien : Tu vas partir et alors tu m'as trompée ! Je lui répondrai qu'elle se trompe également en faisant ces deux suppositions.

« Dans le cas même où je ne pourrais aller à Thionville, ma petite femme viendrait passer l'hiver avec moi. Je le lui assure de nouveau ! »

Ces promesses téméraires ne suffisent pas à rassurer la jeune femme. Un malaise persiste dans la famille. L'excellent François Dechaux, se persuadant à la fin qu'une question financière mal définie est au fond des choses, propose

gravement à son gendre de lui envoyer l'état de sa fortune. Hoche, le moins intéressé des hommes, demande alors, stupéfait, si des *rats n'ont point passé dans toutes les têtes ?* Et il prend aussitôt la peine de tranquilliser son beau-père par une lettre explicite et cordiale.

Morlaix, le 18 Vendémiaire.

« S'il était reconnu en principe que ceux qui écrivent le plus et le plus souvent, sont ceux qui aiment les autres, il s'ensuivrait, mon cher ami, que les oisifs seraient les seuls chéris et estimés. L'homme en place, celui que des occupations enlèvent à sa famille, en serait-il taxé de froideur, parce qu'il a peu de temps à donner ? Je me crois dans ce cas, et je vois avec peine que vous pensiez que je puisse être refroidi à votre égard. Le commandement de cent dix-sept mille hommes, la surveillance à exercer dans 18 départements, la garde de 1100 lieues de côtes, des opérations nautiques et politiques à suivre, les subsistances à assurer à l'armée, tels sont les motifs de mon silence. Je comptais être assez estimé des parents de ma femme pour qu'ils ne s'en affectent pas. Il en est de même de la fortune ! A quoi bon m'envoyer l'état de vos biens ? Sur quoi, mon ami, cette proposition

porte-t-elle ? Vous demandai-je jamais des comptes ? En prenant Adélayde, je l'ai cru suffisamment riche de ses vertus, de ses talents, de sa beauté. Je ne vous demande même rien pour mon amie. J'ai déjà pourvu à son sort. Connaissez-moi mieux et soyez plus tranquille.

« ... Cessez, je vous en conjure, le dessein que vous avez conçu et comptez sur mon plus inviolable attachement, à vous, à votre vertueuse épouse, à ma femme et à toute sa famille. Je puis être taxé de négligence, mais jamais d'ingratitude. »

Dans cette lettre affectueuse et posée, parmi des explications d'ordre positif, une ligne se détache, flamboyante, devant les yeux épouvantés du lecteur : « Enfin, si je sors de France par des événements quelconques, Adélayde et Jenny n'éprouveront d'autres privations que celles de ma présence. »

La vérité fatale s'inscrit ici ! Des éventualités effroyables s'avancent. Et pour achever, un choc violent avertit des dangers tapis dans l'ombre.

A Rennes, un attentat vient d'être commis sur le général en chef. Alors que Hoche rentrait du spectacle, accompagné de son beau-frère Debelle et d'Hédouville, un homme, caché par

l'angle du mur, a tiré sur lui un coup de pistolet, le manquant heureusement.

L'événement, connu à Thionville, y suscite naturellement une vive agitation. Lazare, pressé aussitôt de questions fiévreuses, remontre avec douceur : « Mon cher enfant, tu ne vois plus qu'en noir. Et mon Adélayde, jadis si gaie, ne m'écrit plus qu'avec un ton lugubre qui me déchire le cœur. Comment peux-tu penser que j'aie jamais dû t'annoncer l'attentat commis sur ma personne ? J'ai craint de t'affliger ! Debelle d'ailleurs m'assurait que, ne voyant personne, tu ignorerais cet événement. Nous nous sommes contentés d'en donner avis à ton bon père, et je t'ai écrit afin que tu sois certaine que je suis bien portant... »

Hoche ne s'étend pas davantage sur l'incident, dont il donnera une relation détaillée à Le Veneur qui s'en est ému lui-même. Ce que Lazare dissimule, avec la pudeur coutumière à la bonté, c'est qu'il fit venir l'assassin dans sa chambre pour l'interroger : « Malheureux ! As-tu une femme et des enfants ? » Et le meurtrier, avouant que la misère seule l'avait poussé au crime pour lequel il reçut seulement un écu, le général fit parvenir 25 louis à la pauvre famille, en demandant qu'on fît grâce au coupable.



Berteaux pinxit.

ATTENTAT CONTRE HOCHE.
Musée de Rennes.

Mais tout se déforme dans l'éloignement : l'extrême discrétion blesse. On y distingue avant tout le manque de confiance, indice de froideur. Lazare a beau témoigner combien il regrette de n'avoir pu goûter les bonheurs que connut Debelle en demeurant plus souvent à Thionville, il répète en vain les plus tendres admonitions : « Sors plus souvent, songe à t'égayer... Vos petites têtes se montent lorsque vous êtes seules... Et alors vous formez des chimères... Ris donc un peu. Je te donnerai un baiser si tu veux rire... » Ces câlineries amoureuses ne suffisent pas à ramener le calme...

L'absence est trop longue, l'ignorance trop dure à supporter... Et dans un paroxysme de chagrin qui ne permet plus de se gouverner, on expédie, vers la Bretagne, une lettre chargée d'âpres reproches et de doutes si amers que Hoche est atteint en plein cœur.

Mais considérant plutôt la peine de la jeune femme que la sienne, au lieu de s'offenser comme il l'a fait auparavant, il la berce de caressantes paroles, avec toute la patience et la mansuétude de l'amour vrai :

Brest, le 7 brumaire.

« Si mon Adélayde était plus instruite des motifs de ma conduite (la rareté de mes lettres

excepté) peut-être m'aurait-elle évité de lire sa lettre du 25 vendémiaire. Connaissant ma tendresse pour elle et pour mon enfant, elle ne m'assurerait pas que cet être innocent me refuse ses caresses. Sans doute, la douleur de l'absence peut aigrir la pensée, l'expression peut s'en ressentir, mais l'accusation formelle ne devrait pas la suivre...

« Cependant, que la lettre dont j'ai à me plaindre ait été dictée à ma femme ou qu'elle soit d'elle, on me verra aussi indulgent que tendre. Mon amie ne gémira pas de ce que je lui dirai. Elle se rappellera qu'elle ne peut être à personne au monde aussi chère qu'à moi, que ma pensée et mon cœur seront sans cesse tournés vers elle.

« Adélayde, loin de m'en vouloir, plaignez-moi ! Tu ne connais pas mon état. Peux-tu croire que jamais j'aie pu perdre ton souvenir ? Tes innocentes caresses, ton amour, tes vertus m'attachent à toi pour la vie. Bannis tout sentiment d'inquiétude. Je serai toujours à toi et à toi seule. Je me plais à t'en répéter l'assurance.

« Je te renvoie ta vilaine lettre ! N'en écris plus de semblables. Si tu le faisais, je pourrais croire que ta raison t'a abandonnée et je me rappelle très bien que ta tête fut, de tous temps,

aussi saine que ton cœur est pur. Dis-moi, mon cher enfant, que tu ne m'en veux plus, que je te suis encore cher, que tu as été trompée un instant sur ton mari, mais que ta tendresse n'a point souffert d'altération. Tu me rendras au bonheur en faisant ce que je te demande et, certes, tu ne voudras point savoir que le père de Jenny fut malheureux par toi ! »

Celle à qui était destinée cette lettre frémissante, presque humble dans ses supplications, put la relire plus tard, quand elle connut mieux les circonstances, avec le poignant remords d'avoir appesanti, dans ces heures noires, le fardeau qui écrasait le héros.

Véritable rocher de Sisyphe, sans cesse retombant, sans cesse relevé par une tension suprême de toutes ses forces ! Les lenteurs calculées de la marine occasionnent une perte de temps irréparable. Les ennemis seront en garde, le secret se divulgue. Et les vaisseaux demandés n'arrivent pas !

« Laissez-moi partir sur une frégate ! s'écrie Hoche, bouillant d'impatience. J'ai donné ma parole que j'irais seconder ce brave peuple. Je dois la tenir...

Villaret-Joyeuse, qui voyait la possibilité d'attaquer l'Angleterre plutôt par les Indes que par

l'Irlande, étant écarté, il se découvre que les vaisseaux qui composent l'escadre, une fois réunis, ont besoin de réparations urgentes. L'hiver arrive. Et les gros temps redoutés des navigateurs.

Le découragement gagne Hoche : « Maintenant, observe-t-il ironiquement, ce sont les voiles qui manquent... Avant un mois, on nous assurera qu'il n'y a plus d'eau dans la mer ! »

Au milieu de ces fluctuations exténuantes, dans le coup de collier des ultimes préparatifs, après avoir rédigé une vibrante proclamation au peuple Irlandais, le grand soldat n'a pas négligé les devoirs d'un bon chef de famille, animé de sollicitude pour les siens. Et du bout de la plume, d'un air de négligence, çà et là, dans ses lettres, il a mentionné, tantôt l'achat d'une part de corsaire au nom de Jenny, tantôt, l'acquisition de terrains en Bretagne (des relais de mer près du Mont-Saint-Michel qui seront, dans l'avenir, pour sa veuve, cause de soucis et de procès).

Ces arrangements sont tels qu'ils ressemblent aux dispositions testamentaires d'un homme se préparant à des risques mortels. Et ainsi devancée par de sombres présages, la consternante vérité parvient à Thionville, un jour triste de décembre.

Brest, le 21 frimaire an V (11 décembre 1796).

« Le Général Hoche au citoyen Dechaux.

« Je ne puis, mon cher ami, prendre sur moi d'annoncer à ma femme mon prochain départ. Il aura, je crois, lieu demain. Demain, nous mettons sous voiles. Je laisse, mon bon ami, à ta tendresse à annoncer cette nouvelle. Je te recommande, mon bon Père, Adélayde et Jenny.

« Peut-être mon silence t'a-t-il affecté ? Je n'ai point eu de torts cependant. Si j'en avais à ton égard, pardonne-les-moi. Aime-moi davantage et compte sur ma reconnaissance, comme sur l'amitié et la tendresse que j'ai vouées à ta famille qui est maintenant la mienne.

« Depuis six mois, mon cher ami, quoique souvent malade, je travaille jour et nuit à une grande opération. De son succès résultera la paix et par conséquent le bonheur de notre pays. J'ai donc dû le faire. Nous allons en Irlande. Un grand parti nous attend.

« Songez à nous. Aimez-nous. Et rappelle souvent à tes filles que notre dernier soupir sera pour elles. »

Entre cet adieu, stoïque et émouvant, qui laisse tout prévoir, et la lettre suivante : « En mer, le 19 pluviose », une dramatique odyssée de quelques semaines, à travers brumes et

rafales, s'est déroulée et a pris fin, éloignant de l'Angleterre le plus grand danger d'invasion qui l'ait menacée jamais.

La flotte rassemblée à grand peine, emportant 13.400 hommes, conquis aux idées enthousiastes de leur chef, leva l'ancre, le 25 frimaire, à deux heures du jour. Elle put sortir du Goulet de Brest, à la faveur d'un brouillard épais, sans être aperçue de l'escadre anglaise qui surveillait nos côtes. Mais, au passage du périlleux Raz-de-Sein qui fut franchi en pleine nuit, un bateau, le *Séduisant*, se perdit, puis le vent éparpilla les autres dans les ténèbres hivernales.

Une seule division sur trois — celle que commandait le contre-amiral Bouvet — arriva en vue de l'Irlande et vint jeter l'ancre dans la baie de Bantry. La *Fraternité*, qui portait le général en chef et Morard de Galles, avait disparu.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'on la vit surgir à l'horizon. Hoche avait donné des instructions précises au général Grouchy sur les opérations qu'il fallait entamer quand même, en cas de retard. Mais Grouchy, déconcerté par l'absence du chef, resta incertain, sans se déterminer au débarquement. La tempête soufflant de plus belle, le contre-amiral Bouvet déclara la baie intenable pour ses vaisseaux défectueux,

mal servis d'ailleurs par des marins peu exercés, et qui risquaient d'être jetés à la côte ou bloqués par les forces navales ennemies. Il donna en conséquence ordre d'appareiller et de pousser au large pour retourner en France.

Pendant ce temps, la *Fraternité* errait sur les flots démontés, poursuivie d'abord par un navire anglais qui l'écartait encore de son chemin, puis jouet d'une horrible bourrasque.

La plupart des hommes d'équipage et des passagers étant malades, Hoche prêta son aide à la manœuvre durant ces heures critiques. Quand la pauvre frégate put s'orienter vers l'Irlande, un vaisseau de l'escadre, la *Révolution*, vint à la croiser et lui apprit que la flotte, ayant renoncé au débarquement, devait approcher du port de Brest — où elle rentrait effectivement ce même jour.

Persister à aller de l'avant, dans les conditions présentes, eût été folie. Hoche, douloureux, se représentant la déception du peuple qui attendra vainement ses sauveurs, doit se résoudre à suspendre momentanément l'aventure grandiose où il a intéressé son cœur, son honneur et sa gloire. Il faut revenir...

Retour lamentable ! Sous les nuées d'encre, l'assaut des paquets de mer, l'effort de la tem-

pête hurlante, la frégate désemparée se trouva jetée au milieu d'une escadre ennemie. Heureusement trop préoccupés eux-mêmes de parer aux avaries de l'ouragan furieux, les Anglais ne reconnurent pas qu'un bateau étranger naviguait flanc à flanc avec leurs navires.

Déboires, vicissitudes, dangers insolites, expectatives de naufrage et de capture, n'ont pu ébranler l'admirable fermeté de Hoche, comme l'atteste ce billet, confié vraisemblement au vaisseau rencontré pour essayer de calmer, quelques heures plus tôt, les inquiétudes de sa famille :

En mer, le 19 nivose.

« Si les vents ne nous contrarient pas davantage, je compte, ma chère amie, être en France après-demain et t'assure de nouveau, en fermant cette lettre, de mon immuable attachement.

« Notre traversée n'a pas été fort heureuse, cependant nous sommes sains et saufs. Debelle a plus particulièrement ressenti le mal de mer. Naturellement, il est guéri. Et depuis longtemps, nous nous entretenons de projets pour notre arrivée.

« Je dois me rendre à Paris, y demander un congé et aller à Thionville sans arrêter. Debelle doit aller chez son père passer un mois.

« Compte sur mon amour. Embrasse tes parents pour moi et mille fois Jenny.

« Adieu pour aujourd'hui, ma chère Adélayde. Cette opération doit sans doute me rapprocher de toi pour longtemps, si ce n'est pour toujours. »

Pour qui connaît les chances encourues, cette simplicité de ton évoque la beauté de la sérénité antique, sous l'écrasement de la Fatalité. Cinq jours plus tard, un court message apportait un immense soulagement à sa destinataire : « Nous arrivons au moment à l'Isle de Rhé et ce soir nous couchons à la Rochelle. Demain, ma chère Adélayde, nous partons pour Paris, où nous demandons les congés nécessaires au rétablissement de notre santé. »

Toujours appliqué à ménager la vive sensibilité de sa jeune femme, Lazare Hoche lui tait les circonstances tragiques de l'atterrissement. Le canot échoué sur un banc de sable, dans l'obscurité, les passagers se débattant dans l'eau et la vase pour gagner le rivage, le vieil Irlandais, Shee, malade, perclus de goutte, incapable de suivre ses compagnons, et condamné à périr là si le général en chef ne l'eut transporté sur ses épaules jusqu'au moulin où ils s'abritèrent pour la nuit.

Ainsi s'achevait l'expédition d'Irlande, séparant du peuple accablé le libérateur, repoussé par la force brutale des choses[1].

De la funeste équipée, dans l'enveloppement perfide du brouillard glacial, Lazare revenait exténué, affaibli, secoué par une toux opiniâtre. Mais le mal que dompte son énergie ne le détournera pas de son ambition généreuse. Ses intentions ne fléchiront pas. Des bords du Rhin où il va être appelé, Hoche ne cessera de songer à l'Ile d'Émeraude, perdue dans le nébuleux et lointain occident.

« Mon ami, écrit-il au ministre de la Marine Truguet, j'ai bien souffert ! Mais la moindre de mes souffrances est celle de la tempête. Mon âme est cruellement oppressée. Nous serions les plus vils mortels, si nous abandonnions le peuple Irlandais à la vengeance de ses tyrans et notre entreprise n'est qu'ajournée. »

Et plus tard, à Hédouville, son confident : « Ma fortune me mènerait-elle aussi, cette année,

1. Grouchy pouvait débarquer sans attendre son général. Hoche, écartant son ressentiment, n'en écrivit pas moins à Mme Grouchy cette lettre magnanime : « Madame, si le général Grouchy a eu des torts envers moi, il ne m'est pas permis d'en avoir envers sa respectable épouse. Son inconséquence à mon égard ne me l'a point fait haïr. Je ne suis et ne serai jamais son ennemi. (Bibliothèque de Versailles).

aux portes de Vienne, (ce que j'espère), je la quitterais encore pour aller à Dublin ! »

De même un paladin garde en lui la vision fascinante de la princesse captive qu'il s'est juré de délivrer.

L'Irlande a compris quelle place elle occupa dans l'âme de son fidèle chevalier. Et les petits enfants de ses écoles apprennent tous, pieusement, la douloureuse et magnifique histoire de notre grand Lazare Hoche.

XIV

SUPRÊMES EFFORTS

Une suspension de deux mois dans la correspondance intime permet de croire que le bonheur de la réunion, si longtemps attendu, fut enfin dispensé à la famille éprouvée, durant le séjour de Hoche à Paris, ce printemps de 1797. Un passage d'une lettre envoyée de Meaux à Debelle, le 26 pluviôse, prouve bien que Mme Hoche accompagnait son mari dans le voyage qui les ramenait ensuite vers l'Est. Nouveauté charmante pour eux que ce trajet, côte à côte, égayé par les gentillesses de Jenny ! « Grâce à un col de cygne de notre voiture qui

a été rompu en route, nous couchons ici et ne pourrons guère partir que demain vers trois heures, pour aller coucher je ne sais trop où. Je vais, mon cher ami, te prier de me faire quelques commissions auxquelles j'ai pensé en sortant des barrières de la capitale. »

Plus loin, le *nous* se répète, ne laissant pas d'équivoque : « Nous t'embrassons, mon cher ami, ainsi que Justine. »

Très diverses, ces « commissions » dont l'énumération est divertissante et instructive : rapporter la carabine oubliée, payer le perruquier (Hoche déteste les dettes), acheter une carte — la plus militaire, la plus exacte — insister pour qu'un protégé malheureux obtienne la place promise et — en attendant, — lui faire accepter cinq louis : *N'oubliez pas ceci !*

Ces choses importantes notifiées, Hoche, pour se distraire de son désœuvrement forcé, raconte ses impressions du jour à son beau-frère. En flânant par la ville, le général a rencontré le cortège officiel d'une fête patriotique, en l'honneur de la prise de Mantoue, et l'a suivi jusqu'au Temple. Là, le discours emphatique et burlesque d'un *municipe*, revêtu des couleurs nationales. et l'attitude des auditeurs, excitent sa verve caustique :

« Il faut avouer que la vile séquelle qui prend la qualité *d'honnêtes gens* répond peu par sa conduite au titre imposant dont elle se décore. Paraître du parti régnant, adopter ses couleurs et son langage, être tour à tour constitutionnel avec la cour, modéré avec Brissot, jacobin sous Robespierre, thermidorien avec André Dumont, et royaliste, ainsi que le sont devenus quelques enragés démagogues, tels sont les principes de cette classe moutonnière qui se compose de la majorité des rentiers et des fonctionnaires publics actuels : avocats, procureurs et bourgeois dont l'opinion constante est que peu importe la gloire nationale, la prospérité publique, le commerce et les arts compromis par des réactions continuelles, pourvu que la soupe soit bien chaude et *qu'on ne demande pas d'impôts...* Peuple ridicule et malheureux, tu mérites ton sort ! »

Mais ces épais égoïstes, stigmatisés par Hoche avec tant de vigueur, se transforment facilement en profiteurs sans scrupules quand il leur est loisible. Et dans la mission nouvelle qui lui est assignée au retour d'Irlande — et qui ne sera pas la moins dure des besognes auxquelles il fut astreint — le général devra, dès l'abord, se heurter à une horde de cette espèce.

L'armée de Sambre-et-Meuse, après s'être couverte de gloire avec Jourdan, Kléber et Marceau, croupit actuellement dans une néfaste stagnation, proie d'une bande d'écumeurs, qui rançonnent les provinces occupées, réduisent les soldats au dénûment, et pillent les fonds publics.

Hoche connaît les plaintes, formulées par les généraux qui l'ont précédé. Marceau n'avait-il pas éloquemment montré les mânes des soldats, morts de froid parce qu'ils étaient nus dans la boue, réclamant vengeance contre les criminels spoliateurs ?

Lazare ne saurait goûter de quiétude tant que les torts ne sont pas redressés et ceux qui les subissent, secourus. Et bref sera le répit passé dans le doux abri de Thionville. Il en part au bout de quelques jours, encore malade de ce qu'il appelle « son rhume », non sans que de tendres importunités lui aient arraché de solennelles promesses : Précautions à prendre, soins à continuer... De Coblentz, le 8 ventôse, il envoie deux mots réconfortants : « Je suis arrivé ici entièrement guéri » Et gravement il assure « qu'il boit de la tisane ».

Mais il ne prend guère le loisir de se ménager ! L'indignation l'emporte, son zèle le soutient.

La plupart de ces soldats ont été les compagnons de ses premiers exploits, dans cette région même. Et il les retrouve sans vivres, sans vêtements, sans remèdes, mourant de misère dans les hôpitaux, alors que les trafiquants éhontés, les munitionnaires fraudeurs étalent un luxe scandaleux, « mènent superbe train dans des maisons brillantes ! »

Le regard pénétrant du maître a bientôt discerné les dols, les fourberies et les cyniques exactions. Jamais peut-être Hoche n'a mieux déployé son génie d'organisation que dans l'assainissement de Sambre-et-Meuse. Avec sa méthode minutieuse qui ne néglige aucun détail, sa probité inflexible, sa fermeté toujours équitable, le général accomplit, en quelques semaines, l'œuvre d'épuration. Où s'engloutissait une contribution de guerre mensuelle de 300.000 francs, restant encore insuffisante, 15.000 francs vont suffire. Ainsi l'a décidé Hoche, ajoutant froidement : « Personne ne fera fortune ici, sous peine d'être fusillé ! »

Et l'ordre se rétablit comme par enchantement : les *gaspillards* et les *sangsues publiques*, écartés ou chassés honteusement, le peuple rhénan respire. L'armée fantôme, décimée par la famine, redevient si vite florissante

et allègre, sous les ordres du chef qu'elle adore, que le 23 germinal, Lazare avertit le Directoire : le 27, dénonçant l'armistice, il mettra ses troupes en mouvement.

Et ce 27 germinal, désigné pour l'action, date cette lettre brève et sérieuse, qui dut jeter celle qui la lut dans de bien sombres anxiétés :

« Il est de mon devoir, ma chère amie, de remettre entre tes mains, au moment d'entrer en campagne, quelques effets précieux que je possède. Ils sont renfermés dans le paquet ci-joint que tu n'ouvriras qu'au cas de malheur.

« Adieu, ma chère Adélayde, je te presse sur mon sein avec ma fille.

« S'il m'arrivait un accident, tu n'oublierais pas que mon père est dans le besoin et que tu dois le soulager. Mais sois tranquille, je serai prudent et je compte sur le bonheur que le ciel m'a accordé jusqu'à ce jour ! »

Hoche se vante. Sa prudence ressemble, à s'y méprendre, à l'audace la plus téméraire. Ne le voit-on pas, dans le combat, passer à travers tous les rangs, exciter les soldats par sa présence et son exemple, dédaignant de se dérober au tir de l'ennemi, et, dans la poursuite, le premier sur les talons de l'adversaire, s'aventurer si loin qu'à plusieurs reprises, il faillit être enveloppé ?

Adélaïde le sait trop bien pour se tranquilliser comme on l'y engage. Et sa vie reste en suspens, agitée de cruelles perplexités jusqu'à ce que ses mains frémissantes détiennent ce bulletin laconique, triomphal :

Le 4 floréal.

« La paix est faite. Et ton mari, vainqueur, se porte bien. »

Entre les deux messages prennent place le passage du Rhin, quarante lieues franchies au pas de charge, trois batailles et cinq combats, l'éclatant succès de Neuwied !

Victoire dont il sera interdit aux vainqueurs de tirer avantage, alors qu'ils pouvaient espérer l'honneur d'arriver premiers aux portes de Vienne ! Un exprès du général Berthier, chef d'état-major de l'armée d'Italie, interdit la marche en avant : Bonaparte vient de signer les préliminaires de la paix de Leoben.

Ainsi arrêtés sur place et forcés de reposer l'arme au pied, les lieutenants de Hoche, Lefebvre entre autres, maugréent et s'emportent. Le chef accepte le désappointement avec une mâle et fière résignation.

Le jour même où il cherche à rasséréner sa famille, Hoche écrit, très simplement, à Berthier :

« Je dois me féliciter, avec tous les Français, de la bonne nouvelle que vous voulez bien me transmettre. Nous n'oublierons jamais que c'est à vos travaux que nous devons la paix et ses inestimables résultats ! »

Cette trêve, Hoche la met à profit avec une assiduité qui jamais ne se relâche. En tous les points du territoire occupé par son armée, sous son impulsion, s'introduisent ordre, justice et concorde. Ainsi qu'il le pratiquait en Bretagne et en Vendée, Lazare protège les populations, respecte et défend leurs mœurs et leurs droits, favorise les libertés religieuses. Il réalise cet équilibre de jugement, d'intuition, de hardiesse raisonnée, qui fait l'homme d'État accompli.

Pressé d'impérieuses obligations, entraîné à des courses de côté et d'autre, Hoche montre moins de ferveur épistolaire. Et il lui faut se disculper, consoler Adélaïde, embrasser Justine, toute la famille, sans que le repentir l'amène à plus de régularité.

C'est que la *rivale* secrète et puissante a repris possession de son âme. Sous cette emprise, la douce vision de simple bonheur s'estompe dans le recul de l'avenir indécis, s'efface sous les fresques violentes et épiques revenues au premier plan.

Dès le 3 prairial, Lazare Hoche correspondait avec le remplaçant de Clarke, le général Dupont, pour lui exposer ses nouveaux projets sur l'Irlande. Et il assurait le conspirateur Lewines, qui le visitait en son quartier général de Friedberg « de son attachement particulier à la cause des patriotes irlandais et du zèle qu'il mettra à la servir, s'il y a lieu ».

Cette cause sainte, d'ailleurs, ne trouve-t-elle pas près de lui un avocat chaleureux ? Shee, le brave et honnête Shee, que Hoche a réclamé pour coopérateur dans la tâche scabreuse de réorganisation.

Mais, avec la divination de la femme aimante, Adélaïde, dans les silences trop longs, les lettres trop brèves, a pressenti un mystère menaçant pour son bonheur. Elle n'a pas vingt ans. Tout se rapporte à l'amour, à son amour pour son héros qui semble se dérober aux affectueuses exigences de la famille.

Adulé, entouré, Lazare resterait-il insensible maintenant à l'attrait du foyer ? Plus proche, il n'y paraît guère davantage que lorsqu'il en était séparé par des *espaces infinis*...

Que se passe-t-il ?

Souffrance sans nom du doute qui vrille et tue ! Adélaïde tombe malade... La nouvelle en

est apportée à Hoche... La réponse évidemment sera sa venue, très prompte !

Hélas !... Les jours se succèdent... L'attente s'éternise... De nouveaux reproches s'envolent de Thionville.

Et, surprise qui consterne et pétrifie ! c'est d'Amsterdam qu'arrive cette réponse, où se combattent la peine et l'irritation, sous les termes précis, modérés et dignes :

« Informé de votre indisposition, je me rendais près de vous, chère Adélayde, lorsqu'à Coblentz, je reçus un courrier du gouvernement qui m'apportait l'ordre de me rendre en Hollande à l'effet d'y diriger une opération.

« Vous devez jugez de la peine que j'ai ressentie de ce contre-temps. Vous m'êtes chère, Adélayde. Un jour, mon amie, vous me connaîtrez mieux. Vous apprécierez mes sentiments pour vous. Et l'amour le plus vif, le repentir peut-être, succèderont aux soupçons outrageux...

« ... Si, au lieu de concentrer le sentiment qui fait votre malheur et le mien, vous l'aviez épanché dans mon sein avec fermeté et franchise, les reproches les plus vifs m'eussent été moins pénibles que votre silence. Cependant vous l'avez constamment gardé... Je suis bien éloigné de vous en faire des reproches. Je n'ai



Le Général Hoche.
Fusain de Boze. Bibliothèque de Versailles.

à regretter que le peu de confiance que vous m'accordez et la tournure de roman que vous donnez à ma conduite, à mes actions. Enfermée sans cesse dans votre chambre, votre imagination se noircit d'autant plus que vous ne recevez de consolation de personne.

« ... Prenez une ferme résolution, Adélayde, dites hautement ce que vous croyez devoir me reprocher. Ne me craignez pas. Avancez ce que vous pensez à mon sujet. Et peut-être, sans beaucoup de peine, parviendrai-je à vous prouver que votre ami n'a pas cessé d'être digne de vous. Il y a loin d'un écart à un crime. Et si j'avais commis une erreur, ce que je ne crois pas, je la réparerais. Mais, Adélayde, si j'écris le premier, si je vous ouvre mon cœur tandis que le vôtre m'est fermé, je mérite un retour quelconque. Je demande des raisons pour des raisons... Parlez donc et ne craignez pas de le faire avec la dignité qui convient à mon épouse.

« Adieu, ma chère Adélayde. Ne pleurez pas sur cette lettre. Répondez-y avec calme. Comptez sur mon amour, sur ma sensibilité. Croyez, je vous en conjure, que l'un et l'autre ne s'altéreront jamais à votre égard. Vienne la paix générale, je vous le prouverai.

« *P. S.* — Ne dites à qui que ce soit que je suis

en Hollande ! Si vous m'écrivez, faites-le sous le couvert du général Wautrin à Cologne. »

Les griefs imaginaires se dissipent dès qu'on veut les préciser. Bien vite la sincérité de Hoche reçoit sa récompense. Il s'en loue avec joie et, dans son abandon, laisse deviner combien il regrettait déjà d'avoir employé une fermeté qui put paraître dure et blessante :

Amsterdam, 23 messidor.

« Je n'ai que le temps, ma bien chère Adélayde, de te remercier de la charmante lettre que je viens de recevoir de toi et de te prier encore de me pardonner la mienne. Tu le dois à mon amour.

« Je me plais à te répéter, ma belle amie, que quoique séparé de toi, tu ne peux m'être moins chère... Je t'aime peut-être davantage. Et jusqu'à mes injustices doivent te le prouver.

« Je ne te recommande pas Jenny, mais ta personne. Bonne chère, si tu succombais que deviendrait notre pauvre petit enfant ?

« Adieu, bonne petite amie, aime-moi bien, mais ne me parle jamais de mes affreuses lettres si tu ne veux pas me faire mourir de honte. »

La question d'Irlande motivait encore ce voyage clandestin. Hoche se rendait en Hollande

afin de sonder les intentions de ce pays, qui déclarait se joindre à l'Espagne pour aider la France, en essayant d'affaiblir l'Angleterre. Une descente en Irlande était décidée. Le Directoire avait chargé le général Hoche, si instruit en la matière, de conférer avec le gouvernement batave et les patriotes irlandais, Wolf Tone, Lewines, réunis à La Haye.

Mais la Hollande, jalouse de sortir d'un rôle effacé, concevait l'ambition d'assumer seule les risques pour recueillir seule la gloire du succès. Hoche, respectueux de cette fierté patriotique, abandonna courtoisement l'idée d'une participation à l'aventure.

Ayant ainsi renoncé, le général revenait vers son armée, quand, à Gueldre, un courrier du ministre de la Marine l'atteignit. Il était invité à préparer, à Brest, une nouvelle expédition pour l'Irlande, destinée à seconder, par une diversion opportune, l'effort de la République batave.

Hoche, en recevant ces instructions, tressaille d'allégresse. Enfin, l'heure a donc sonné, l'heure attendue, espérée depuis l'instant où, prenant en main le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, il expliquait à Truguet :

« Cette armée est désorganisée. J'en connais les éléments divers. J'y saurai rétablir l'harmo-

nie. Je vais créer, réorganiser. Vous, hâtez-vous de réparer votre marine. Je m'attache irrévocablement à sa destinée. Ecrivez-moi que vos dispositions sont achevées. Aussitôt j'appelle un général pour me succéder, je quitte à l'instant les bords du Rhin pour voler à ceux de l'Océan. »

Aussitôt le signal reçu, Hoche donne l'ordre de détacher des troupes de l'armée de Sambre-et-Meuse pour les acheminer vers la Bretagne, « où il ne reste pas 50 hommes de cavalerie et 3 canonniers à cheval ».

On peut à présent, sans inconvénient, dégarnir le Rhin, la paix étant à peu près faite.

Mais le plus doux des devoirs arrête le chef lui-même sur la route.

« Très heureux de pouvoir trouver un peu de repos, écrit-il au Directoire, j'ai profité des circonstances pour jouir des embrassements de ma famille que j'allais quitter pour longtemps. »

Et certes, la halte bienfaisante dut paraître trop brève! Délices de la confiance retrouvée, de la complète expansion entre deux âmes dignes de se comprendre! Plus de mystère oppressant. Les dernières ombres des malentendus se diluaient. Adélaïde n'ignorait plus le nom de sa rivale.

Et, courageuse autant qu'aimante, elle adoptait, faisait sien le dévouement généreux, enthousiaste de son héros pour l'Irlande sacrifiée. Hoche, lui-même, nous dit la délectation de ces quelques jours d'une quiétude trop passagère : « Là, tranquille, je ne m'occupais ni des hommes ni de leurs affaires... »

Mais, à son passage à Châlons, le général est informé des graves perturbations survenues dans le monde politique. Le gouvernement, entré en lutte avec les deux Assemblées, est lui-même divisé ; trois des Directeurs : Rewbel, La Réveillère et Barras s'opposant à Carnot et à Barthélemy. Dès son arrivée dans la capitale, Hoche voit rompre son élan vers la mer et doit affronter d'âpres accusateurs. Si la majorité du Directoire l'appelle au ministère de la Guerre, la minorité incrimine le mouvement de troupes, opéré par ordre pourtant. Ces troupes, sous prétexte de se diriger vers Brest, ont pénétré dans le rayon interdit par la Constitution, évidemment en vue d'aider à un coup d'État.

Carnot, qui préside encore le Directoire, ne parle de rien moins que d'une mise en accusation du général.

En vain Hoche proteste de son innocence, refuse le ministère qui lui est offert en alléguant

sa trop grande jeunesse, Carnot, acrimonieux, qui lui garde toujours rancune d'avoir vaincu à Wissembourg sans se conformer à ses plans, l'accable de reproches, de menaces, sans que Barras, dont les menées ont compromis Hoche, trouve le franc courage de le soutenir.

Amis défaillants, ennemis agressifs ou surnoisement embusqués — car Pichegru, le *tortueux* Pichegru, gouverne les Cinq-Cents ! Hoche qui a déclaré autrefois « pouvoir braver les boulets et non l'intrigue » recule épouvanté devant les lâchetés, les trames ténébreuses, les pièges traîtreusement tendus et, cette fois, il confie à sa femme les craintes qui l'assaillent :

Paris, le 7 thermidor, à minuit.

« Je ne veux pas te sceller, ma chère Adélayde, qu'il est urgent que nous nous mettions en mesure d'échapper à mes ennemis qui, chaque jour, deviennent plus nombreux et plus acharnés. Tu dois le savoir, mon amie, c'est alors qu'on aime le bien qu'on est persécuté ! A quelles cruelles épreuves, le sort qui me poursuit assujettit ta jeunesse ! Il cessera. Bientôt réunis, nous serons heureux et ce sera pour toujours ! »

Puis suivent des instructions minutieuses. Si proche lui paraît le danger qu'il conseille à sa

femme de partir pour Cologne avec sa fille, en emportant ce qu'elle a de plus précieux. Sans doute ne voit-il point de plus sûr refuge pour les deux êtres chéris que de les placer sous la protection de ses fidèles soldats!

Deux jours plus tard, rendu lui-même à Cologne, Hoche donne contre-ordre, arrête les préparatifs affolés :

« Je suis arrivé ici cette nuit, ma chère Adélayde, et mon premier soin est de t'en informer, afin de bannir de toi toute espèce d'inquiétude. Combien de peine tu as dû avoir depuis quelques jours! Je t'en demande mille pardons. Sois bien persuadée qu'à l'avenir, je ne t'en donnerai plus. Mon parti est pris. Je ne veux plus vivre dans les tripotages. Ma famille aura désormais tous mes soins. Mon refus du ministère doit t'en être un garant certain... »

Il se tint avec rectitude à la résolution énoncée. En effet, la lettre de Cologne, du 13 thermidor, clôt la correspondance pieusement conservée.

Deux jours après, le général Hoche rentrait à son quartier-général de Wetzlar, accueilli par les démonstrations affectueuses de ses officiers généraux et de ses soldats. Et son biographe, le sincère et enthousiaste Rousselin, nous apprend que ses amis, « allant à sa rencontre,

furent frappés de le voir, contre son habitude, accompagné de son épouse et d'un enfant en bas âge qu'il amenait avec lui... Il leur fut évident qu'il venait, avec ce qu'il avait de plus cher au monde, chercher un asile contre ses persécuteurs. »

Les deux époux jouissent enfin de la vie commune, de la réunion désirée. Mais en quelles circonstances ! Et pour combien de temps ?

XV

LA MARCHE FUNÈBRE

C'est le 2 août 1797 que Hoche rentre à Wetzlar avec sa famille. Le 19 septembre verra la fin de cette existence héroïque, brillante et torturée...

La dernière secousse morale avait donné à Lazare un ébranlement funeste. A tous, il parut extrêmement abattu. « Quelque effort qu'il fit sur lui-même pour cacher la peine qui le dévorait, dit encore Rousselin, il était impossible de ne pas en lire sur son front l'impression profonde. Son âme si forte, si énergique jusqu'alors dans les contradictions, était flétrie et semblait

avoir perdu tout son ressort. Amaigri, pâli, le dépérissement de sa santé ajoutait à l'altération de ses forces morales. »

La présence de sa femme et de sa fillette fut la consolation de ces jours accablés.

« Mon père était d'une extrême tendresse pour moi, a relaté Jenny, devenue comtesse des Roys, dans quelques souvenirs consignés pour ses enfants. Il prétendait que je lui ressemblais et disait qu'il avait été blond comme moi. Il comprenait sérieusement tous les devoirs de chef de famille. Il nous emmena avec lui sur les bords du Rhin. Il me faisait donner ma petite main à baiser à tous ses vieux guides.

« J'ai longtemps conservé le souvenir de sa belle et noble figure. Je l'entrevois encore, au milieu de tant de souvenirs, un jour, en voiture, au moment où le soleil commençait à éclairer les objets qui m'environnaient. Mais ce n'est qu'une lueur... »

Cependant le chef, éminemment actif, saurait-il se détacher de ses grands desseins, se désintéresser du bien public ?

Il avoue bien son découragement au général Richepanse, alors que les soldats, amenés autour de Reims, fatigués, énervés par les piétinements multipliés, rétrogradent vers les cantonnements

de Sambre-et-Meuse : « La leçon que je viens de recevoir, au sujet de la marche des troupes sur Brest, est trop forte pour que je veuille m'exposer à rien prendre sur moi désormais. »

Et, hautement, renouvelant au ministre de la Guerre l'assurance déjà notifiée : « Je vous réitère, citoyen ministre, que je n'irai ni à Brest, ni à Avranches, l'expédition ne pouvant avoir lieu. Au surplus, je me bornerai désormais à défendre la République de toute invasion et n'irai plus faire le Don Quichotte sur les mers pour le plaisir de quelques hommes qui voudraient me savoir au fond. »

Quoi qu'il dise, dans l'amertume des derniers froissements, son ardent génie, qui ne saurait se borner au strict et journalier devoir, prépare une œuvre qui eut été belle et féconde, s'il lui avait été donné de la consolider.

Hoche couvre de sa protection les novateurs qui projettent d'affranchir la Rhénanie de l'Allemagne, en fondant une République cisrhénane. Facilement, le général de l'armée de Sambre-et-Meuse s'était rendu sympathique et populaire. Un patriote rhénan l'affirme avec feu : « Jeune, beau, plein d'honneur, plein d'enthousiasme, plein d'essor dans les idées, Hoche avait tout pour gagner les cœurs... »

République cisrhénane !... Indépendance de l'Irlande !... Que de guerres évitées si ces visions grandioses se fussent réalisées en ce temps !

Des bords du Rhin, néanmoins, Hoche écoute, anxieux, les rumeurs de Paris... Soldat de la Révolution, nourri de Plutarque, Lazare voit le salut du pays dans une République qu'il veut, à l'exemple des républiques anciennes, intègre et forte. Le grand mot : Liberté, l'exalte d'un respect sacré. Et profondément, il s'inquiète des louches menées qui altèrent son idéal ou menacent de saper le régime nouveau. Il profitera de la fête nationale du 10 août pour attester publiquement ses sentiments et raviver le patriotisme des troupes par un discours enflammé, débité d'une voix vibrante.

Sa volonté, ce jour-là, a surmonté le mal sournois et tenace, qui, demain, reprendra le dessus. Ce mal fait des progrès sensibles, et Hoche n'en écrit pas moins insouciamment à son beau-père : « Adélayde m'a communiqué, mon cher Dechaux, la lettre par laquelle tu lui témoignes tes inquiétudes sur notre sort. Je suis infiniment surpris que tu n'aies pas reçu les lettres que nous t'avons écrit pour te tranquilliser. Nous nous portons assez bien, les uns et les autres, bien qu'enrhumés.

« Notre situation est excellente. C'est bien ce dont je puis t'assurer. »

Hoche serait-il terrassé, les mouvements passionnés de son âme, toujours, raniment le corps épuisé. A la nouvelle du Coup d'État du 18 fructidor, qui confond ses adversaires et les ennemis de la République, il s'élancera de son lit, délirant de joie : « Mon rhume est guéri ! La République est sauvée ! Les traîtres sont punis ! »

Moreau s'étant compromis par sa trop grande complaisance envers Pichegru, l'armée de Rhin-et-Moselle dont il était le chef, se fond avec celle de Sambre-et-Meuse pour former l'Armée d'Allemagne sous le commandement de Hoche.

Ses forces semblent renaître pour le mettre en état d'exercer les grands pouvoirs qui lui sont dévolus. Son autorité gouverne une formidable agglomération d'hommes, sur un territoire immense qui va de la Hollande aux confins de la Suisse.

Sa gloire est à l'apogée. On l'appelle le *Bonaparte du Nord*. Entouré de respects, d'affections, lui qui aime à être aimé, Hoche, au milieu des soldats qui l'idolâtrent et le surnomment l'*ange botté*, jouit des douceurs si enviées que lui

donne la tendresse de sa femme et de son enfant...

Et sa destinée terrestre est sur le point de s'achever!

... Les Irlandais, dont il reste le plus sûr espoir, se sont rapprochés, certains toujours d'obtenir sa sympathique attention. Mais Wolf Tone, en arrivant à Wetzlar, subit le choc d'une douloureuse surprise.

« J'ai vu le général Hoche. Il est terriblement changé. Il a une toux sèche et creuse, pénible à entendre. Il ne semble rien redouter pour lui-même, mais je ne serais pas surpris que, dans trois mois, il fût perdu!

Malgré cet état précaire et la fièvre qui le brûle, Hoche ne se résout pas à rester passif. Il s'irrite quand on lui conseille d'aller à Metz, dans la maison familiale, pour s'y reposer en s'écartant du remous des affaires, et trouve cent bonnes raisons pour s'opiniâtrer : « L'inaction serait son tourment. Il serait plus sûr d'être malade s'il s'éloignait de son quartier-général... A Metz, l'inquiétude le consumerait... Que son médecin lui donne un remède contre la fatigue, mais, au nom du Ciel, qu'on ne lui prescrive pas le repos! »

Ce malade récalcitrant cède enfin aux sugges-

tions de ses amis pour aller à Francfort consulter un médecin fameux. Il en rapporte un cordial dont les effets, prédits merveilleux, se montreront si néfastes que l'entourage croira au poison.

A plusieurs reprises, notamment à Brest, des tentatives d'empoisonnement avaient été soupçonnées. Mais cette fois, ainsi que l'a démontré la sagace étude du Dr Cabanès, la phtisie, qui s'annonçait, dès le siège de Dunkerque, par un vomissement de sang, achevait son œuvre implacable... Wolf Tone, le 17 septembre, bouleversé par le spectacle navrant auquel il vient d'assister, écrit : « La santé du général est dans un état alarmant, et personne ne semble s'en douter !... Aujourd'hui, il s'est fait porter d'une chambre à l'autre par quatre grenadiers, car il est incapable de marcher. Voir un si bel homme, dans toute la fleur de la jeunesse et de la force, si complètement affaibli !... »

« Personne ne semble s'en douter !... » Pourrait-on supposer si près de la mort, ce beau géant, qui, au moindre sursaut de vitalité. manifeste une admirable précision de jugement pour discuter, donner des ordres, et dicter, s'il ne les écrit lui-même, des lettres importantes, intéressant des affaires d'État ? Adélaïde, tous ceux qui l'approchent, garderont jusqu'à la

fatale issue, l'illusion de la guérison possible. Aussitôt qu'une crise s'apaise, Lazare recouvre cette gaîté qui est l'apanage des natures généreuses et énergiques. Pour narguer son médecin, il lui fera chanter un couplet de la *Précaution inutile* :

> Votre savoir, mon camarade,
> Est d'un succès plus général,
> Car s'il n'emporte pas le mal,
> Il emporte au moins le malade...

Parfois des pressentiments passent, l'amènent à de noires éventualités. Alors, il arrête certaines dispositions : « Privat, si le cas arrive, l'ami Privat, aura ma montre à répétition... Celui-ci, telle arme... » Sa mâle sérénité ne se trouble pas, tandis qu'il agite ces tristes présomptions et que ceux qui l'entendent dissimulent leur effroi et leurs larmes.

Couché sur un modeste lit de camp, ses cartes et ses armes à portée de sa vue, Hoche s'entretient, calme, avec ses officiers groupés à son chevet. Il se plaît à évoquer avec ses compagnons de luttes et de victoires le passé tumultueux et, dit-on, sa pensée se projette encore vers l'avenir, imaginant, sans doute, la France apaisée, l'Irlande affranchie. Tout à coup un flot de sang lui coupe la parole. Et la souffrance

devient supplice. Un feu dévorant lui brûle tout le corps. « Suis-je donc revêtu de la tunique de Nessus ? » s'écrie-t-il, soulevé par de terribles soubresauts.

Il retombe sur sa couche. On se précipite... Tout est fini !... Des pleurs sillonnent les rudes visages guerriers. Et, consternés par la perte du maître honoré, ces hommes, dont le cœur devrait s'être bronzé au milieu des scènes de violences et de tueries, s'apitoient devant la malheureuse jeune femme, affaissée dans un morne désespoir.

... La sollicitude des siens éloigna Mme Hoche de la chambre mortuaire. L'état de sa santé exigeait d'attentives précautions. Ramenée à Metz, Adélaïde y donna le jour — trop prématurément pour que l'enfant pût vivre — à un fils.... Le fils tant souhaité par le père, et qui eût perpétué le nom glorieux !

Mais Hoche n'avait-il pas défini lui-même sa destinée, éclatante et décevante : « Un rêve de bonheur sans cesse poursuivi, sans cesse fuyant. »

La jeune veuve ne vit donc pas les funérailles imposantes que fit à son héros adoré une armée en deuil.

Magnificences touchantes, inventées par des

cœurs rudes et naïfs ! Autour du char funèbre, sur lequel reposaient le sabre et l'épée en sautoir avec l'écharpe, le laurier et le chêne figurant les vertus militaires et civiques, des porteurs de torches et d'enseignes à la romaine, où se lisaient ces inscriptions : *Général en chef à vingt-quatre ans, an Ier de la République. — Il débloqua Landau. — Il pacifia la Vendée. — Il vainquit à Neuwied. — Il chassa les fripons de l'armée. — Il déjoua les conspirateurs.* Derrière le cercueil, l'interminable cortège, les soldats, l'arme basse, les pas scandés par une musique lugubre et les sourds roulements des tambours, tandis que les crépitations des mousqueteries, les grondements des canons, les tintements lamentables des cloches, jetaient dans l'air vibrant des rumeurs de batailles, de deuil et de victoires.

Le corps de Hoche devait être déposé dans la forteresse de Petersberg, à Coblentz, en la même place où l'avait été celui de Marceau. Aux approches du fort d'Ehrenbreitstein, le gouverneur autrichien fit sortir les troupes, les disposa en haie d'honneur d'un côté de la route, vis-à-vis des Français. Ainsi vainqueurs et vaincus s'unissaient dans un commun hommage au passage du grand soldat[1].

1. Le Petersberg ne fut qu'un sépulcre d'attente. Le monu-

La mort de Hoche fut ressentie douloureusement par la France entière. Une stupeur de catastrophe atterra Paris. Le peuple affligé se pressa à la grandiose cérémonie du Champ-de-Mars pour pleurer le héros, né de lui, incarnation de son âme. Et nulle part l'émotion ne fut plus vive que dans les provinces où Hoche avait exercé sa mission pacificatrice. Segré lui éleva un monument. Et Rennes rendit honneur, dans une solennelle manifestation, à celui qui laissait, dans la cité, un souvenir inoubliable.

Ainsi fut suivi de regrets et d'hommages celui qu'on pourrait appeler le Bayard de la République, sans peur ni reproche.

« Chevalier de l'Espérance, a dit poétiquement Sorel, baigné de la lumière purpurine dont Virgile enveloppe les jeunes héros, fauchés

ment que l'armée de Sambre-et-Meuse destinait à son général en chef était celui qui couronne la hauteur de Weissenthurm (la Tour Blanche).

Du Petersberg les restes de Hoche, une vingtaine d'années plus tard, furent transférés dans le réduit du fort Frank (ci-devant fort Marceau), à gauche de l'entrée. Là, l'emplacement de la tombe fut simplement marqué par une table de marbre noir, sans inscription, entourée d'une grille de fer.

Le 7 juillet 1919, en présence du maréchal Foch, du général Fayolle, du général Mangin et de l'arrière-petit-fils de Hoche, M. le marquis des Roys, les restes de Hoche furent enfin déposés dans le tombeau édifié par ses soldats, tandis qu'un monument à Marceau était inauguré dans le cimetière français de Coblentz.

dans leur matin » Hoche reste, dans notre histoire, un personnage d'épopée. Sa carrière rapide et vertigineuse tient du miracle. Et n'est-ce pas prodige, en effet, que de le voir exhausser ses facultés et étendre son génie à mesure que s'amplifient les pouvoirs qui lui sont confiés ?

Puissant entraîneur d'hommes, Hoche posséda, à un degré éminent, le don de sympathie. Il électrisait ses soldats. A ses obsèques, des grenadiers défailliront, et jetteront des couronnes sur son cercueil, en étouffant des sanglots.

Rouget de Lisle avait dit, pour définir cet attrait : « En l'écoutant, je sentais le besoin de m'en faire un ami. »

Et quelle oraison funèbre dépasserait en éloquence cette lettre que le général Simon envoyait de Wetzlar au général Hédouville :

« Il m'a été impossible, mon cher général, de vous écrire dans le moment où nous avons perdu notre ami commun. Ce coup inattendu m'avait anéanti. Je n'ai cependant pas oublié que vous vous aimiez beaucoup, et j'ai pensé que vous seriez flatté d'avoir quelque chose qui vous rappelât votre ami.

« Je vous envoie en conséquence un peu de ses cheveux. C'est une relique que vous conserverez précieusement. Vous sentez aussi vivement

que moi quelle perte nous et le gouvernement avons faite. Elle sera difficile à réparer.

« J'ai besoin que l'ami du général Hoche ne m'oublie pas... »

N'est-ce pas encore un sentiment digne d'une *geste* des temps héroïques, ce culte d'un grand souvenir, rapprochant les survivants dans une communion émouvante ?

Mais tous ces témoignages, déférents ou enthousiastes, s'effacent devant le souverain deuil de la femme qui porta le voile de veuve avec la fierté d'un diadème.

XVI

ARTÉMISE

L'existence merveilleuse de Hoche offre des exemples fréquents de ces coïncidences où paraît intervenir l'ordre mystérieux, qualifié de providentiel. A chaque tournant de la route accidentée, toujours se présente la rencontre propice, le guide ou le compagnon désirable; Le Veneur, intervenant à point pour affiner le jeune officier, hier encore garde-française; Chérin, dont le bon sens, posé et prévoyant, s'accorde aux intentions du Pacificateur, et les braves et loyaux camarades de sa carrière, Mermet, Dejeu, Privat, Hédouville, etc...

Le tact inné de Hoche le dirigea avec certitude dans le choix de ses amitiés. Mais cette intuition exceptionnelle se montra surtout pénétrante et lucide dans la circonstance la plus propre à égarer le jugement : l'élection d'amour.

La délicieuse enfant, remarquée un soir de fête, qui eut pu s'avérer égoïste, futile et capricieuse, et gâter pour jamais la vie de l'homme qui la distinguait, possédait, en essence, les vertus, la raison, la dignité et le courage que lui attribuait l'amoureux, attiré par sa jeune grâce.

Adélaïde souffrit cruellement de la longue séparation, traversée d'épreuves. Ses jours de plein bonheur furent si rares que le compte en serait bientôt calculé. Et ils lui demeurèrent à jamais présents dans le long avenir où elle resta seule.

Il semble que la dernière et poignante réunion ait été accordée à ces deux êtres d'élite afin d'amener une fusion plus complète entre leurs âmes.

Amenée à Wetzlar, la jeune femme, en s'immisçant davantage à la vie fiévreuse du grand chef, dut reconnaître, ainsi que le lui avait prédit Hoche, comment ses plaintes, irritant des nerfs tendus par un effort surhumain

et perpétuel, avaient ajouté souvent aux tourments quotidiens. Et ce regret exalta encore son amour.

Après le drame qui la brise, elle se redresse, énergique, pour remplir sa mission : défendre, expliquer la pensée de Hoche, maintenir, dans les générations successives qu'il lui sera donné de voir passer, la mémoire radieuse de son héros.

Plus favorisé que Bonaparte, son émule, son rival en gloire, Lazare sera aimé par delà la mort.

Mais il sut aimer avec une délicatesse inconnue à Napoléon. Il suffit de comparer leurs lettres d'amour pour s'en convaincre.

M[me] Hoche, mariée à seize ans, devenait veuve avant que sa vingtième année fût accomplie. On dut lui nommer un tuteur, en même temps qu'on en donnait un à sa fille Jenny, âgée de dix-huit mois.

Hoche, pour comble d'honneur, mourait pauvre. Sa très modeste succession suscita de longs embarras à sa femme. Elle eut beaucoup de peine à se faire rembourser l'argent que le général avait avancé au gouvernement qui, dans sa détresse financière, empruntait à ses employés.

Afin d'avancer la liquidation de ses affaires,

la jeune veuve alla se fixer à Paris, et y demeura d'abord avec le ménage Debelle, Hôtel des Princes, rue de Richelieu, pendant que M. et Mme Dechaux s'en allaient habiter le Loiret, où ils avaient acheté la petite propriété de Boisgibault.

Mme Hoche fut contrainte de relancer longuement Barras avant d'obtenir satisfaction ; ainsi, de mauvais gré, aperçut-elle la petite cour du Directeur, où se pressaient les femmes à la mode : Mme de Staël, Mme Tallien, Joséphine, Mmes de Navailles et de Château-Renaud.

Quand Bonaparte devint consul, alors Adélaïde resta à l'écart, refusant, ainsi que Mme Debelle, les avances de Joséphine et déclinant les invitations des Tuileries. La veuve de Hoche pouvait-elle oublier les coquets manèges de Mme de Beauharnais à l'égard du beau général qui avait été son compagnon de captivité et que, s'il faut en croire Barras, elle eût voulu amener à divorcer ? Insinuations d'ailleurs rejetées par Hoche avec indignation et dont l'échec — toujours d'après Barras, — amenait Joséphine à accepter Bonaparte comme pis-aller.

Néanmoins, après l'attentat de la machine infernale, Mme Debelle et sa sœur jugèrent

convenable de se rendre au Palais des Tuileries. Cette visite était un fait si insolite que le premier consul s'exclama d'étonnement. Dans cette même soirée, les deux jeunes femmes purent voir Mme Lefebvre (Mme Sans-Gêne) frapper familièrement sur l'épaule de Bonaparte, occupé à causer avec Fouché : « Dis donc, l'ami, fit la gaillarde commère, avoue que le bon Dieu nous a mieux servi, ce soir, que le ministre de la police ! »

Estimant, comme elle le confiait plus tard à son petit-fils préféré, Ernest des Roys, que personne n'était capable d'effacer de son cœur l'affection que son mari avait su y graver si profondément, Mme Hoche repoussa toutes les propositions de mariage : Augereau, Berthier, Bernadotte et beaucoup d'autres sollicitèrent vainement sa main. Et pour mieux affirmer quelle double tâche suffit à remplir désormais sa vie, elle se fit peindre avec la coiffe et le voile de veuve, sa fille pressée contre son sein.

Elle étouffera sa jeunesse, voilera sévèrement sa beauté, ne voulant plus être que la Veuve, la Mère.

Cherchant la retraite et s'efforçant de sauvegarder et d'étendre sa petite fortune, Mme Hoche acquit en 1800 la terre de Gaillefontaine, en

pays normand. Ce domaine passa entre ses mains à la suite de perturbations singulières : M. de Montmorin, ministre des Affaires étrangères de Louis XVI, l'avait vendu pour payer ses dettes, à l'heure où éclatait la Révolution, à Joseph Durney, administrateur de la Trésorerie générale. Vendeur et acheteur furent envoyés à l'échafaud. Le prix de vente n'ayant pas été versé après l'acte conclu, la difficulté d'établir à qui appartenait le domaine le sauva de la confiscation. Les héritiers de Durney le mirent en vente en 1800 pour s'acquitter envers Mme de Beaumont, seule subsistante de la famille de Montmorin.

Mme Hoche l'acheta, à la condition de ne le payer qu'en trois années — ce que lui permirent de faire les coupes de bois annuelles. Pauline de Beaumont mourant sur ces entrefaites, Mme Hoche, d'accord avec le notaire et la famille, remit 30 000 francs à Chateaubriand pour qu'il pût élever un monument funèbre à la mémoire de son amie dans l'église de Saint-Louis-des-Français[1].

1. ERNEST DAUDET. *Récits des temps révolutionnaires.* Daudet rappelle malicieusement le chiffre donné par Chateaubriand à Guéneau de Mussy : « Le monument de Mme de Beaumont m'a coûté 9 000 francs. J'ai dû vendre tout ce que j'avais

Pauline de Beaumont ! Adélaïde, veuve de Lazare Hoche ! N'est-il pas émouvant de rapprocher ces deux noms de femmes, évocateurs d'amour et de dévouement passionné ?

Mme Hoche ne connut pas le magnifique château moderne, édifié par son petit-fils et qui, rose sur le fond vert ou fauve des hêtraies, compose un décor vraiment féerique. Elle habita la maison où résidaient habituellement les propriétaires du domaine. Maison très simple, à la mode d'autrefois, à laquelle on accède par un portail à pilastres plats, aux corniches sobrement cannelées. Le rez-de-chaussée, du côté des jardins, s'ouvre sur une terrasse ensoleillée, précédant de gracieux parterres qui conduisent à une allée de tilleuls. Mme Hoche aima le recueillement de cette demeure paisible et sans faste qu'elle regagnait toujours avec plaisir et qui fut pour elle ce qu'avaient été les Rochers pour une autre veuve illustre.

De l'autre côté de la route, des traces de fossés, des remblais couverts de folle végétation, des débris de murailles, un sentier de poterne indiquent l'emplacement du château médiéval, rasé par Charles le Téméraire et qui s'élevait près

pour en payer une partie. « Ainsi sommes-nous édifiés sur la sincérité et le désintéressement de René ! »

d'un antique tumulus. De là, on domine les routes d'Amiens, de Beauvais, d'Aumale, un immense horizon de cultures et de forêts.

Dans cette vie proche de la nature, où le grand soldat entrevoyait le seul bonheur désirable, sa jeune veuve trouva l'apaisement, sinon la consolation. Entourée de braves gens qui l'aimaient, elle s'intéressa vivement aux plantations de ses bois de hêtres. Pourrait-on suivre ces sentiers moussus, aujourd'hui élargis, où foisonnent les pervenches au printemps, les colchiques et les champignons à l'automne, sans imaginer la femme, restée belle et gracieuse jusque dans l'extrême vieillesse qui, doucement, errait ici, sous l'abri des branche entrecroisées, enveloppée de rêves et de souvenirs ?

Bien des secousses du destin devaient encore l'ébranler. A deux reprises, trompée par de faux amis, Mme Hoche vit sombrer une partie de son avoir et compromettre ainsi l'avenir de ceux qu'elle aimait. Et elle subit aussi le contre-coup des peines qui vinrent affliger sa sœur Justine, sa *Bonne*, comme elle l'appela toujours.

Le général Debelle, mécontent du Premier Consul qui n'avantageait que ses compagnons de l'armée d'Italie, sollicita avec insistance de faire partie de l'expédition de Saint-Domingue.



Landelle pinxit (1858).

ANNE ADÉLAIDE DECHAUX, veuve du Général Hoche 1778-1859.

Son jeune beau-frère Dechaux, qui sortait de Polytechnique et était considéré comme un sujet d'avenir, partit avec lui. Ni l'un ni l'autre ne devaient revenir... Mme Hoche, en apprenant que le valet de chambre de son beau-frère avait été aperçu à Paris, fut saisie d'un sombre pressentiment. « Et mon frère ? » s'écria-t-elle. Et elle se trouva mal.

Détail navrant : la mort du général Debelle fut criée par les vendeurs de journaux, sous les fenêtres de sa femme, le jour même où celle-ci mettait au monde une fille, Anna — depuis princesse d'Essling.

Napoléon accorda plus tard à Mme Hoche la pension d'une veuve de Maréchal de France, sans la persuader d'appartenir à sa cour ni d'accepter l'emploi de dame d'honneur de Marie-Louise. Elle jugea avec raison que cette servitude dorée était indigne de son nom glorieux — ce nom qu'elle portait avec une majesté quasi royale, signant ses lettres, même familières : A., Veuve du Général Hoche. Lors de son décès, la bande d'abonnement du *Journal des Débats* sera ainsi libellée : Mme Veuve du Genéral Hoche[1].

1. Mme Hoche habitait alors 48, rue Saint-Dominique.

L'heure vint où la mère dut songer à établir sa Jenny. Elle eut beaucoup de peine à soustraire la jeune fille à la tyrannique et gênante sollicitude de Napoléon, qui prétendait la marier au fils du maréchal Lefebvre. Déjouant ces intentions et comme pour s'écarter encore davantage de la société impériale, Mme Hoche accepta pour gendre le comte Étienne des Roys, d'une ancienne famille de chevalerie du Velay.

Elle l'adopta vraiment pour fils et avec une chaleur d'affection dont ses lettres donnent la preuve.

« Si j'éprouve quelque chose qui me fait plaisir, il me semble que si mes enfants étaient là, j'en aurais davantage. Si quelque chose me contrarie, ou me fait de la peine, je crois que si j'étais auprès d'eux, je le sentirais moins... Je vous porte tous deux dans mon cœur et je voudrais que vous y puissiez voir combien vous m'êtes chers, combien j'ai besoin de votre tendresse et que vous pensiez souvent à moi qui ne suis pas un moment sans penser à vous... »

Sa jolie âme, forte et candide, se répand tout naturellement dans ces effusions et, sans recherches de style, son charmant esprit sait donner du relief et du piquant aux moindres épisodes.

Quittant Avrilly, où demeurent ses enfants, dans le Bourbonnais, pour rejoindre son cher Gaillefontaine, Mme Hoche décrit avec enjouement le voyage mouvementé : passe-port expiré, dont il faut modifier la date pour obtenir des chevaux de postes ; à Pontoise, auberge démolie, tout à jour, qui ne fait pas moins payer chèrement sa piètre hospitalité, puis traversée de la rivière sur un pont de bateaux. « Je suis partie de grand matin, ayant un beau clair de lune. J'ai voyagé assez vite malgré une pluie battante, digne enfin des approches de la Normandie. Je tricotais chemin faisant. J'avais un peu froid aux doigts. Mon aiguille m'a échappé des mains et a passé par un petit trou unique dans la calèche, et s'est perdue sur le grand chemin. Il a fallu s'arrêter dans la boue, en faire la recherche. A Gisors, le postillon prend derrière la ville une rue qui n'est pas pavée, Il y avait bien de la boue et des trous, je me suis cru versée, j'ai senti les deux roues d'un côté en l'air. Il s'en fallut de peu que je fisse la culbute.

« Adieu, ma chère Jenny, adieu, mon cher Etienne. Je ne suis pas contente de cette lettre parce que je ne vous y ai parlé que de moi, lorsque ce serait de vous que je voudrais vous entretenir et que je ne voudrais vous parler que

de ma tendresse et de mon amour maternels ! »

Mme Hoche n'était âgée que de trente-six ans quand sa fille se maria. « Elle se fit plus vieille que son âge pour mieux jouer son rôle de grand'mère, dit son petit-fils Ernest des Roys qui, dans ses cahiers intimes, a enregistré avec émotion les souvenirs relatifs à sa vénérée aïeule. Des grand'mères, elle fut vraiment le modèle, nous apprenant à lire, restant presque tout l'été à Paris (malgré l'attrait de Gaillefontaine), pour surveiller notre éducation qu'elle voulait forte et sérieuse, nous mettant, en un mot, dans les bras de notre nourrice et nous faisant faire nos premiers pas dans le monde.

« Mais, ajoute-t-il, malgré que l'affection qu'elle nous portait fût si entière et si passionnée, nous sentions que nous n'étions que le second objet de son cœur. Elle savait qu'elle était toute couverte de la gloire de son mari. Mais on ne voyait se réveiller ce sentiment de légitime orgueil que lorsque des gens, emportés par leurs passions politiques, venaient à la froisser. »

On peut affirmer, sans crainte d'erreur, que l'influence de l'époux adoré, admiré, se prolongeait en dépit de la mort. Pieusement, Adélaïde s'appliquait à modeler ses pensées, et à diriger ses actes dans le sens qu'il lui eût indiqué.

N'était-ce pas à l'exemple de Hoche qu'elle se montrait animée de si grave sollicitude pour l'éducation des enfants ? Et n'est-ce pas encore la stoïque compréhension du devoir, tel que le concevait Lazare qui, adoucie d'une exquise féminité, filtre dans ses conseils à sa fille ? « Si quelquefois de petites choses peinent, coûtent à supporter, on y gagne à apprendre à rester maître de soi, à savoir se vaincre et à plier son caractère. Ces sacrifices ne sont pas sans récompenses — quand ce ne serait que la satisfaction intérieure qu'on éprouve toutes les fois qu'on fait son devoir. »

Chaque année, la veuve du grand soldat allait solitairement à Versailles, en pieux pèlerinage, pour y revoir la maison natale de Lazare. Elle regardait l'étroite façade, agrémentée de balcons de fer joliment cintrés, et de mascarons souriants et ailés, qui semblaient peut-être à Anne Merlière annonciateurs de joie pour l'enfant qu'elle attendait. Puis la promeneuse se rendait à la place où s'érigea, dès 1832, un monument dont on remplaça la statue de marbre, en 1836, par le bronze actuel. Les projets en furent soumis à l'approbation de la famille.

Ainsi Adélaïde revoyait-elle l'homme admiré tel qu'il lui apparaissait, dans le prestige de la

jeunesse et de la gloire, pendant la brève idylle, si battue des tempêtes. Et elle se retrouvait elle-même, palpitante, enivrée, dans l'étourdissement des grands coups d'ailes qui l'emportaient alors vers les cimes, à travers les nuées orageuses.

Sans doute déplora-t-elle que ne fût pas gravée encore sur les quatre faces du piédestal l'inscription que Villemain, familier de son cercle intime, avait composée évidemment sous son inspiration. Depuis 1880 seulement, le passant peut lire cette épigraphe, d'une éloquence laconique et emportée :

D'abord, l'énumération rapide des victoires — noms précipités, fulgurants, comme des salves : *Wissembourg, Quiberon, Passage du Rhin, Neuwied, Altenkirchen, la route de Vienne et la côte d'Irlande diront à la postérité la plus reculée ses vertus guerrières et ses grands desseins. — Mort trop tôt pour la France, s'il eut vécu, sa gloire toujours croissante n'eût jamais rien coûté à la liberté de sa Patrie. — Il vainquit l'étranger et pacifia son pays. Elevé au-dessus des factions par son génie et par son humanité, héros citoyen, son nom est pur autant qu'immortel.*

Que de souvenirs tumultueux envahissaient

la femme, correcte et réservée, arrêtée à l'écart, en contemplation devant la fière silhouette que l'artiste a fixée dans un maintien d'autorité calme et de force réfléchie ! Contenant le trouble des véhémentes reviviscences, elle s'arrachait enfin avec peine à sa muette exaltation et, son voile abaissé cachant ses yeux où séchaient les pleurs, Mme Hoche revenait parmi les siens, rassérénée, plus forte de s'être retrempée aux sources du passé.

Elle fut pour tous un modèle de noblesse morale, et, pour sa famille, la conseillère sage et respectée. Six petits-enfants échappèrent à son affection. Mais une faveur du Ciel permît qu'elle trouvât dans l'un des deux petits-fils qui survécurent un admirateur passionné. Un commerce épistolaire des plus nourris s'établit de bonne heure entre la grand'mère et l'enfant qui devint plus tard le confident des grands souvenirs. Ernest des Roys nous a laissé de son aïeule un délicat portrait :

« Elle avait cinquante-huit ans lorsqu'elle me reçut dans ce monde. Je ne la connus jamais jeune, mais je la vis toujours belle. Elle était d'une taille ordinaire, plutôt petite que grande. Ses cheveux, qui avaient été blonds, devenus blancs, conservaient, par leurs reflets, le sou-

venir de la couleur primitive. Ils étaient très abondants et crêpés naturellement. Le front était large et ouvert. Les yeux, bleus ; la bonté et la pureté, y rayonnaient. L'ovale était beau et le teint incroyable pour sa fraîcheur. Le sang coulait sous la peau et à quatre-vingts ans, ma grand'mère rougissait encore, tant son âme avait conservé le velouté et la pudeur qu'on trouve chez les jeunes filles. Sa démarche était ferme, vive, presque alerte. Ses mains étaient celles d'une fée.

« A son abord, on se sentait saisi du sentiment le plus respectueux. Elle inspirait la vénération et cependant l'amabilité répandue dans toute sa personne, sa grâce hospitalière, dissipaient l'embarras sans laisser oublier ce qu'on devait à son âge et à son nom... Loin de ressembler aux vieillards qui disent toujours : De mon temps... elle trouvait que le temps présent avait amélioré le sort de chacun et elle ne voulait pas le repousser comme lui échappant. Il lui appartenait, puisque c'était celui de la vie de ses enfants. Et afin de ne ressembler en rien à ces vieilles gens, grondeurs et maussades, qui voient d'un œil d'envie ceux qui doivent leur succéder, elle aimait les jeunes gens, se mettait à leur portée, leur parlait du passé —

mais jamais comme d'un exemple, seulement comme d'un conseil. »

Telle fut la femme qui, durant une survie de soixante-deux ans, justifia l'amour du héros qui l'avait choisie!

Le 10 mai 1859, une fluxion de poitrine l'enleva presque subitement. Et cette fin — très calme — d'une octogénaire, causa une surprise foudroyante à ceux qui l'environnaient. Ernest des Roys, alors âgé de vingt-trois ans et auditeur au Conseil d'État, en proie à un véritable désespoir, proféra des plaintes aussi déchirantes que si la Mort lui eût arraché une fiancée.

« Elle n'est plus, celle qui ne me fit jamais défaut, celle dont l'affection toujours égale ne se démentait jamais, d'une bonté excessive, mais sans faiblesse, d'une raison aussi éclairée que ferme! »

« Comme elle se consacra toute au culte de son époux, elle sera pour moi le culte de ma vie! »

Mignet, Dupin, Villemain, Thiers, entre autres célébrités, assistèrent aux funérailles de la veuve de Hoche. Et dans le cortège de deuil, se remarquèrent un grand nombre de ces humbles qu'elle et Lazare avaient aimés : anciens serviteurs, obligés, jusqu'à un pauvre invalide qui,

ayant appris la mort de Mme Hoche, tint à suivre le convoi, de la rue Saint-Dominique au Père-Lachaise.

La reine Marie-Amélie, dont la sainte âme avait pu apprécier cette autre noble femme, voulut, de l'exil, attester sa sympathie à la famille. A Versailles, l'émotion fut considérable. Le nom de Hoche y remuait tant de souvenirs, tant de légitimes motifs de fierté! Grande fut l'affluence aux messes dites, à l'intention du héros et de sa compagne, par un officiant dont le père et l'oncle avaient servi sous les ordres du grand chef.

Peu après, une proposition fut présentée au conseil municipal versaillais, qui l'accepta avec une reconnaissance enthousiaste. Et en cette circonstance fut révélé un secret religieusement gardé.

Pendant cinquante ans, Mme Hoche avait conservé près d'elle le cœur de son mari qui lui avait été remis après l'autopsie de Wetzlar. En 1846 seulement, la moderne Artémise se résigna à se séparer de la précieuse relique pour la déposer dans le caveau de famille.

Lorsque son propre cercueil y fut porté, on en retira le cœur du héros, qui fut confié à la paroisse Notre-Dame de Versailles.

Le 28 juillet 1860 fut inauguré le monument qui signale l'emplacement du reliquaire, dans la première chapelle de gauche. Quatre consoles soutiennent une table de marbre noir, entourée d'une bande de marbre vert de mer et portant cette inscription gravée en lettres d'or : « Ce monument a été élevé par la ville de Versailles pour recevoir le cœur de Lazare Hoche, général en chef des armées françaises, mort à vingt-neuf ans, pacificateur de la Vendée, vainqueur des ennemis de la France à Landau-Wissembourg-Quiberon-Neuwied, et pour conserver la mémoire de Anne-Adélaïde Dechaux, son épouse, qui, pendant 62 ans de veuvage, s'est montrée digne gardienne de ce grand nom. Ces restes pieux ont été remis par M[me] la comtesse des Roys, leur fille. »

Maintenant Adélaïde Dechaux repose en terre de Gaillefontaine, à l'abri de la chapelle funéraire qui y fut édifiée au début du vingtième siècle, environnée de ses descendants, et sous le mausolée, érigé jadis au Père-Lachaise à la mémoire de Hoche.

Les cendres du vainqueur de Neuwied demeurent sur la rive droite du Rhin, dans le pays qu'il étonna par son héroïsme et sa magnanimité.

Ainsi l'absence dont souffrirent les deux époux se perpétue. Ils ne confondront pas leur poussière mortelle. La femme bien-aimée, la veuve fidèle, dort seule son dernier sommeil !

Destinée rigoureuse et qui paraîtrait d'une implacable fatalité si l'on ne croyait, ainsi que l'affirmait le petit-fils d'Adélaïde et de Lazare, avec foi et amour, que « les âmes retrouvent les âmes ! » et que « le Temps qui les a maintenues lointaines, compte pour rien dans l'Éternité ! »

TABLE DES MATIÈRES

Paris, Imprimerie de J. Dumoulin. — 4.28.

* DC146
H7
D8
1928
NAPOLEON

BJA 6266

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN

Publications Historiques

ARNAUD (R.). – La Débâcle financière de la Révolution. **Cambon** (1756-1820) d'après des documents inédits.

BARBERY (Bernard). **L'éphémère seigneur de Caille.**

COURTEAULT (P.). **La Révolution et les Théâtres à Bordeaux,** ouvrage orné de gravures.

DUCHEMIN (P.V.). **Mademoiselle de Sombreuil,** l'héroïne au verre de sang (1767-1823), ouvrage orné de gravures.

GABORY (E.). **Napoléon et la Vendée,** d'après des documents inédits.

GRAND (Roger). **Les Cent jours dans l'Ouest, la Chouannerie de 1815.**

GUÉRIOT (P.). **La Captivité de Napoléon III en Allemagne** (Septembre 1870, Mars 1871).

HAUTERIVE (E. d'). **La Police secrète du Premier Empire.** Bulletins quotidiens adressés par Fouché à l'Empereur. Tome I 1804-1805.

— **La Police secrète du Premier Empire.** Tome II 1805-1806.

— **La Police secrète du Premier Empire.** Tome III 1806-1807.

— **Journal d'émigration du Comte d'Espinchal,** d'après les manuscrits originaux.

— Enigmes et drames judiciaires d'autrefois. **L'Enlèvement du Sénateur Clément de Ris.**

HÉRISSAY (J.). Les Prêtres pendant la Terreur. **Les Pontons de Rochefort** (1792-1795), ouvrage orné de gravures.

LORÉDAN (J.). Brigands d'autrefois. **La Fontenelle** seigneur de la ligue (1572-1602) ouvrage orné de gravures.

MOURA (Jean) et LOUVET (Paul) **La Mère de Jeanne d'Arc.**

REDIER (A.). **Comme disait M. de Tocqueville...**

PRIX 2̶5̶